



**« PREVENTION DES RISQUES EN SNOWPARK :
OBSERVATION DES USAGES, ANALYSE DES FORMES D'ENGAGEMENT
CORPOREL, ETUDE DES REPRESENTATIONS ET FORMULATION DE
PRECONISATIONS »**

Rapport final

septembre 2014



Véronique REYNIER, Laboratoire SENS EA 3742 Grenoble
Bastien SOULE, Laboratoire CRIS EA 647 Lyon
Johanne PABION MOURIES, Laboratoire SENS EA 3742

REMERCIEMENTS

Ce travail n'aurait pu être entrepris sans le soutien financier de la Fondation Maif. Nous remercions l'ensemble de ses membres pour leur soutien et leur engagement.

Nos remerciements s'adressent tout particulièrement à Pierre Guillot et Didier Richard pour la qualité de leur accompagnement tout au long de ce projet. Nous remercions également Alain Isambert et Michelle Roux pour leur efficacité et leur amabilité.

D'autres personnes ont contribué à la réalisation de cette étude et nous tenons aussi à les remercier. Nous pensons plus particulièrement à :

- Serge Riveill, des Domaines Skiabiles de France ;
- Nicolas Watier, directeur de l'entreprise HO5 Park ;
- Jean-Luc Jaouen, responsable du service des pistes de Chamrousse ;
- Roger Primatesta, chef de secteur aux 2Alpes.

Ils nous ont accordé du temps, grandement facilité l'accès à plusieurs *snowparks* mais également fait part de leurs connaissances et de certaines données en leur possession.

Merci également aux *shapers* des *snowparks* qui nous ont toujours accueillis avec beaucoup de bienveillance. Leur attitude a grandement facilité nos observations ainsi que la passation des questionnaires.

Merci à Marion Oberlé et Sébastien Dubreuil, étudiants du Master Loisir Environnement Sport et Tourisme de l'Université Joseph Fourier de Grenoble ; ils ont effectué leur stage de fin d'études parmi nous et introduit une ambiance plus *freestyle* dans nos bureaux sans que cela affecte leur investissement.

Merci enfin à tous les pratiquants qui nous ont consacré du temps pour les entretiens ou pour répondre aux questionnaires.

TABLE DES MATIERES

TABLE DES FIGURES

1. CONTEXTE DE L'ETUDE	9
1.1. L'avènement du <i>freestyle</i>	9
1.2. Le développement des <i>snowparks</i>	9
1.3. Objectif du travail	11
2. METHODES	12
2.1. La phase qualitative de la recherche	12
2.1.1. Les observations <i>in situ</i>	12
2.1.2. Les entretiens	13
2.2. La phase quantitative de la recherche	14
2.2.1. La construction du questionnaire	14
2.2.2. La construction de l'échantillon	14
2.2.3. La passation du questionnaire	15
3. RESULTATS ET INTERPRETATIONS	16
3.1. Les <i>snowparks</i> : une organisation sociale et culturelle singulière en station de sports d'hiver	16
3.2. L'engagement corporel des <i>freestylers</i>	22
3.2.1. Les motifs d'acceptation des dangers	23
3.2.2. Les modes de gestion des dangers	25
3.3. La pratique en <i>snowpark</i>	27
3.3.1. Les spécificités de la fréquentation des <i>snowparks</i>	27
3.3.2. La population	29
3.3.3. Les modalités de la pratique	30
3.3.4. Variation des modalités de pratique et de fréquentation des <i>snowparks</i> selon les contextes	31
3.3.5. Les motivations	37
3.3.6. Synthèse des résultats et comparaison avec les données de la littérature	38
3.4. L'accidentologie en <i>snowpark</i>	40
3.4.1. L'accidentalité	40
3.4.2. Traumatologie : nature et gravité des lésions	44
3.4.3. Circonstances accidentelles	48
3.4.4. Le recours aux services de secours et aux soins médicalisés en station	54
3.4.5. Synthèse des résultats et comparaison avec les données de la littérature	56
3.5. Les comportements sécuritaires	59
3.5.1. Le port de protections destiné à atténuer les impacts en cas d'accident	59

3.5.2.	Les comportements destinés à minimiser l'exposition aux dangers	63
3.5.3.	Synthèse des résultats	67
3.6.	La représentation du risque en <i>snowpark</i>	70
3.6.1.	La valorisation du risque	71
3.6.2.	La mise en cause du danger que « les autres » représentent	73
3.6.3.	Le sentiment de maîtrise	75
3.6.4.	L'importance accordée aux facteurs individuels	75
3.6.5.	La conscientisation du risque	76
3.6.6.	L'impact des modèles et de la mise en scène sur la prise de risque	78
3.6.7.	Synthèse des résultats	79
4.	INTERPRETATIONS ET CONCLUSION	81
5.	PERSPECTIVES EN MATIERE DE PREVENTION	84
	BIBLIOGRAPHIE	88
	ANNEXES	93

TABLE DES FIGURES

Figure 1. Répartition des pratiquants selon leurs modalités de pratique.....	28
Figure 2. Répartition des pratiquants selon leur fréquentation du <i>snowpark</i> au cours d'une journée	28
Figure 3. Répartition des pratiquants selon leur fréquence de pratique.....	29
Figure 4. Répartition des pratiquants des départements d'Isère, de Savoie, de Haute Savoie et des Hautes Alpes selon leur fréquence de pratique.....	29
Figure 5. Répartition des pratiquants selon leur sexe.....	30
Figure 6. Répartition des pratiquants selon leur classe d'âges.....	30
Figure 7. Répartition des pratiquants selon le type de pratique	30
Figure 8. Répartition des pratiquants selon le niveau de pratique.....	30
Figure 9. Répartition des pratiquants selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent	31
Figure 10. Répartition des pratiquants selon leur niveau et le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.	31
Figure 11. Répartition des hommes et des femmes selon leur fréquentation du <i>snowpark</i> au cours d'une journée en station	32
Figure 12. Répartition des hommes et des femmes selon leur niveau.....	32
Figure 13. Répartition des pratiquants selon leur classe d'âges et leur niveau de pratique.....	32
Figure 14. Répartition des pratiquants selon leur type de pratique et leur classe d'âges.....	32
Figure 15. Répartition des skieurs et des snowboarders débutants selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.....	33
Figure 16. Répartition des snowboarders et des skieurs de niveau moyen selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.....	33
Figure 17. Répartition des snowboarders et des skieurs de niveau confirmé selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.	34
Figure 18. Répartition des snowboarders et des skieurs experts selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.	34
Figure 19. Répartition des touristes et des autres pratiquants selon leur modalité de pratique ski. ..	35
Figure 20. Répartition des touristes et des autres pratiquants selon leur fréquence de pratique en <i>snowpark</i>	35
Figure 21. Répartition des touristes et des autres pratiquants de même niveau (moyen) selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.....	36
Figure 22. Répartition des «visiteurs» selon leur fréquentation du <i>snowpark</i> au cours d'une journée	36
Figure 23. Répartition des pratiquants et des «visiteurs» selon leurs motivations à se rendre dans les <i>snowparks</i>	37
Figure 24. Répartition des pratiquants selon leurs motivations à se rendre dans les <i>snowparks</i>	38
Figure 25. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non déjà blessés dans un <i>snowpark</i>	40
Figure 26. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de la saison passée	40
Figure 27. Répartition des blessés selon le nombre de fois où ils se sont blessés dans un <i>snowpark</i> .	40
Figure 28. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de leur pratique et leur fréquence de pratique	41

Figure 29. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de la saison passée et leur niveau d'expertise.....	42
Figure 30. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de leur pratique et leur niveau.....	42
Figure 31. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de la saison passée et leur classe d'âges.....	43
Figure 32. Répartition du taux de blessés selon le niveau d'expertise et le type de pratique.	43
Figure 33. Répartition des pratiquants débutants selon qu'ils se sont ou non déjà blessés dans un <i>snowpark</i> et le niveau maximum des modules qu'ils empruntent..	43
Figure 34. Répartition des pratiquants moyens selon qu'ils se sont ou non déjà blessés dans un <i>snowpark</i> et le niveau maximum des modules qu'ils empruntent..	43
Figure 35. Répartition des traumatismes selon la nature des lésions	45
Figure 36. Répartition des traumatismes selon la durée de la gêne occasionnée.....	45
Figure 39. Répartition des traumatismes selon le niveau des pratiquants et la durée de la gêne ressentie	45
Figure 40. Répartition des lésions selon leur nature et le niveau des pratiquants.....	45
Figure 41. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés gravement au cours de la saison passée et leur classe d'âges.....	46
Figure 42. Répartition de la durée de la gêne engendrée par des lésions contractées en pratiquant le ski ou le <i>snowboard</i> pour les confirmés et experts.....	47
Figure 43. Répartition de la localisation des blessures selon le type de pratique	47
Figure 44. Répartition des accidents selon le type de modules.....	48
Figure 45. Répartition des accidents selon le niveau de difficulté des modules	48
Figure 46. Répartition des explications causales des accidents fournies par les pratiquants.	48
Figure 47. Répartition des explications causales des accidents fournies par les pratiquants et leur niveau	49
Figure 48. Répartition des accidents selon le niveau de difficulté des modules.	50
Figure 49. Répartition des blessés pratiquants selon leur niveau et le type de module sur lequel ils se sont blessés.	50
Figure 50. Répartition des accidents en snowboard et en ski selon le niveau de difficultés des modules difficulté sur lesquels ils se sont déroulés.....	51
Figure 51. Répartition des accidents en ski et en <i>snowboard</i> selon le type de module.	51
Figure 52. Répartition des explications causales des accidents fournies par les skieurs et les snowbaordeurs.....	51
Figure 53. Répartition des lésions selon leur nature et le type de modules.....	52
Figure 54. Répartition des lésions selon la durée de la gêne ressentie et le type de modules	52
Figure 55. Répartition des explications causales selon le type de modules	53
Figure 56. Répartition de la nature des traumatismes selon la difficulté des modules de saut.....	53
Figure 57. Répartition des pratiquants lourdement blessés selon qu'ils ont ou non été secourus par les services des pistes.....	54
Figure 58. Répartition des pratiquants lourdement blessés selon qu'ils se sont ou non rendus dans un cabinet médical de la station	54
Figure 59. Répartition de l'intervention des secours selon le type de traumatologie.....	55
Figure 60. Répartition des consultations dans un cabinet médical de la station selon le type de traumatologie.....	55

Figure 61. Répartition de l'intervention des secours selon la localisation de la blessure.	55
Figure 62. Répartition des pratiquants selon leur fréquence de port du casque	60
Figure 63. Répartition des pratiquants selon leur fréquence de port du casque et leur classe d'âges	60
Figure 64. Répartition des plus de 18 ans selon leur fréquence du port du casque et leur modalité de pratique	60
Figure 65. Répartition de la fréquence de port du casque selon le niveau des pratiquants	61
Figure 66. Répartition des pratiquants portant systématiquement le casque selon leur âge et leur niveau	61
Figure 67. Répartition des pratiquants selon leur tranche d'âges et leur fréquence de port de la dorsale.....	62
Figure 68. Répartition des pratiquants selon leur niveau et leur fréquence de port de la dorsale.....	62
Figure 69. Répartition des pratiquants selon leur modalité de pratique et leur fréquence de port de la dorsale.....	63
Figure 70. Répartition des comportements sécuritaires selon la proportion de pratiquants les adoptant systématiquement.....	64
Figure 71 Répartition des pratiquants selon qu'ils vérifient ou non l'état de la neige avant de se lancer et leur tranche d'âges	66
Figure 72. Répartition des pratiquants selon qu'ils effectuent au moins un tour de repérage avant de se lancer et leur classe d'âge.....	66
Figure 73 Répartition des pratiquants selon qu'ils vérifient l'état de la neige avant de se lancer et leur niveau	
Figure 74. Répartition des pratiquants selon qu'ils évaluent la prise d'élan avant de se lancer et leur niveau.....	66
Figure 75 Répartition des pratiquants selon qu'ils indiquent aux autres que la voie n'est pas libre lorsque quelqu'un tombe dans la zone de réception et leur niveau.....	66
Figure 76. Répartition des pratiquants selon qu'ils effectuent au moins un tour de repérage avant de se lancer et leur niveau.....	66
Figure 77. Répartition des pratiquants selon qu'ils vérifient ou non le niveau de difficulté indiqué sur les modules et leur niveau.....	67
Figure78. Propositions relatives aux dispositifs sécuritaires.....	69
Figure 79. Répartition des opinions constitutives de la variable « valorisation du risque » selon la proportions de pratiquants les partageant pleinement.....	71
Figure 80. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non qu'en <i>snowpark</i> le risque fait partie du jeu et leur tranche d'âge.....	72
Figure 81. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non que l'on perd beaucoup au niveau des sensations si on ne prend pas de risque et leur tranche d'âge.....	72
Figure 82. Répartition des pratiquants selon qu'ils disent ou non parfois avant de se la avant de se lancer "Là, ça passe ou ça casse" et leur tranche d'âge.....	72
Figure 83. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent que "l'on est bien obligé de prendre des risques pour progresser" et leur tranche d'âge.....	72
Figure 84. Répartition des opinions constitutives de la variable « mise en cause du danger que les autres représentent » selon la proportion de pratiquants les partageant pleinement.....	73
Figure 85. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non " que le principal danger en <i>snowpark</i> c'est les touristes" et leur niveau de pratique.....	74

Figure 86. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non que "le problème en <i>snowpark</i> c'est ceux qui n'ont pas le niveau" et leur niveau de pratique.....	74
Figure 17. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non que "le risque c'est les les gens qui pensent que le <i>snowpark</i> est une pistes comme les autres" et leur niveau de pratique.....	74
Figure 88. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non que "lorsqu'on a un bon niveau, on maîtrise et du coup les risques ils sont moins importants"	75
Figure 89. Répartition des opinions constitutives de la variable « sentiment de stress » selon la proportion de pratiquants les partageant pleinement.	76
Figure 90 Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent souvent ou non au risque de se blesser lorsqu'ils sont en <i>snowpark</i> et leur tranche d'âges.....	77
Figure 91. Répartition des pratiquants selon qu'ils craignent ou non, en <i>snowpark</i> , de se blesser et de rester handicapés selon leur tranche d'âges.....	77
Figure 92. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent ou non que "faire du <i>snowpark</i> est plus dangereux que de rester sur la piste et leur tranche d'âge.....	77
Figure 93. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent souvent au risque de se blesser lorsqu'ils sont en <i>snowpark</i> et leur niveau.....	78
Figure 94. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent ou non que « faire du <i>snowpark</i> est plus dangereux que de rester sur la piste » et leur niveau.....	78
Figure 95. Répartition des opinions constitutives de la variable « influence des modèles et de la mise en scène sur la prise de risque.	78
Figure 96. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent ou non prendre davantage de risque lorsqu'ils savent qu'on les filme et leur tranche d'âge.....	79
Figure 97. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent ou non que « les vidéos de <i>freestyle</i> qu'ils visionnent les poussent à prendre des risques » et leur tranche d'âge.....	79

2. CONTEXTE DE L'ETUDE

2.1. L'avènement du *freestyle*

En station, le *freestyle* puise ses origines dans l'évolution de la pratique du *snowboard*, apparue en France dans les années 1970 sur fond de recherche de sensations, d'hédonisme et de créativité. Pratique sportive « alternative » (Rinehart & Sydnor, 2003), le *snowboard* s'oppose à la pratique du ski alpin, considérée comme rigide, cadrée et excluant toute créativité (Reynier & Chantelat, 2005 ; Wheaton & Beal, 2003). Rapidement consacré aux yeux du public comme l'étendard de la contre-culture au sein des stations de sport d'hiver, le *snowboard* a peu à peu été rattrapé par un processus de massification, de « sportivisation » et de commercialisation (Humphreys, 1997 ; Coates et al., 2010 ; Heino, 2000).

C'est en opposition à cette normalisation et à la *mainstreamisation* de la pratique du *snowboard* que le *freestyle* s'est développé en station à partir de la fin des années 1980. Par un transfert des habitudes de pratique héritées du *skateboard*, les *freestylers* privilégient la réalisation de figures acrobatiques jugées sur leur difficulté technique, leur enchaînement et le risque qu'elles représentent (Vermeir & Reynier, 2008).

Initialement réservé aux snowboarders, le *freestyle* a par la suite fait de nombreux émules dans le monde du ski (Drouet & Kemo Keimbou, 2005 ; Dupuy, 2007 ; Apilli, 2007), parallèlement au renouveau du ski et à l'avènement des skis paraboliques (Curtet, 2007 : 47). Cette évolution de la pratique du ski a alors permis à une frange de skieurs de s'associer aux valeurs alternatives de la glisse (Midol & Broyer, 1995). Si pendant plusieurs années des conflits caractérisaient les relations entre snowboarders et skieurs (Donnelly, 2006 ; Thorpe, 2004), aujourd'hui, la communauté des *freestylers* rassemble des pratiquants du *snowboard* et du ski. Cette communauté peut être qualifiée de sous-culture, de culture alternative ou de contre-culture en référence à la déviance des pratiquants de ces sports et de leur caractère marginal (Humphreys, 1997 ; Wheaton & Beal, 2003 ; Donnelly, 2006). Analysée par différents chercheurs, la subculture du *snowboard* (Anderson, 1999 ; Coates et al, 2010 ; Edensor & Richards, 2007 ; Heino, 2000 ; Thorpe, 2004, 2012) et celle du *freeski* (Woermann, 2012) se caractérisent par l'adoption d'un style vestimentaire, d'un langage et d'un mode de vie particuliers marquant notamment l'appartenance des pratiquants au milieu du *freestyle*. La recherche du plaisir y est centrale (Thorpe, 2012) et le recours aux vidéos, aux sites Internet ou aux réseaux sociaux apparaît également comme un élément fondamental de cette pratique (Woermann, 2012 ; Thorpe, 2012).

2.2. Le développement des *snowparks*

L'avènement de la pratique du *freestyle* a été porté par la réalisation d'aménagements spécialement conçus pour ce type de pratique, les *snowparks*, qui fleurissent en station dès le milieu des années 1990. Inspirés des *skateparks* en milieu urbain, les *snowparks* sont des pistes ou des portions de pistes préparées par des *shapers*¹, composées de plusieurs aménagements en bois, en neige, en métal ou en plastique permettant aux pratiquants de s'adonner à des glissades, des sauts et figures acrobatiques

¹ Du verbe « *shape* » signifiant en anglais « façonner », le *shaper* est la personne qui dessine les modules et qui les entretient au cours de la saison. Généralement, les *shapers* sont recrutés par les stations de sports d'hiver ou les entreprises spécialisées dans la conception, l'aménagement, la gestion et/ou l'animation de ces espaces (comme par exemple les entreprises *HO5Park*, *Hilltechnics*, *Wise Ride*, etc.).

(dits *tricks*²). Ces différents aménagements, appelés modules, se déclinent en plusieurs catégories selon leur forme et l'usage qu'ils proposent. On distingue ainsi les modules de saut (tremplins, tables, etc.) des modules dits à plat (*rails, box, rampe, etc.*) permettant aux pratiquants de glisser dessus. Les *snowparks* comportent plusieurs zones (*half-pipe, slope style, zone de rails, etc.*).



Modules façonnés par les *shapers* de Chamrousse (gauche) et des 2 Alpes (droite)
Photos : J.Pabion Mouriès 2013.

Au début des années 1990, seule une dizaine de *snowparks* était recensée dans les stations françaises, contre une vingtaine au début des années 2000, une trentaine en 2007 (Curtet 2007) et pas moins de 50 en 2010 (Feuillie 2011). En 2013, on comptait 93 *snowparks* permanents dans les stations françaises. Toutes les stations sont concernées, des petits domaines de proximité, à l'exemple du Col de Porte en Chartreuse, aux sites les plus réputés, tels que les 2 Alpes (Curtet 2011). Contrairement à ce qui prévalait il y a une dizaine d'années (Guibert 2006), quand construire un *snowpark* relevait du choix, de la part des élus des stations, de développer la pratique du *snowboard*, la création de tels espaces semble désormais constituer un élément incontournable de l'attractivité des stations.

La gestion des *snowparks* est confiée à des *shapers*, et parfois à des animateurs. Les *shapers* ont trois missions principales articulées autour de la communication (informer les usagers des règles de sécurité et des risques encourus), de la sécurisation (mise en place d'une signalétique adaptée, vérification de la conformité des modules, fermeture des modules dangereux), de l'entretien et de la finition des parcours (*shape* des modules, mise en place des *rails, etc.*) (Watier 2011). Ce travail se fait en relation avec les responsables de la station, le service des pistes et notamment les conducteurs d'engins de damage.

² Pour un aperçu détaillé des différentes zones et des modules qui composent les *snowparks*, cf. e-cahier de l'ENSM (2011) : http://www.ensm.sports.gouv.fr/images/stories/actu/e-cahiers_ENSM_2.pdf (notamment les pages 56 à 62).

2.3. Objectif du travail

De plus en plus nombreux, ces aménagements sont aussi de plus en plus massivement fréquentés, tant par des experts que par des usagers occasionnels (Association Médecins de Montagne, 2011). Cette multiplication des *snowparks*, combinée à leur nature intrinsèquement dangereuse (la chute étant en quelque sorte inhérente à ces lieux) et à l'hétérogénéité des publics, ne vont pas sans poser un certain nombre de problèmes d'ordre sécuritaire. Différentes études épidémiologiques convergent vers un constat alarmant : par rapport à la pratique sur piste classique, la fréquentation des *snowparks* présente un sur-risque d'accidents, de blessures graves et d'hospitalisations (Audema & al., 2007 ; Feuillie, 2011 ; Brooks & al., 2010 ; Goulet & al., 2007 ; Gajdzinska, 2006 ; Torjussen & Bahr, 2006 ; Laporte, 2011 ; Watier, 2011).

Ces travaux, de nature épidémiologique, dominent largement le paysage académique. Pour autant, d'autres réflexions liées à la question de la sécurité sont menées par des acteurs de terrain (experts, professionnels etc.) et émergent à propos des *snowparks*. Sont ainsi abordées les questions de la surenchère dans la hauteur des modules et donc des sauts qu'ils rendent possibles (en partie motivée par la concurrence entre stations), des prises d'élan insuffisamment matérialisées, de l'accessibilité des *snowparks* à des usagers ne disposant pas du bagage technique nécessaire, de la séparation parfois trop ténue entre des modules de difficulté hétérogène, ou encore le mélange des genres entre le classement des difficultés des pistes par couleur et celui des modules.

Cependant, les usagers des *snowparks* restent les « grands absents » de ce type de réflexions très intéressantes. Ils n'ont pas, à ce jour, fait l'objet d'études approfondies. Seuls quelques éléments descriptifs sur les usagers des *snowparks*, peu documentés quant à la méthodologie employée, sont pour l'instant disponibles.

Les caractéristiques des espaces étant loin d'être la cause directe des comportements des individus et des groupes, et notamment des comportements dangereux, cette étude analyse les caractéristiques sociodémographiques et sportives des usagers des *snowparks*, leurs usages et appropriation territoriales de ces espaces, leur représentation du risque ainsi que leurs motifs d'engagement corporel dans ces espaces intrinsèquement accidentogènes. L'objectif ultime consiste à dégager de ce travail des recommandations préventives utiles aux professionnels de la montagne dans leurs prises de décision et leurs pratiques.

2. METHODES

Afin de mener à bien cette recherche nous avons utilisé une méthode mixte combinant approches qualitative (observations et entretiens semi-directifs) et quantitative (enquête par questionnaire), approches qui bien que représentant différentes phases du travail entrepris ont été ici considérées comme étant pleinement imbriquées : obtention de données différentes mais complémentaires, confrontation des résultats quantitatif et qualitatif contradictoires afin de faire émerger certains paradoxes, prise en compte de différents niveaux d'analyse du phénomène étudié afin d'en obtenir une compréhension plus riche, utilisation de la phase qualitative de la recherche pour construire le questionnaire permettant de générer les données analysées quantitativement.

2.1. La phase qualitative de la recherche

Les données recueillies au cours de la revue de littérature ont permis d'appréhender le terrain avec certaines connaissances nécessaires à la conduite des observations et des entretiens.

2.1.1. Les observations *in situ*

A partir de ces connaissances, nous avons effectué 18 journées d'observations *in situ* agrémentées de mini-entretiens se rapportant à ce que nous observions.

Nous avons ciblé 6 stations de sports d'hiver iséroises pour conduire nos observations : Chamrousse, les 2 Alpes, le Col de Porte, Saint-Pierre de Chartreuse, les Sept Laux et l'Alpe d'Huez.

Ces observations, qui ont constitué la première phase de notre travail, ont été réalisées au cours de la saison 2012-2013.

Nous avons cherché à rendre compte des usages concrets de ces espaces aménagés et de leurs modes de fréquentation par les pratiquants. Il s'agissait ici de recueillir des données sur l'organisation de la journée, le rapport à l'espace des pratiquants et de cerner des éléments importants propres à la subculture du *freestyle* (rituels, ambiance cultivée dans ces espaces, appropriation des *snowparks* par les pratiquants, etc.). Nous nous sommes également intéressés à tout ce qui, sur les *snowparks*, était mis en place par les responsables des stations dans un objectif sécuritaire (banderoles, fanions, panneaux d'affichages etc.). La position centrale des *shapers* (personnel du *snowpark*) a également retenu toute notre attention (liens avec les pratiquants, messages préventifs diffusés, etc.). Les observations directes nous ont également servi à décrypter les comportements à risque, à repérer les "situations problème" et les événements récurrents ainsi que les principaux facteurs semblant *a priori* y conduire.

Réparties sur les 6 sites retenus et réalisées à des périodes distinctes (pendant les vacances scolaires, hors-vacances, en week-end, etc.), ces observations *in situ* ont été synthétisées et complétées par la suite par des entretiens semi-directifs auprès de 40 personnes dont 32 pratiquants aux profils diversifiés.

2.1.2. Les entretiens

Les entretiens, de type semi-directifs, ont été menés auprès de différents profils de pratiquants mais également auprès des aménageurs des *snowparks*.

2.1.2.1. *Auprès de divers pratiquants*

L'ensemble des entretiens a été mené, dans un premier temps, en s'inspirant de la technique non directive décrite par Carl Rogers (1968) : à partir d'une question de départ formulée par l'enquêteur, les personnes interrogées traitent librement des thèmes qu'elles souhaitent aborder, l'enquêteur limitant son rôle à la facilitation de l'expression des personnes questionnées, et au « recentrage » du débat dans le cas où celui-ci s'écarte trop du thème de la recherche. La question posée était « qu'est-ce qu'évoque pour vous le risque en *snowpark* ? ». Cette question a été choisie car elle était assez précise pour circonscrire le sujet d'étude, sans donner de limite sur le type de risques pouvant être envisagé par les individus. Ensuite, et sur la base de la grille d'entretien, les enquêtés ont été invités à s'exprimer sur les différents thèmes, non spontanément évoqués, que nous souhaitions traiter.

Ces entretiens, au nombre de 32, se sont ainsi articulés autour de 3 thématiques principales :

- Les représentations du risque en *snowpark*
- La pratique en ces lieux (organisation de la journée, type de pratique, gestion des dangers etc.) et les éléments du milieu (codes, rituels)
- Le vécu accidentel des pratiquants.

Les personnes interrogées ont été choisies de telle sorte qu'elles fassent toutes partie de l'univers d'enquête, à savoir les personnes fréquentant les *snowparks* (et ce quels que soient leur fréquence, leur niveau et leur modalité de pratique) ; et qu'elles aient des caractéristiques sociodémographiques et sportives diversifiées afin de répertorier avec le plus d'exhaustivité possible les préoccupations, modèles, références et comportements des personnes étudiées.

Les entretiens, d'une durée moyenne de 1 heure, ont été réalisés dans 3 types de lieux différents : bars et restaurants des stations ; bureaux de l'université, domiciles des interviewés. La plupart des rendez-vous ont été pris sur les *snowparks* au cours des 18 journées d'observations.

Tous les entretiens réalisés ont été retranscrits intégralement puis analysés à partir de 8 dimensions :

- Les représentations du risque en *snowpark*
- Les récits d'accidents (scénario, décomposition de l'accident)
- Les représentations du *snowpark* (pourquoi les usagers se rendent-ils dans ces espaces ?)
- Les termes spécifiques à la pratique (le langage vernaculaire)
- Les comportements à risque (gestion individuelle du risque et modes d'engagement corporel)
- Les mesures préventives sur les *snowparks* (évaluation de l'existant et propositions)
- Les comportements hors risque (regards, observation, appropriation, culture)
- Les relations avec les autres groupes de pratiquants

2.1.2.2. *Avec les aménageurs de snowparks*

D'autres entretiens (6 au total), conduits auprès des aménageurs de *snowparks* (*shapers*, responsables du service des pistes des stations concernées, responsables d'entreprises spécialisées dans l'aménagement, la gestion, la communication et l'animation de *snowparks* - HO5Park, Hilltechnics, Wise ride), nous ont également apporté des éclairages sur les enjeux de la conception de ces espaces, au regard notamment de l'ingénierie des modules, de l'accidentologie, de la signalétique.

2.2. La phase quantitative de la recherche

2.2.1. La construction du questionnaire

La construction du questionnaire s'est effectuée à partir de la phase qualitative de l'étude (observations et entretiens) afin que les questions et les réponses proposées correspondent aux schèmes de pensée des personnes interrogées et aux comportements caractéristiques de la pratique en *snowpark*. La partie sur les représentations sociales a été élaborée à partir d'une analyse de contenu des entretiens consistant à repérer les unités sémantiques constitutives de l'univers discursif du risque en *snowpark*. Toutes les unités de sens (qu'elles portent un jugement soit de type affectif ou informatif) ont été codifiées et catégorisées dans un thème. Au final, 7 thèmes ont ainsi été récoltés. Chacun d'eux a donné lieu à la formulation d'une question construite sur la forme de l'énonciation d'une opinion, d'une attitude ou d'un stéréotype à propos de laquelle les enquêtés devaient se positionner sur une échelle de type Likert en 7 points.

Le questionnaire s'organise en sept parties abordant :

- 1 – La caractérisation de la pratique en *snowpark*
- 2 – Les représentations sociales du risque en *snowpark*
- 3 – Les motivations
- 4 – Les comportements relevant de la gestion (individuelle et collective) du risque
- 5 – Le vécu accidentel et les récits d'accidents
- 6 – Les propositions relatives à la sécurité
- 7 – Les caractéristiques sociodémographiques des pratiquants.

Le questionnaire définitif (cf. annexe n°1) a été élaboré à la suite de deux pré-tests, réalisés chacun auprès d'une vingtaine de personnes ayant des caractéristiques sociodémographiques et sportives disparates et appartenant toutes à l'univers d'enquête. Ces pré-tests avaient pour objectif d'évaluer l'intelligibilité du questionnaire, de repérer et de corriger certaines de ses imperfections.

2.2.2. La construction de l'échantillon

Bien que la détermination *a priori* de la taille des échantillons laisse beaucoup de place à l'empirisme (Berthier et Berthier, 1971), nous avons choisi d'interroger un millier de personnes, ce nombre semblant suffisant pour obtenir des résultats d'une précision acceptable, notamment en ce qui concerne les sous-groupes.

Afin d'obtenir un échantillon qui représente au mieux la population des personnes fréquentant les *snowparks* nous nous sommes rendus dans différents types de stations et de *snowparks* (12 au total se répartissant sur les départements d'Isère, de Savoie, de Haute-Savoie et des Hautes Alpes). Les 20 journées consacrées à la passation des questionnaires ont été choisies de telle sorte qu'elles couvrent

les périodes de vacances scolaires des différentes zones, les périodes hors vacances, les week-ends et les jours de la semaine.

Les enfants de moins de 10 ans n'ont pas été interrogés, le sens de certaines questions pouvant être difficilement compréhensible pour des enfants de cet âge.

2.2.3. La passation du questionnaire

Dans les *snowparks* nous cherchions à interroger l'ensemble des personnes présentes, et ce quelles que soient leurs modalités de pratique. Les questionnaires ont tous été remplis en face à face. En fonction des préférences de l'enquêté, soit l'enquêteur lisait les questions et inscrivait ses réponses, soit l'enquêté le remplissait seul et le remettait à l'enquêteur une fois complété.

La passation, qui s'est effectuée de fin janvier à début avril 2014, a permis de récolter 918 questionnaires. Ils ont été complétés par 90 questionnaires remplis par des collégiens et des étudiants isérois. Dans un souci de représentativité, seuls les questionnaires récoltés en station ont été utilisés afin de décrire la population étudiée ; les autres ont été uniquement pris en compte dans les analyses destinées à la mise en évidence des relations entre plusieurs variables.



Entretiens avec des *freestylers* et le service des pistes. *Snowpark* des Deux-Alpes, mars 2013

3. RESULTATS ET INTERPRETATIONS

3.1. Les *snowparks* : une organisation sociale et culturelle singulière en station de sports d'hiver

Les *snowparks* constituent un lieu de vie à part entière, un support de rassemblement et « d'être ensemble » singulier en station de sports d'hiver. Cette spécificité relève de la subculture du *freestyle* et de l'organisation sociale des lieux.

Dans les *snowparks*, la théâtralisation et la mise en scène sont centraux. Les usagers qui pratiquent régulièrement en groupe doivent pouvoir s'observer et être observés, comme l'ont déjà montré plusieurs auteurs ayant travaillé sur la subculture du *snowboard* (Anderson 1999, Coates et co-auteurs 2010, Edensor et Richards 2007, Heino 2000, Thorpe 2004, 2012) ou du *freestyle* (Woermann 2012). Cette théâtralisation peut être favorisée au travers de deux éléments : premièrement, si la disposition et l'enchaînement des modules ont leur importance, le fait de favoriser la visibilité des évolutions acrobatiques est tout aussi crucial. En schématisant, l'enjeu est de voir et d'être vu, ce qui renvoie notamment au choix de la piste à dédier au *snowpark*. En effet, si le *snowpark* est positionné sur le front de neige ou sous un télésiège, il répondra à cette double attente forte des pratiquants, en quête à la fois de possibilités d'admirer les protagonistes, et de regards approbateurs s'apparentant à des « caresses sociales » (Berne 1980). La scénarisation et la mise en scène peuvent être prolongées *via* des dispositifs vidéos³ permettant aux usagers d'être filmés et de récupérer leurs vidéos sur leurs *smartphones*. Les dispositifs *Freestyle Park*⁴, installés par la Fédération Française du Ski et du *Snowboard* dans une dizaine de stations en sont une illustration concrète. Comme l'explique le responsable d'une société spécialisée : *La vidéo, c'est vraiment un outil qui permet aux pratiquants d'exister. Il faut faire son montage vidéo pour exister.*

Ainsi, le regard de l'autre et la spectacularisation figurent au cœur de la pratique⁵. En définitive, le *snowpark* apparaît ici comme une scène au sens de Goffman (1974), un lieu privilégié d'interaction sociale où les pratiquants véhiculent une image d'eux-mêmes - leur face - en s'attachant à la valoriser au travers d'actions qui portent tout particulièrement à conséquence.

L'idéalisation (Goffman 1974) et la quête de légitimité subculturelle ne servent pas uniquement des motivations interactionnelles et identitaires. En effet, l'utilisation de la vidéo, des images et le recours aux réseaux sociaux constituent également un levier activé par les gestionnaires des *snowparks*.

À ce titre, un responsable de service des pistes avance :

On a sur Internet un site Facebook, on a aussi un contrat avec un consultant qui travaille pour nous. Il travaille beaucoup plus sur Internet, côté communication, il fait des animations (...) On fait aussi

³ Comme le souligne le responsable d'un bureau d'études spécialisé dans la conception et l'animation de *snowparks* : « *La plupart des grandes stations sont équipées de vidéos. Certaines stations sont financées par la Fédération Française de Ski. Les gens aiment être vus. Ils se voient grâce à ces vidéos sur grands écrans et tout le monde peut les voir aussi (...) Ceci correspond tout à fait au public des snowparks* ».

⁴ « Scan ton forfait, réalise ton saut et récupère ta vidéo pour la partager avec tes potes sur Facebook » : c'est le concept *Freestyle Park* de la Caisse d'Épargne réalisé en partenariat avec la Fédération Française de Ski et de *Snowboard*.

⁵ « *La glisse relève d'une sorte d'individualisme collectif (...) La sensation est produite par une figure qui a deux fonctions : le vertige, la perte des appuis plantaires, la sensation, mais aussi la frime. Et, c'est la combinaison de la sensation et du regard de l'autre qui a fait le succès de ces pratiques individuelles qui ne peuvent se développer que dans le cadre d'un collectif* » (Loret 2004).

des photos shooting pour faire de la grosse image, pour passer dans des magazines spécialisés, comme Snowsurf, vraiment de la presse spécialisée où là on est vraiment dans un microcosme. Il suffit de faire une couverture de Snowsurf où l'on voit la station et c'est hyper important.

Ces propos éclairent le fait que la mise en scène fait à la fois partie de la subculture du *freestyle* et des enjeux d'image à l'échelle de la station⁶. Notons toutefois la difficulté de maîtriser cette image, malgré les efforts déployés. Elle peut être mise à mal en quelques clics ou commentaires sur la toile (*via* les réseaux sociaux, forums et sites Internet spécialisés). En dépit des efforts déployés dans ce sens par les communicants des stations, il est impossible de canaliser et maîtriser l'image d'un site, voire dangereux de « draguer » trop ouvertement une communauté dont l'authenticité subculturelle repose en partie sur son caractère *underground* et décalé.

Ainsi, le *snowpark* constitue un lieu d'interactions sociales et de spectacularisation, support d'activités qui se pratiquent et se regardent dans le même mouvement, où chacun (pratiquants comme gestionnaires) renégocie en permanence son image, avec des effets de résonance considérables procurés par la circulation des séquences vidéo sur Internet. Un pratiquant interrogé explique que *le snowpark c'est un endroit clos où il y a beaucoup de représentations....celui qui fait une belle figure, il est bien vu, on se dit que lui il est fort... (...) Quand on est tous ensemble, on s'observe tous. Tu as des gens sur le snowpark qui sont là pour le spectacle (...) On passe de bons moments, on se prend pas la tête, c'est cool.*

L'organisation de ce lieu de vie passe également par un marquage symbolique s'effectuant en référence aux symboles et codes de la subculture du *freestyle*. Celui-ci se matérialise à la fois par l'empreinte physique laissée par des marqueurs diversifiés, mais aussi à travers certaines valeurs qui sont défendues, actualisées et associées au *snowpark*. Affiches, banderoles fluorescentes, visuels installés aux côtés des modules, logos de marques reconnues dans le milieu (Burton, Nitro, Vans, Analog ou Picture) : autant de marqueurs qui donnent au lieu une identité en cohérence avec les références subculturelles. En complément, la diffusion continue de musique participe de ce marquage conférant au *snowpark* non seulement une identité, mais aussi une ambiance. Le responsable du service des pistes d'une station explique :

Pour que les snowparks soient jolis, on y amène du visuel, de la musique... Au niveau de la montagne ce n'est plus pareil qu'avant : on amène vachement la ville à la montagne et ça aussi c'est propre aux snowparks. Les modules on en ramène des skateparks : il faut donner un look au module donc on ramène des escaliers et ça donne un côté urbain. C'est esthétique.

L'ambiance cultivée sur les *snowparks* est conviviale. Le partage entre pairs, tout comme le caractère festif développé dans les *snowparks*, sont rendus possibles par l'organisation physique du lieu avec notamment la création d'espaces autour de la cabane des *shapers* : *la cool zone*. Tout y est prévu pour que les pratiquants puissent se retrouver et partager ensemble des instants privilégiés. Dans cette même optique, les *shapers* organisent régulièrement des barbecues, des « apéros » où chaque pratiquant est encouragé à amener quelque chose (nourriture ou boisson). Ces échanges autour de la cabane sont largement recherchés par les pratiquants. L'un d'eux interrogé l'explique :

C'est ta communauté. Même si les riders tu ne les connais pas, tu sais que tu peux leur parler, c'est super cool...(...) tu te retrouves à la cabane en train de faire ton burger sur le barbecue... (...) Tu partages la même chose donc t'es sur les mêmes ondes, c'est cool...

⁶ Le responsable d'un bureau d'études le souligne: « Aujourd'hui les chiffres montrent que si vous postez sur facebook une photo superbe d'une bosse, vous pouvez être sûr que le lendemain, il y a une affluence de personnes qui viennent la tester ».

Un autre pratiquant ajoute : la cool zone c'est assez caractéristique d'un snowpark, tout le monde s'entend bien, tout le monde s'entraide, bonne ambiance....

La mère d'un pratiquant interrogée souligne également la spécificité des *snowparks* :

Les snowparks ce sont des lieux de convivialité pour les jeunes : musique toute la journée, ambiance...

À travers ce propos, on mesure l'importance des expériences vécues par les pratiquants, pendant et autour de la pratique. L'appropriation symbolique, culturelle et sociale des lieux semble fondamentale.

Un responsable du service des pistes d'une station interviewé affirme que :

Les pratiquants ont tendance à vouloir faire une sorte de tribu sur le snowpark. Ils aiment se regrouper, ils mettent une bonne musique, ça fait partie de la chose.

Le recrutement des animateurs et des *shapers* participe également de cette volonté de favoriser ce partage entre pairs, dans la mesure où ceux-ci sont très souvent impliqués dans le milieu du *freestyle*, et à ce titre auréolés d'une forte crédibilité. De la même manière, les *shapers* ou animateurs ont pour les pratiquants avant tout un rôle d'alter ego.

Il importe aussi de noter la revendication de liberté qui caractérise ces espaces. Tout d'abord, une grande latitude est laissée aux *shapers* pour organiser le lieu, les parcours et les zones de pratique, avec une validation *a posteriori* du service des pistes de la station. Ce sont également eux qui organisent en partie les événements, comme les *contests* (compétitions peu formalisées, sans figures imposées, se voulant aussi de grands rassemblements festifs). Cette marge de manœuvre s'étend aux pratiquants réguliers, à qui la possibilité est offerte d'entretenir les modules (des pelles sont à leur disposition), d'en proposer de nouveaux, de changer la musique, d'organiser des événements festifs, etc. Enfin, l'acceptation tacite de comportements transgressifs comme la consommation de substances illicites au sein des *snowparks* constitue un autre élément en cohérence avec cette dimension libertaire.

La valorisation du sensationnel et de l'inédit apparaît aussi comme un élément particulièrement prégnant de la pratique en *snowpark* : il s'agit ici de proposer des modules spectaculaires, d'organiser des événements atypiques.

Soulignons enfin qu'un mode de gestion participatif des plus originaux, au regard du fonctionnement habituel des stations de sports d'hiver, est à souligner dans la plupart des *snowparks* remportant un certain succès. Les *freestylers* sont fréquemment partie prenante de l'aménagement et de l'entretien de ces espaces, qui, en devenant « leur territoire », rend évidente l'appropriation des lieux, gage de fidélisation. Les responsables des stations les plus avisés semblent sciemment laisser aux *shapers*, en lien avec les *freestylers* et *crews* locaux, le soin de concevoir des modules et d'organiser des événements avec une grande autonomie (mais avec comme garde-fou la sécurité et le fait que leurs choix ne soient pas uniquement orientés vers la satisfaction de quelques experts locaux). Ainsi, la gestion des *snowparks* repose sur un mode de prise de décisions partagé entre les *shapers* et les pratiquants. Il repose sur des interactions entre l'ensemble des parties prenantes de ces espaces de pratique.

Si l'on est loin de constater des stratégies clairement établies et planifiées, on observe néanmoins une professionnalisation et une rationalisation du secteur : passant d'abord par des engins de damage spécifiquement dédiés à ces espaces, elle se confirme par le développement de connaissances de plus en plus poussées sur le *shape* des modules et la reconnaissance progressive du métier de *shaper*. Un gérant d'entreprise de fabrication de *snowparks* le souligne :

Pendant longtemps, ça a été du bricolage et puis il y a des savoir-faire qui se sont créés. Il y a des gens des domaines skiables qui avaient la passion, qui ont grandi, qui ont progressé, comme à Avoriaz, aux 2 Alpes où il y a des gens qui ont appris à maîtriser le métier et qui, au sein des équipes

du domaine skiable, se sont perfectionnés et sont arrivés à un niveau professionnel. En parallèle, il y a des entreprises comme HO5 Park qui ont été montées et qui ont proposé des produits “clés en mains”. Aujourd’hui, on a quelque de chose de bien plus professionnel.

L’exemple du *snowpark* du Col de Porte

Le Col de Porte, petite station familiale à proximité de Grenoble, souffre depuis plusieurs années du manque d’enneigement. Située à faible altitude (1320 mètres), elle compte seulement cinq remontées mécaniques, cette station a particulièrement mis l’accent sur les aspects subculturels du *freestyle* pour valoriser son *snowpark*, n’ayant pas la possibilité (faute de moyens, de machines, de personnel à disposition) d’insister sur d’autres facteurs tels que la taille des modules, leur modernisme, ou encore leur polyvalence.

Créé dès la saison 2002-2003⁷ par un groupe d’étudiants, le *snowpark* a redonné vie à un lieu historique du ski français à partir d’une dynamique festive et contre-culturelle (Bourdeau 2009). Il est aujourd’hui considéré comme un haut-lieu du *freestyle*, où l’on peut observer les hybridations imprévues et les effervescences festives dont parlent Lebreton et Bourdeau (2013).

A vingt minutes de Grenoble en voiture, le *snowpark* attire les pratiquants qui souhaitent y accéder rapidement, sans rencontrer de problèmes de stationnement et sans avoir recours à plusieurs remontées mécaniques. Mais la réputation du lieu tient surtout à son histoire et aux choix faits en termes d’aménagement comme d’animation.

Ce site a été adopté par des *skateurs* grenoblois reconvertis au *snowboard* dans le milieu des années 1990. A cette époque, de nombreux événements ont été organisés et ont durablement marqué son identité. Aujourd’hui, les « nocturnes » sont encore légion au Col de Porte : soirées auxquelles sont associées l’entre-soi et la convivialité.

Les modules constitutifs de ce *snowpark*, auquel aucun sponsor n’est associé, sont originaux, bricolés, voire recyclés de stations voisines comme Chamrousse (à l’occasion du renouvellement des modules du *snowpark* de cette station). Fabriqués « de bric et de broc » (à partir de bidons en plastique, de tonneaux métalliques, etc.), ils n’ont rien de spectaculaire et ne permettent pas la réalisation de figures très aériennes.

L’entretien du *snowpark* n’est ni très régulier, ni des plus soignés⁸. Pour autant, un style particulier en ressort, en termes d’ambiance comme de possibilités de figures acrobatiques⁹, alimentant les forums de discussions et autres sites Internet spécialisés qui recensent presque systématiquement ce petit *snowpark* parmi les meilleurs *spots* de *freestyle* (reconnaissance du milieu¹⁰ entérinée notamment par le choix pour le site Internet spécialisé *Skipass*¹¹ d’y fêter ses 15 ans). Du point de vue de

⁷ En 2013, le *snowpark* a été relancé par l’association C2P qui l’entretient de façon bénévole. Les bénévoles, qui réalisent aussi le travail du *shape*, sont tous issus du *crew* (collectif de pratiquants locaux qui *rident* ensemble) « *Hippy Family* » largement connu et reconnu dans la région dauphinoise.

⁸ A l’exception des périodes de *contest*, à l’occasion desquelles un soin tout particulier est apporté au travail de la neige sur les modules et autres zones clé (élan, réception, etc.).

⁹ Sans grand intérêt pour les sauts aériens, ce *snowpark* présente par contre un profil technique spécifique qui en fait un terrain de jeu privilégié pour le *slopestyle*, les *rails*, etc.

¹⁰ Le *snowpark* du Col de Porte est passé au crible de la plupart des magazines et sites Internet spécialisés. Il figurait, dès 2006, au classement des *snowparks* du magazine *SnowSurf*, apparaissant dans la catégorie « Sauvages qu’on aime aussi » (Becker 2006, p. 18).

¹¹ Spécialisé en ski et *snowboard freeride et freestyle*, il recense les *snowparks* des stations françaises et propose de déposer des vidéos.

l'appropriation des lieux, la liberté laissée aux pratiquants est encore plus grande qu'ailleurs au sens où ceux-ci sont invités à ouvrir le *snowpark* et à l'entretenir les jours où les *shapers* bénévoles sont absents.

Ainsi, l'apparente faiblesse structurelle de cet équipement (absence de ressources financières, faiblesse des moyens techniques, réputation « vieux jeu » de la station, problèmes récurrents d'enneigement) est transformée en atout, puisque l'association communique sur cet aspect pour en faire une force : les slogans « *Zéro Budget associative park* » se retrouvent ainsi sur les *flyers* et forums ayant trait à la station du Col de Porte.



Source : Benjamin Becker, 2006. Source : Benjamin Becker, 2006.

Source : Site *Facebook* du col de Porte, 2013

L'exemple du *snowpark* des 2 Alpes

Située en haute altitude (elle culmine à 3600 mètres), les 2 Alpes est une station disposant de plusieurs ressources importantes : enneigement garanti et de qualité tout au long de la saison hivernale ; glacier permettant la pratique estivale ; domaine skiable étendu ; nombreuses remontées mécaniques modernes ; etc. Le *snowpark* des 2 Alpes, rebaptisé « *Freestyle Land* » en 2013, est l'un des plus grands en France : il propose plus de 15 modules de saut de différents niveaux et une dizaine de modules de *slide*. Il figure du reste en tête des classements diffusés sur les sites Internet de référence (*Skipass*, *Fluofun*, *Snow.fr*, etc.) et dans la presse spécialisée. La segmentation des espaces a été adoptée dans une perspective de gestion des flux et de polyvalence du site. Ainsi, l'espace de glisse réservé au *freestyle* se compose de plusieurs zones de difficultés techniques croissantes. On distingue ainsi l'*Easy Park* (zone dédiée aux débutants), *Park Avenue* (zone pour les pratiquants confirmés) et le *Slopestyle* (zone proposant un parcours pour confirmés et un destiné aux experts). À cela s'ajoute la qualité de la conception et de la réalisation des modules, mais aussi la pertinence des enchaînements proposés. Quant à l'entretien du *snowpark*, il est assuré par 6 *shapers* garantissant un façonnage et un entretien optimaux des modules, pistes d'élan et zones de réception. Six heures de damage quotidien sont par ailleurs consacrés à *Freestyle Land*.

Profitant d'une préformation estivale des modules (grâce à des travaux de terrassement) et de très bonnes conditions d'enneigement (éventuellement renforcées par la neige de culture), les *shapers* peuvent créer des modules impressionnants susceptibles de séduire les experts. Le site Internet de la station relaie en détail les évolutions des modules, leurs potentialités techniques, ainsi que la densité du réseau de remontées mécaniques desservant spécifiquement le *snowpark*.



Freestyle Land (Station des Deux-Alpes). Photo : J.Pabion Mouriès, 2013.

Freestyle Land se positionne ainsi à la pointe des difficultés techniques recherchées par les experts, sans compromettre pour autant la pratique des débutants.

Les pratiquants peuvent, en outre, s'approprier les lieux. Une *cool zone* est à leur disposition, favorisant le sentiment d'appartenance à la communauté des *freestylers*.

Comme l'annonce le site Internet de la station : *La Cool zone se situe au cœur du Freestyle land. A disposition : chaises longues, musique, BBQ et outillage. Cet espace est THE spot pour récupérer entre les runs, déjeuner ou chiller (en français : prendre du bon temps, profiter). Les animateurs du snowpark sont à votre disposition pour tout conseil ou information. Point de rencontre ultime de tous les freestylers, expérimentés ou pas... Les spectateurs y ont aussi leur place, il se passe toujours quelque chose d'impressionnant dans cette zone ! Watch out !.*

Estampillé *Burton*, marque emblématique du milieu du *snowboard* et sponsor officiel du *snowpark*, le lieu est délimité par de nombreux visuels participant à son marquage symbolique.



Cabane des *shapers*- *Cool zone*, *Freestyle Land* (Deux-Alpes). Chaises longues et barbecue à la *Cool Zone*.
Source : Yann Sipili, 2014. Source : Johanne Pabion Mouriès, 2013.

Bien qu'éloigné du front de neige et nécessitant plusieurs remontées mécaniques pour y accéder, l'espace d'évolution jouit déjà d'une certaine visibilité. Deux remontées mécaniques, dont un télésiège bien situé pour observer les pratiquants, sont dédiées au *Freestyle Land*. À ce titre, la possibilité est offerte aux pratiquants de se mettre en scène.

Afin de renforcer la notoriété et l'attractivité du lieu, de nombreux *contests* sont organisés. Si le *snowpark* des 2 Alpes est un haut-lieu de la pratique du *freestyle*, il importe de souligner que la station

bénéficie d'une renommée internationale, qui historiquement s'est constituée autour notamment de l'organisation du « Mondial du *Snowboard* », dès 1990. Cette manifestation, véritable « ressource territoriale » (Gumuchian et Pecqueur 2004), a joué en faveur du marquage culturel de la station et de son orientation « *snowboard* » (Guibert 2006).

3.2. L'engagement corporel des *freestylers*

Les entretiens réalisés auprès des adeptes réguliers du *freestyle*, que nous appelons ici les *freestylers*, ainsi que les résultats de l'enquête quantitative, révèlent qu'ils se sont quasiment tous blessés, plus ou moins gravement, lors de leur pratique en *snowpark* ; un certain nombre d'entre eux affirme même « être cassés de partout » ; vécu accidentel se traduisant parfois par des séquelles, des douleurs persistantes ou chroniques. Il est également à noter que l'ensemble des personnes interrogées a été témoin d'accidents, parfois spectaculaires, au cours de sa pratique. Au regard de ces premiers éléments, il semble possible d'affirmer que c'est en connaissance de cause, et non par myopie (distinction établie par Peretti-Watel, 2001) que les *freestylers* se confrontent au danger dans le cadre de leur pratique.

Nous avons donc cherché à mieux cerner leurs modes d'engagement corporel, concept sociologique emprunté à Routier et Soulé (2012 : 64-65) et désignant « un type d'exposition au danger, conscient et assumé, dont sont porteuses certaines modalités de pratique ».

Il s'agit de comprendre ici pourquoi et comment les *freestylers* s'exposent au risque d'accident lors de leur fréquentation des *snowparks*. Au-delà de la conscience du caractère accidentogène de l'activité, le *pourquoi* renvoie au caractère non gratuit de l'engagement : cette acceptation des dangers ne constitue pas une fin en soi, autrement dit une conduite autotélique (Csikszentmihalyi, 1990), mais un moyen d'atteindre des bénéfices de divers ordres (au-delà de la simple atteinte de sensations enivrantes) qu'il convient de caractériser.

Quant au *comment*, il renvoie à la nécessité de minimiser, autant que faire se peut, la possibilité que l'accident, en permanence susceptible de se produire, survienne bel et bien ; tout en atténuant, par ailleurs, les impacts en cas d'occurrence de l'événement redouté (chute, collision, etc.). Cela passe par des modalités individuelles, mais aussi collectives de gestion des risques. Du reste, l'autonomie dans cette gestion est clairement revendiquée par les pratiquants engagés. Elle s'apparente à une « éthique de la responsabilité » (Routier & Soulé, 2012) consistant à assumer pleinement la situation provoquée, dans des contextes où l'erreur et l'indécision portent particulièrement à conséquence¹². Être responsable de ses actes (et reconnu comme tel) a en effet son importance dans une culture contemporaine du risque qui valorise sa maîtrise individuelle (Giddens, 1991).

Savoir faire face à ces situations incertaines, volontairement provoquées, implique ainsi un long apprentissage technique, ainsi que l'expérimentation préalable de situations limites, d'incidents et/ou d'accidents. C'est généralement à ce prix que le pratiquant finit par disposer de connaissances et compétences spécifiques permettant de déceler les signes précurseurs de danger, de conserver un contrôle sur le cours des événements et d'éviter que les situations ne basculent dans une forme

12 Le concept d'engagement corporel écarte du prisme de l'analyse les activités dans lesquelles la sécurité repose sur des dispositifs technologiques ou un encadrement permettant l'évitement quasi-systématique de l'événement non souhaité : par exemple en *Via Ferrata* (Boutroy, 2006) ou dans certaines formes de raid-aventure « aseptisées » par une logistique lourde (Barthélémy, 2002) ; et, plus largement, dans des activités relevant de ce que Seigneur (2004) appelle le « sensationnel assuré ».

d'instabilité critique. Combinée au contrôle de ses émotions, leur acquisition permet, dans une certaine mesure, de faire face à la mise en suspens de son intégrité corporelle.

Conformément aux dimensions mises en évidence dans le concept d'engagement corporel, deux parties se succéderont pour présenter les principaux résultats de notre étude qualitative : la première sera consacrée aux motifs d'acceptation des dangers en *snowpark* ; la seconde aux modes de gestion des risques mis en œuvre par les *freestylers*.

3.2.1. Les motifs d'acceptation des dangers

Si les *freestylers* acceptent de s'exposer au danger lors de leur fréquentation des *snowparks*, c'est parce qu'elle constitue une sorte de passage obligé vers des motifs plus profonds justifiant leur engagement. Ces derniers sont présentés ci-dessous, en commençant par ceux qui ont une teneur essentiellement individuelle.

Comme souvent dans les enquêtes portant sur les pratiquants de sports dits alternatifs (Rinehart & Sydnor, 2003), les interviewés mettent principalement en avant les *sensations vertigineuses et le frisson* dont la pratique du *freestyle* est pourvoyeuse. Tous évoquent en effet spontanément les émotions fortes procurées par la réalisation de figures acrobatiques et de sauts ; *parfois, t'as la vraie sensation de voler, c'est énorme*. L'exaltation est d'autant plus grande que les figures et/ou modules expérimentés revêtent un caractère inédit ou novateur, C'est une manière de tenir à distance la menace d'une pratique routinière et sans surprise : *quand t'as fait un nouveau truc, t'as vraiment plus de plaisir et plus de sensations que quand tu te reposes sur ce que tu sais déjà faire*. Le rapprochement est fait par plusieurs interviewés avec la consommation de stupéfiants, en prenant néanmoins le soin de souligner l'absence de nocivité et le caractère non pathologique des comportements en question. La confrontation au danger s'apparente en fait à un moyen d'accéder à une sorte d'extase : *des sensations en l'air, sensation de liberté et en même temps sensation de peur, mais de la bonne peur en fait, de se dire, merde, j'peux tomber, mais en même temps, c'est le jeu, mais c'est bien, ça fait peur*.

La confrontation à des situations dont l'issue est incertaine constitue par ailleurs le pendant de la plupart des situations quotidiennes, qui, pour leur part, portent rarement à conséquence. Le thème de la *rupture avec le quotidien* est ainsi récurrent dans les propos recueillis : *on est peut-être des fois des personnes différentes, moi personnellement j'suis différent sur mes skis ou au travail ou dans ma vie*. La confrontation au danger serait ainsi liée à la volonté de compenser un quotidien jugé pesant ou trop lisse. Un pratiquant explique du reste : *sur mes skis j'prends des risques, j'fais de belles choses alors que dans la vie j'me plie au système... j'travaille parce qu'il faut bien*.

L'engagement corporel participe également de la construction identitaire. Il s'agit d'éprouver ses limites afin de bénéficier d'un surcroît de sens qu'une vie quotidienne et bien réglée ne serait plus à même de nous procurer : *Je sais pas si c'est culturel ou si c'est instinctif ou quoi mais je crois qu'il y'a une époque où on allait à la chasse, on courait après les bestioles (...) et puis on revenait et c'était un peu la gloire... Dans la vie moderne quand en plus t'es fils de bourgeois qui n'a jamais eu de problèmes d'argent, qui a jamais galéré, ben la peur, l'engagement physique c'est un truc dont tu peux ressentir le besoin... Faut démontrer ta... Ouais il y a un côté où tu veux montrer ta virilité, un truc comme ça... A chercher à prendre des risques, à aller plus haut que les autres. En tous cas c'est vraiment l'adrénaline... Dans le monde dans lequel on a tous grandi, nous les petits bourgeois, on n'a pas eu peur de grand-chose... On aime bien se faire peur. Je pense vraiment qu'il y a un côté comme ça. Des gamins qui ont eu peur dans leur enfance ou quoi, ils vont moins y aller*.

Cet extrait d'entretien souligne le caractère entremêlé des raisons poussant à accepter le danger en *snowpark* : il s'agit certes de se confronter au danger afin de *mieux se connaître*, mais aussi de *se valoriser aux yeux d'autrui*. Comme l'a montré Le Breton (2002), les sensations à éprouver dans cette exposition au danger sont d'autant plus sollicitées que l'existence familiale et professionnelle est considérée comme lisse, tranquille, à l'abri de toute crainte. La prise de risque apparaît alors comme le moyen de se « mettre au monde » et ainsi, de se construire une identité (Le Breton, 2002). Cette « conquête de soi » passe aussi par le regard des autres.

La maîtrise technique constitue un atout indéniable en matière de valorisation : *plus on saute de grosses bosses, plus la technique est difficile et plus c'est valorisé*. Ce n'est pas le seul : les entretiens révèlent très clairement qu'en *freestyle*, le *rider* est jugé sur une combinaison de *critères d'esthétisme et de technicité*, comme Vermeir (2008) l'avait déjà observé. Les pratiquants évoquent un sport spectacle où il s'agit d'être beau, de « *faire de belles choses* », qui soient « *jolies à voir* ». « *Avoir du style* », notamment, s'avère primordial, au-delà de la simple réussite des figures acrobatiques (ou *tricks*) entrepris. *Dans le freestyle y'a pas vraiment de...(...) c'est pas comme un match de foot où on est obligé de mettre la balle dans la cage pour marquer un but... le freestyle c'est pas du tout ça, il faut du style, parce que c'est plus joli à regarder*. A l'instar de ce *freestyler*, la majorité des adeptes du *freestyle* a une vision artistique de l'activité : le « beau geste » compte autant que les prouesses athlétiques et le cran qui sont aussi nécessaires à l'engagement. Une expression est du reste récurrente dans le milieu du *freestyle* : on dit d'un pratiquant qui réussit une figure difficile avec style qu'il « *vend du rêve* », ce qui fait explicitement référence à ce souci esthétique (qui n'a cependant guère de sens si la difficulté convoquée est trop basse).

Il apparaît donc très clairement que les enjeux soulevés sont aussi d'ordre *interactionnel*. D'ailleurs le *freestyle* se vit à plusieurs, sous la forme de regroupements souvent informels, mais néanmoins réguliers, aux cours desquels l'observation et la mise en scène revêtent une importance de premier ordre : *dans le snowpark, c'est beaucoup de représentations, celui qui fait une belle figure, il est bien vu, on se dit lui, il est fort et tout* ». Un autre pratiquant précise : « *quand on est ensemble, on s'observe tous (...) Et t'as les gens qui sont sur le snowpark pour le spectacle. L'observation est au centre du freestyle, c'est super important pour la promotion du sport et de soi-même, pour regarder les dernières vidéos... en fait tu passes ton temps à regarder ce que l'autre fait et à être regardé*. Une *mise en scène* qui se traduit et se prolonge par l'utilisation presque systématique de la vidéo (caméras embarquées et/ou dispositifs d'enregistrement installés dans certaines stations). Il apparaît très clairement que la confrontation au danger donne accès à des émotions fortes qui ont d'autant plus d'ampleur qu'elles sont partagées et mises en scène entre pratiquants.

La confrontation au danger relève également de la volonté d'appartenir à la communauté des *freestylers*, d'y acquérir un statut. Il s'agit d'avoir le courage et les capacités de réaliser des prouesses acrobatiques engagées, sans « avoir froid aux yeux ». Le pendant de cette volonté de reconnaissance subculturelle est la farouche intention de pas être assimilé aux « *touristes* » et aux « *pimpins (nom donné aux débutants touristes)* ». Il s'agit ici de souligner le fossé qui les sépare des pratiquants *lambda*. Cette logique de différenciation vis-à-vis du pratiquant ordinaire des sports d'hiver n'est pas propre à la pratique du *freestyle* en *snowpark* : mais comme en escalade (De Léséleuc, 2004 ; Donnelly & Young, 2002), en *windsurf* (Wheaton, 2003) ou en *skateboard* (Beal & Wilson, 2002), elle valorise l'acceptation du danger, voire la blessure qui jouent un rôle important en matière de reconnaissance interne.

3.2.2. Les modes de gestion des dangers

Les développements ici proposés renvoient aux manières individuelles et collectives de gérer les dangers en *snowpark*, qui témoignent d'un rapport au risque particulièrement réfléchi.

3.2.2.1. La gestion individuelle des dangers

La gestion individuelle des dangers passe par plusieurs éléments, dont certains s'inscrivent dans une temporalité largement antérieure à la sortie en station. Ainsi, un nombre important de pratiquants fréquente des cours de trampoline, parfois à raison de plusieurs entraînements hebdomadaires, pour se préparer, avant et pendant la saison, sur le plan kinesthésique notamment. La planification de la figure projetée commence elle aussi, en général, bien avant la présence dans le *snowpark*. Elle s'accompagne souvent d'une analyse technique des mouvements à reproduire, à travers le visionnage de vidéos : *tu regardes les vidéos, tu re-regardes au ralenti, tu t'inspires.*

Cette planification en amont est ensuite combinée à une analyse des conditions réunies le jour de la sortie : forme physique du pratiquant ; facteurs environnementaux et contextuels. *D'abord tu te dis que le module ou le trick que tu veux faire a une certaine difficulté, mais que du coup c'est l'évaluation de la chose à faire. Ça c'est la 1^{ère} chose. Et la 2^{ème} chose, y'a l'évaluation de ta forme. Et du coup, celui qui arrive, je pense, celui qui fait les 2 il ne tombe pas. Ou très peu. Le danger c'est celui qui pense qu'on peut arriver à cette vitesse... Moi j'évalue la difficulté de l'épreuve, et j'évalue ma forme du moment. Autant bien physique que mentale. Ça va ensemble, vraiment. Du coup j pense qu'il y a vraiment ces 2 paramètres... pour la prise de risque. Donc l'engagement en fait il est là.*

Pour ce qui est des facteurs environnementaux, il s'agit ici d'une évaluation du module (inclinaison, état de la réception par exemple) mais aussi de la prise d'élan et de la vitesse nécessaires, de l'état de la neige ou encore de la météo (vent, visibilité) : *l'observation, tout le temps. On se prend une bourrasque en l'air, on atterrit trop court ou le vent de dos et on peut atterrir trop loin. C'est des erreurs qui peuvent être évitées justement par l'observation.* Certains pratiquants évoquent même des règles qui s'apparentent à des « calculs mathématiques ». *Donc il y a une règle c'est, mieux vaut un peu plus de vitesse que pas assez (...) généralement, c'est presque des calculs mathématiques de dire, ben, tel module, telle table, telle parabole, ça fait telle courbe, telle courbe, ça fait tel saut avec telle impulsion...*

La reconnaissance du parcours, destinée à « prendre la température », est donc quasi-systématique : les pratiquants se lancent rarement sur un saut sans avoir reconnu le parcours plusieurs fois avant, notamment pour jauger de l'état de la neige, y adapter la prise d'élan (*c'est quoi le speed, d'où il faut que je parte ?*), s'assurer de l'état des zones de réception (niveau d'entretien par les *shapers*, éventuelle présence de glace, etc.), etc. *En général (...), je fais toujours au moins un tour de repérage avant d'aller me lancer sur une bosse, toujours repérer, parce que même ici, ça a pu changer dans la nuit, suffit que voilà, en machine, ça peut changer, d'un jour à l'autre, le kick peut être différent, la récep', il peut y avoir une trace qui a été faite, un bloc qui est tombé d'on ne sait pas où.*

La reconnaissance du parcours est également conçue comme une période propice à la « mise en jambe » : elle s'accompagne notamment d'exercices de réception de saut et d'échauffement, dont l'intensité augmente progressivement. Cette gradation se retrouve avec la taille des bosses successivement sautées. Il s'agit de monter *crescendo* en difficulté, *pour tester d'abord son speed sur les plus petits big air, et surtout réévaluer la vitesse qu'on peut avoir.*

En dépit de ces précautions, le premier saut de la journée, notamment sur un module mal connu, reste dans une certaine mesure un pari. *Doser la vitesse, c'est pour ça qu'en général le 1^{er} saut fait peur*

parce qu'en général on ne sait pas trop quelle vitesse prendre et une fois que la vitesse est réglée du moment qu'on atterrit toujours dans la pente là où il faut, même si on n'atterrit pas très bien on glisse ».

Ces aspects requièrent non seulement une capacité d'analyse de la situation, qui peut être considérée comme complexe, mais aussi de la concentration, soulignée comme un ingrédient fondamental : *la concentration c'est un truc sur lequel je m'efforce de travailler j'ai bien remarqué que quand je réfléchis à l'avance à ce que je vais faire, si je me projette en train de le faire, j'me vois en train de faire le mouvement, ça marche beaucoup mieux que quand je pars à l'arrache, et qu'au dernier moment, j'me dis, « bon qu'est-ce que je vais faire sur le box » alors que je suis déjà avancée .*

Ainsi, cette planification et la prise en compte de multiples paramètres sont autant d'éléments relevant d'une gestion individuelle des dangers encourus.

Enfin, le port de protections permet, dans une certaine mesure, d'atténuer les impacts corporels en cas de chute ou de collision. Il s'agit non seulement du casque, mais aussi de protections dorsales, de *crash-pads* (short de protection rembourré), et, plus rarement, de genouillères. Ce port de protections est presque systématique chez ceux qui s'adonnent à des sauts sur les *big air* (les tremplins les plus imposants) : *« ouais, toujours, si je n'ai pas mon casque et ma dorsale, je ne fais rien, ouais, enfin quasiment rien c'est psychologique, à la limite la dorsale, mais le casque, mais vraiment sans mon casque c'est psychologique mais j'ai trop peur de taper la tête sur une faute de carre débile, ouais, j'ai tout le temps le casque et la dorsale ».*

Le rapport entretenu par les pratiquants avec les protections est cependant variable : si certains mettent plusieurs protections de façon systématique, d'autres choisissent de n'en porter que certaines, ou de ne les porter qu'en fonction du type de pratique ou de la figure qu'ils ont prévu d'effectuer (*« quand ça envoie, je mets le casque, sinon non »*). D'autres affirment même paradoxalement qu'ils ne portent plus aucune protection suite à un accident : *« je ne porte plus de casque parce qu'avec le casque, je me sens invincible et je vais alors beaucoup trop loin »*. Enfin, il apparaît que des normes subculturelles « interdisent » de porter certaines protections dans certaines circonstances : ainsi, les membres d'un crew vont privilégier le bonnet, plutôt que le casque, lorsqu'ils pratiquent le *slopestyle*, c'est-à-dire un enchaînement de séquences acrobatiques *a priori* sans grand danger, mais occasionnant pourtant de nombreuses blessures.

3.2.2.2. La gestion collective des dangers

Cette recherche d'équilibre entre engagement corporel et minimisation des dangers prend assez régulièrement des formes collectives.

Ainsi, malgré l'ensemble des modes de gestions individuels évoqués, le premier saut de la journée, notamment sur un module mal connu, reste dans une certaine mesure un pari : *En général le premier saut fait peur parce qu'on ne sait pas trop quelle vitesse prendre*. Dès lors est mis en place le *crash test*, terme utilisé pour définir le petit rituel désignant le moment où le premier du groupe teste un module non encore parcouru, tandis que les autres l'observent (prise d'élan, vitesse nécessaire, hauteur atteinte, etc.) afin de garantir par la suite leur sécurité. *C'est le premier qui va et qui teste le saut et qui teste la vitesse... Crash test parce que c'est un des trucs qui fait le plus peur les problèmes de vitesse... si t'en as trop ou pas assez, tu peux plus rien faire une fois que t'es lancée.*

Plus largement, l'observation, qui est au cœur de la pratique (comme évoqué *supra*) joue un rôle important dans la gestion collective des dangers : être sûr que la voie est libre avant de se lancer ;

évaluer en regardant les autres les différents paramètres à prendre en considération pour minimiser les dangers une fois son tour venu (la hauteur de prise d'élan étant au centre de ces observations).

Des codes implicites rendent aussi la gestion du danger collective. En effet, en partant du principe qu'une source de danger importante réside dans la gestion des flux de pratiquants (évacuation des zones de réception, départs alternés, etc.), le *next* consiste à lever la main avant de faire son saut, ce qui permet aux autres pratiquants prêts à s'élancer d'être informés qu'un autre les précèdera. Ceci évite notamment les collisions entre pratiquants, ou la simple gêne qui peut être à l'origine d'une chute.

En cas d'incident ou d'accident, la neutralisation du module est également une pratique intégrée par tous les pratiquants. Émanant généralement d'un témoin ayant assisté à la scène, elle permet au pratiquant en difficulté (blessé, ou ayant simplement essuyé une chute) d'évacuer les lieux avant que le suivant ne s'élance. Lorsque la situation semble particulièrement grave, les autres pratiquants neutralisent le module en bloquant plus durablement son accès à l'aide de bâtons de skis croisés et placés en amont de celui-ci.

Enfin, les *freestylers* n'hésitent pas à interpellier les pratiquants ne respectant pas les règles de conduite. L'auto-régulation est en effet légion dans les *snowparks*.

Ainsi donc, les différents éléments présentés démontrent que le risque sous-jacent au *freestyle* ne constitue pas, en soi, une justification des comportements adoptés. Il apparaît plutôt comme un moyen permettant l'atteinte d'états, de satisfactions sensorielles, d'un sentiment de compétence, de plénitude, sans omettre des gains d'ordres distinctif, interactionnel, narcissique, technique, etc.

Les spécificités de l'engagement corporel des pratiquants du *freestyle* en *snowpark* peuvent ainsi être résumées en quelques points : l'importance de la mise en scène et du regard de l'autre, la recherche esthétique et artistique de la performance et le vécu expérientiel.

Loin des stéréotypes véhiculés sur les *freestylers* et leurs prises de risque spontanées et irréfléchies, les différents éléments mis en avant attestent au contraire d'un rapport réfléchi et rationnel au danger encouru. Les *freestylers* décrivent en effet une gestion serrée des dangers qui est la condition *sine qua non* de leur pratique, nécessaire en pour durer en minimisant les temps d'arrêt suite à des blessures, même mineures, empêchant la pratique. C'est aussi parce que la pratique fait partie du mode de vie de ces *freestylers* qu'ils mettent en œuvre une gestion des risques relativement pointue. Du reste, il arrive que la gravité des blessures soit évaluée non en fonction de la pathologie, mais du temps d'arrêt de la pratique induit¹³.

3.3. La pratique en *snowpark*

Note méthodologique.

La significativité des différences annoncées a systématiquement été vérifiée, le seuil de significativité choisi étant de 0,05. Pour des seuils de significativité compris entre 0,05 et 0,1 nous avons parfois commenté les résultats en parlant alors de « tendance ». Les comparaisons de moyennes ont été testées à l'aide des tests de Student et/ou de Fischer ; les comparaisons de pourcentages avec celui du Khi-deux.

3.3.1. Les spécificités de la fréquentation des *snowparks*

13 Temps d'arrêt vécu comme une réelle souffrance par certains *freestylers* (l'un d'eux annonce 8 mois et 23 jours sans skier suite à une opération).

Près du tiers (30 %) des personnes se rendant dans les *snowparks* n’y fait rien de particulier, dans le sens où elles n’empruntent pas les différents modules. Nous les nommerons les «visiteurs». Les autres, désignés par le terme de « pratiquants », font essentiellement des sauts ou des rails et des sauts dans des proportions similaires. Très peu de pratiquants privilégient la pratique des rails.

Pour la majorité (54 %) de ceux qui pratiquent, il s’agit d’une activité « à part entière » : ils y passent généralement l’essentiel de leur journée de ski (20 % des pratiquants ne font que du *snowpark* et 34 % y restent principalement). Remarquons néanmoins la large part (40 %) prise par ceux qui se rendent seulement de temps en temps, lors de leur journée en station, dans les *snowparks*, et la très petite minorité (6 %) que représentent ceux qui s’y rendent exceptionnellement.

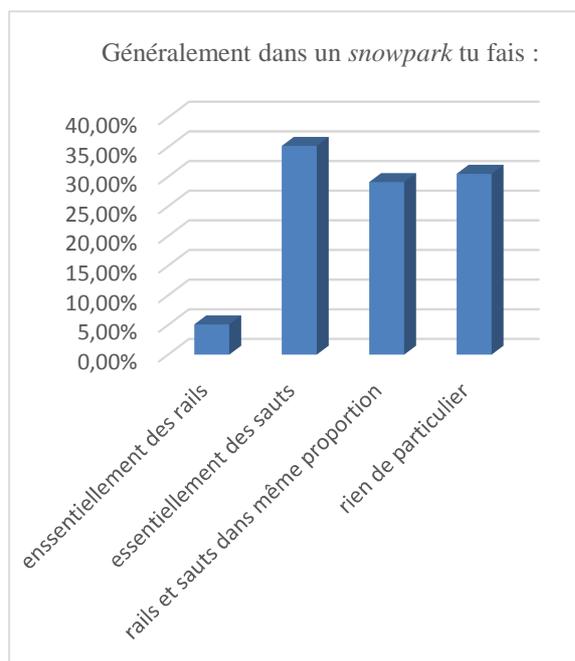


Figure 2. Répartition des pratiquants selon leurs modalités de pratique.

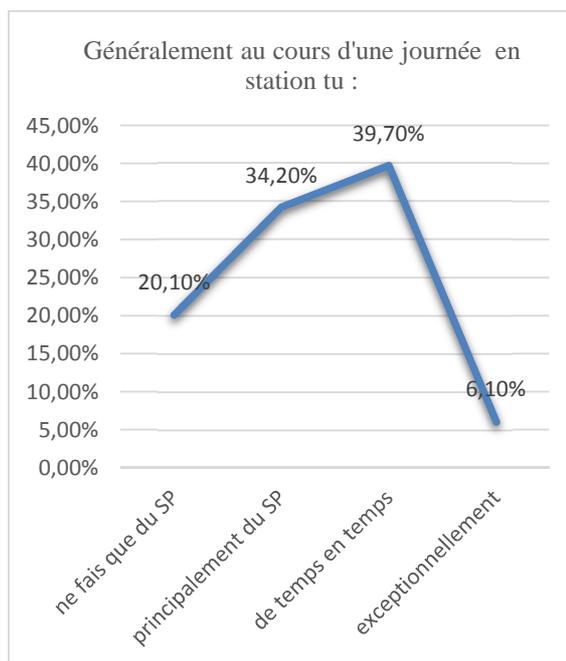


Figure 3. Répartition des pratiquants selon leur fréquentation du snowpark au cours d'une journée

Sur l'ensemble des pratiquants des *snowparks*, plus de la moitié (53 %) vont en station au moins une fois par semaine pendant la saison d'hiver. Chez les résidents des départements d'Isère, des Hautes Alpes, de Savoie et de Haute Savoie (départements dans lesquels l'enquête a été réalisée), cette fréquentation est particulièrement forte puisque plus de la moitié d'entre eux (54 %) s'y rend plus de 2 fois par semaine.

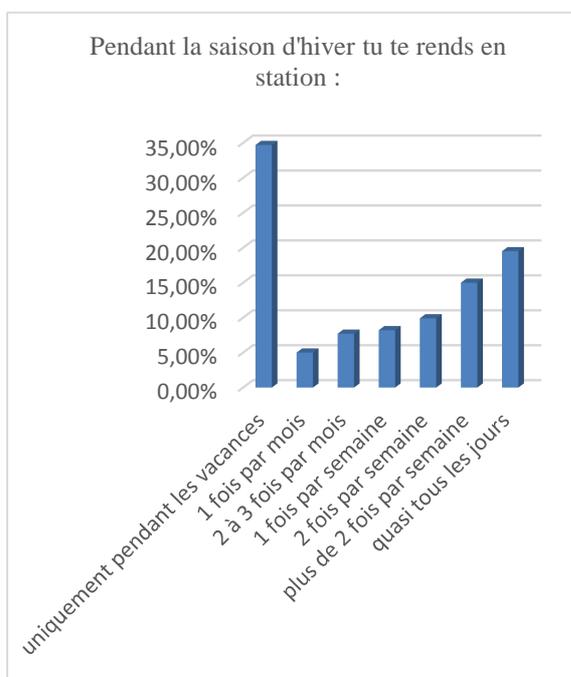


Figure 4. Répartition des pratiquants selon leur fréquence de pratique.

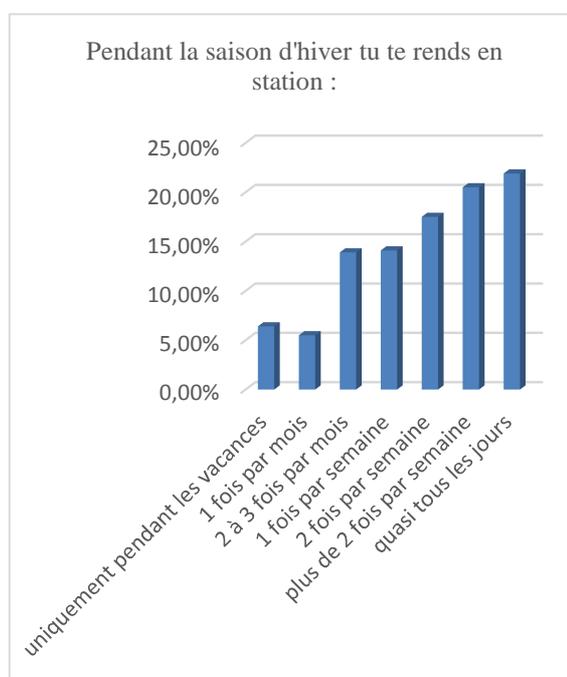


Figure 5. Répartition des pratiquants des départements d'Isère, de Savoie, de Haute Savoie et des Hautes Alpes selon leur fréquence de pratique.

3.3.2. La population

Dans les *snowparks*, 81 % des personnes sont des hommes, proportion qui monte à 90 % si l'on se focalise sur les pratiquants. En effet, 62 % des femmes qui se rendent dans les *snowparks* sont des «visiteurs». Soulignons que sur le reste du domaine skiable les hommes et les femmes sont représentés dans des proportions similaires (Reynier & Vermeir, 2008).

La moyenne d'âge des pratiquants des *snowparks* est de 20 ans (avec un écart type de 7 ans) ; la médiane (valeur séparant la population en deux moitiés d'effectifs égaux) se situe aux alentours de 18 ans. La classe d'âges la plus représentée est celle des 15-18 ans, qui représente près du tiers des pratiquants (30 %) ; suivent les 19-25 ans (26 %) puis les plus de 25 ans et les enfants âgés de 10 à 14 ans (environ 20 % chacune). Lorsque l'on prend en compte l'ensemble des personnes présentes sur ces espaces aménagés, la moyenne d'âge et l'écart-type s'accroissent (respectivement 21 ans et 9 ans). Cette différence provient de la forte proportion des plus de 38 ans parmi les «visiteurs» (cf. *infra*).

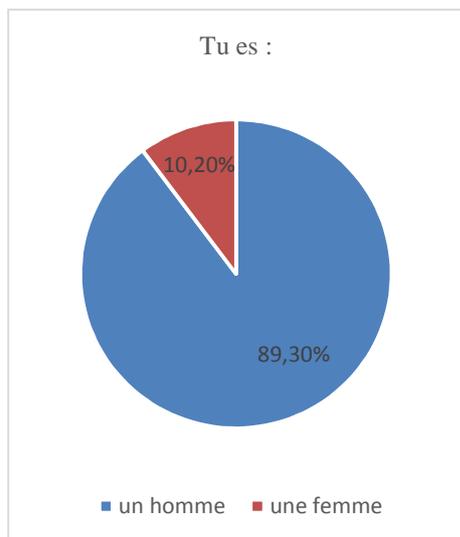


Figure 5. Répartition des pratiquants selon leur sexe

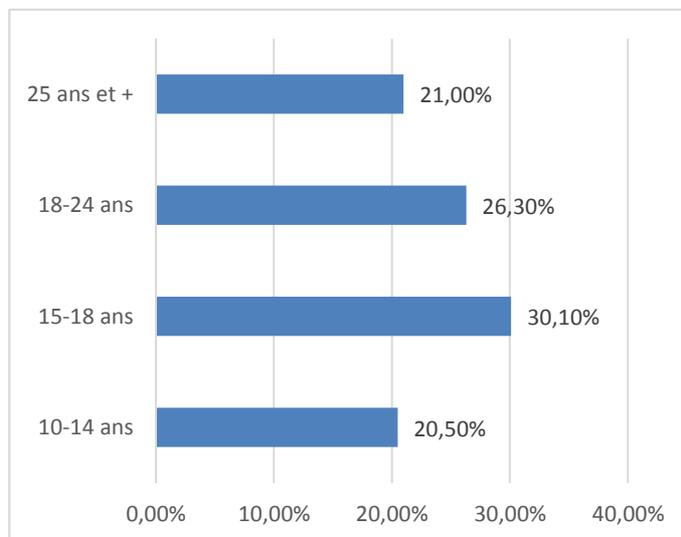


Figure 7. Répartition des pratiquants selon leur classe d'âges

3.3.3. Les modalités de la pratique

Si les skieurs sont largement majoritaires (63 %) parmi les pratiquants des *snowparks*, la sur-représentation des snowboardeurs est à souligner ; ces derniers représentent en effet plus du tiers des pratiquants (35 %), alors que leur proportion sur les pistes (17 %) est deux fois moins importante (Médecins de Montagne, 2013). Les deux tiers des pratiquants ont un niveau ne leur permettant pas de faire plus que des sauts droits de grande amplitude ou des sauts comportant une seule rotation. Le niveau « moyen » est le plus représenté en *snowpark* (44 %) et 2 pratiquants sur 10 sont des débutants (21,6 %).

Malgré ce niveau de pratique relativement peu élevé, les $\frac{3}{4}$ des pratiquants se rendent sur des modules difficiles. Le niveau maximum des modules empruntés par la plupart des débutants (55 %) est le niveau moyen, par les moyens (50 %) le niveau difficile et par les confirmés (59,5 %) et les experts (92 %) le niveau très difficile.

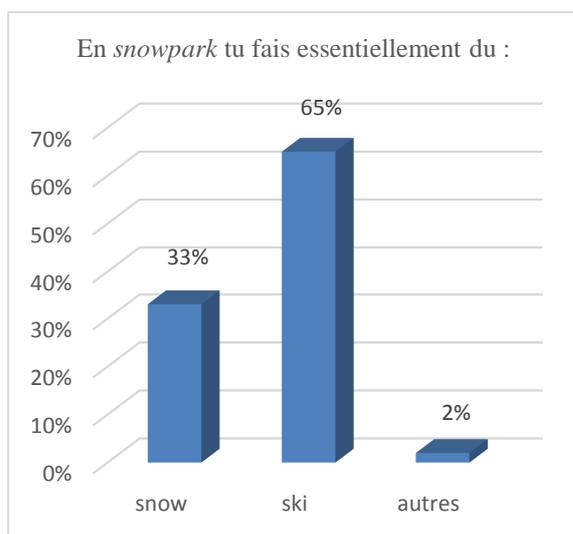


Figure 7. Répartition des pratiquants selon leur type de pratique.

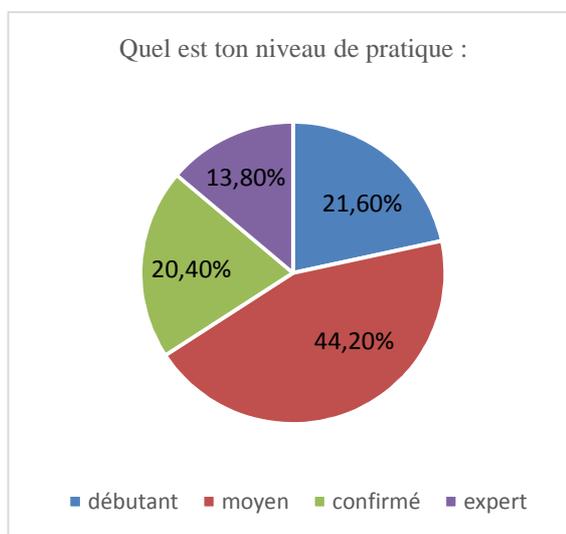


Figure 8. Répartition des pratiquants selon leur niveau de pratique.

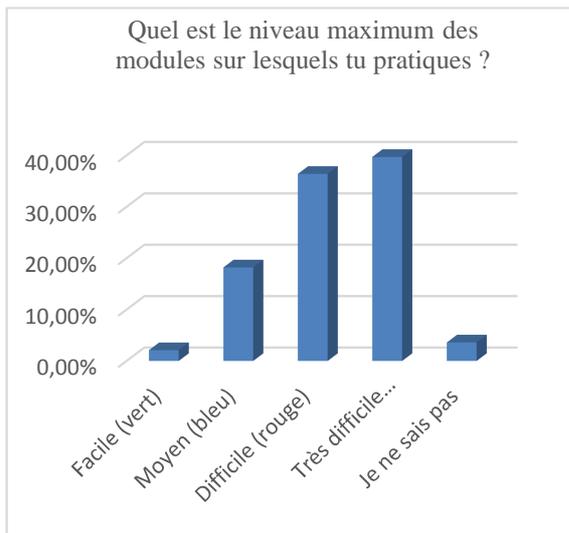


Figure 9. Répartition des pratiquants selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent

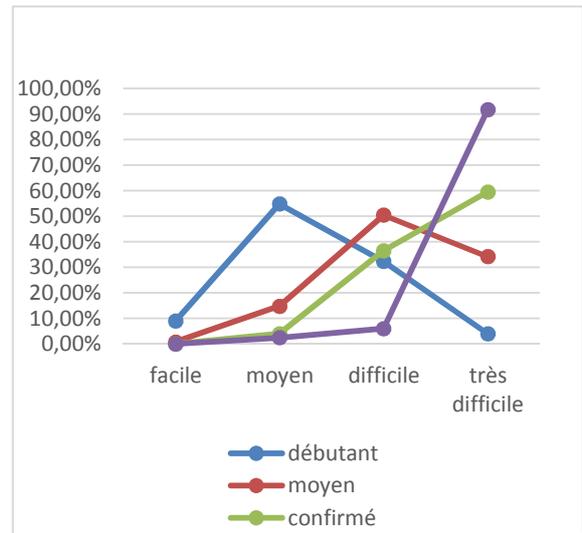


Figure 10. Répartition des pratiquants selon leur niveau et le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.

3.3.4. Variation des modalités de pratique et de fréquentation des *snowparks* selon les contextes

3.3.3.1. Selon le sexe

La moyenne d'âge des pratiquantes est la même que celle des pratiquants ; il en est de même en ce qui concerne la répartition de leur âge. Le rapport entre celles qui pratiquent le ski et le *snowboard* est le même que chez les hommes (deux tiers/un tiers) et elles se rendent également en station avec la même fréquence qui, rappelons-le, est relativement élevée. Leur fréquentation des différents modules est également identique à celle des hommes.

Par contre, une variable fortement différenciatrice de la pratique des hommes et des femmes en *snowpark* est leur niveau en *freestyle*. En effet, deux fois plus de femmes que d'hommes (41 % versus 19 %) se déclarent être d'un niveau débutant et trois fois moins (5 % versus 15 %) d'un niveau expert. Les femmes consacrent également légèrement moins de temps que les hommes à la pratique en *snowpark* ; ainsi lorsque 56 % des pratiquants « ne font que » ou « essentiellement » du *snowpark* lorsqu'ils sont en station, 57 % des pratiquantes s'y rendent quant à elles « de temps en temps » ou « exceptionnellement ».

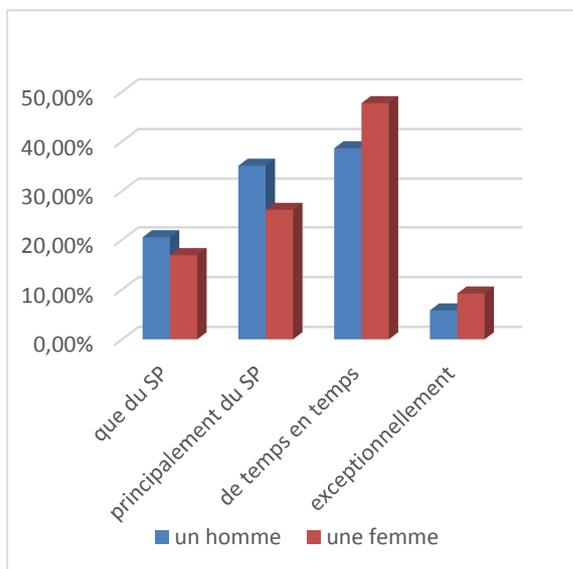


Figure 11. Répartition des hommes et des femmes selon leur fréquentation du snowpark au cours d'une journée en station

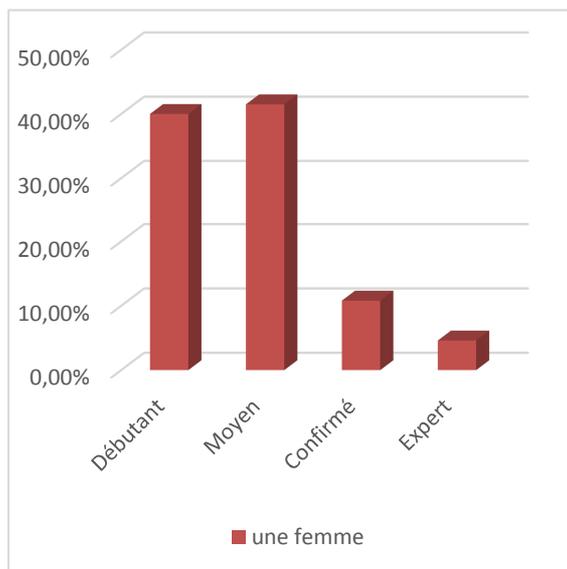


Figure 12. Répartition des hommes et des femmes selon leur niveau

3.3.3.2. Selon l'âge

Il existe un lien très fort entre l'âge et le type de pratique. Chez les plus de 25 ans les snowboardeurs sont largement majoritaires, ils représentent 63 % des pratiquants des snowparks de cette tranche d'âges. Cette proportion ne cesse de décroître au fur et à mesure que les classes d'âges diminuent pour atteindre 20 % chez les enfants âgés de 10 à 14 ans. Au-delà des connaissances que ces chiffres apportent sur les pratiquants des snowparks, ils sont les indicateurs d'une pratique en très forte perte de vitesse.

Si le lien existant entre les classes d'âges et le niveau de pratique montre que ce dernier augmente au fur et à mesure de l'avancée en âge, c'est essentiellement le niveau élevé de pratique des enfants, comparativement au niveau global, qu'il convient de souligner. Ainsi, près du tiers des 10-14 ans ont déjà un niveau leur permettant d'effectuer des sauts avec plusieurs rotations (confirmé et expert).

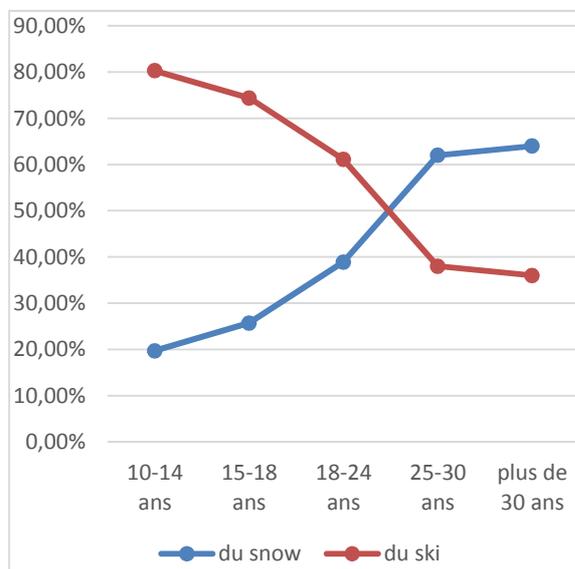


Figure 8. Répartition des pratiquants selon leur type de pratique et leur classe d'âges.

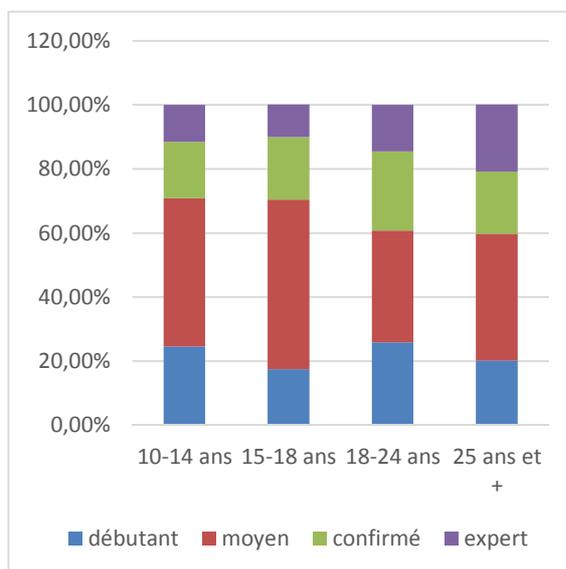


Figure 14. Répartition des pratiquants selon leur classe d'âges et leur niveau de pratique

3.3.3.3. Selon le type de pratique

Dans les *snowparks*, seuls 14 % des snowboarders ne font rien de particulier, proportion qui s'élève à 36 % chez les skieurs. Les snowboarders «visiteurs» sont particulièrement rares. Sur l'ensemble des personnes présentes dans les *snowparks*, les snowboarders se distinguent par leur plus forte proportion d'hommes (86%). Par contre, lorsque l'on s'intéresse uniquement à ceux qui pratiquent, les hommes et les femmes sont représentées en *snowboard* et en ski dans des proportions équivalentes (d'environ 1/10). Une différence d'importance entre ceux qui pratiquent le *snowboard* et le ski est leur âge ; en effet la moyenne d'âge des snowboarders pratiquants est de 23 ans contre 18 ans pour les skieurs. Les snowboarders sont également plus nombreux à fréquenter assidument les *snowparks* (puisque la moitié d'entre eux y passe l'essentiel voir la totalité de leur journée de pratique), mais de nouveau cette différence ne perdure pas lorsque l'on s'intéresse uniquement aux pratiquants. Le niveau de pratique déclaré par les snowboarders et les skieurs est identique, et il en va de même en ce qui concerne leur utilisation des différents types de modules (modules à plat ou modules de saut). Par contre, une différence *a priori* surprenante apparaît entre les snowboarders et les skieurs par rapport au niveau maximum des modules qu'ils empruntent : les skieurs sont bien plus nombreux que les snowboarders à emprunter des modules de niveau très difficile (noir) ; 47 % versus 26 %.

La prise en compte du niveau des pratiquants dans cette relation initialement observée montre :

- que les skieurs et les snowboarders débutants se comportent de manière similaire par rapport au niveau des modules qu'ils empruntent ;
- mais que les skieurs, dès qu'ils atteignent un niveau leur permettant d'effectuer des sauts d'une rotation (niveau moyen) s'affrontent à des modules plus difficiles que ne le font les snowboarders.

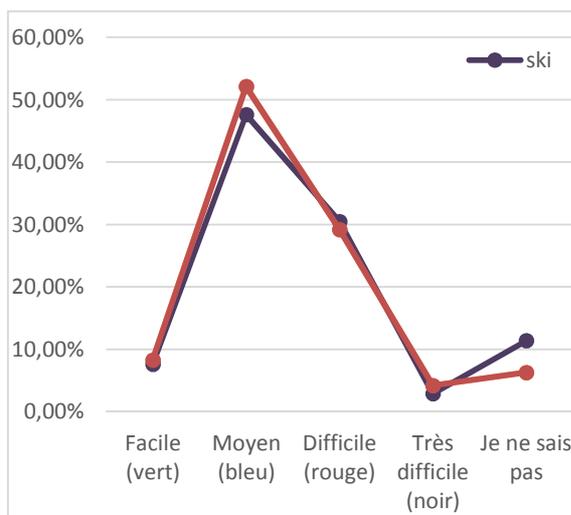


Figure 15. Répartition des skieurs et des snowboarders débutants selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.

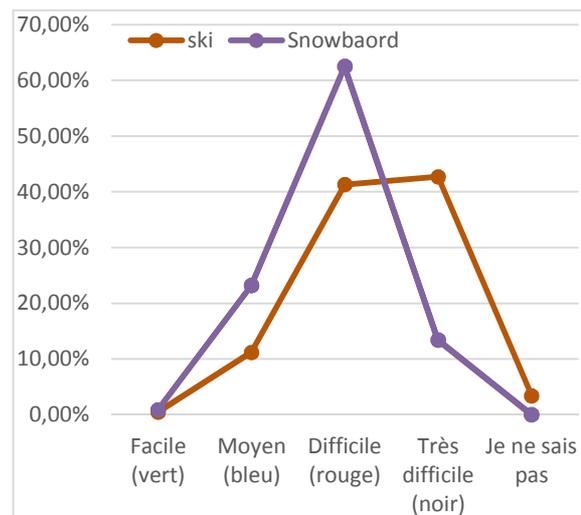


Figure 16. Répartition des snowboarders et des skieurs de niveau moyen selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.

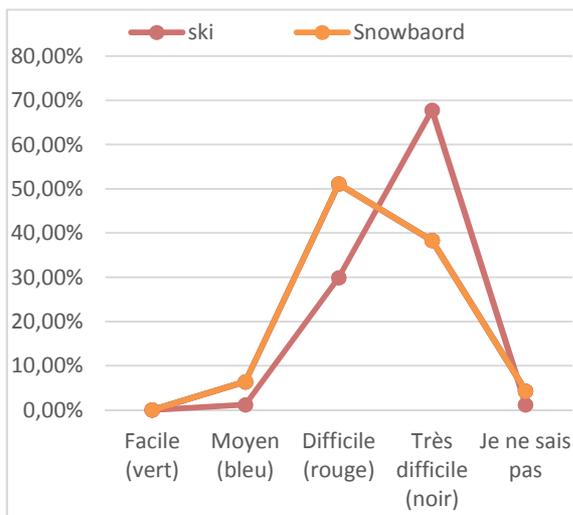


Figure 17. Répartition des snowboardeurs et des skieurs de niveau confirmé selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.

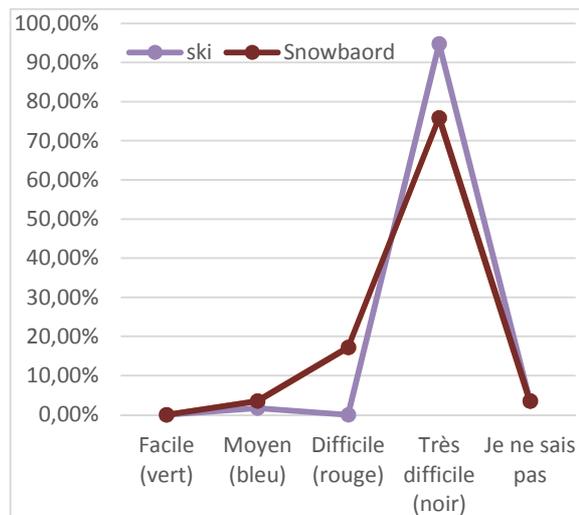


Figure 18. Répartition des snowboardeurs et des skieurs experts selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.

3.3.3.4. Les particularités de la pratique des « touristes »

Dans la partie qualitative de notre étude, la catégorie des « touristes » revenait dans la plupart des discours, généralement pour les incriminer de dangerosité. Aussi avons-nous cherché à identifier les spécificités de cette population. L'appellation « touriste », dans les *snowparks*, recouvre à la fois une notion de résidence mais également de niveau. Nous avons donc eu recours au département de résidence (qui se devait d'être différent des départements dans lesquels l'étude a été réalisée) et au niveau déclaré par les interrogés (débutant ou moyen) pour construire cette catégorie.

Les touristes se distinguent des autres pratiquants par leurs modalités de pratique en *snowpark*, et tout particulièrement par le fait qu'une forte proportion d'entre eux (42 % *versus* 16,5 %) est constituée de « visiteurs ». Par ailleurs, ceux qui pratiquent privilégient nettement les modules de saut par rapport aux modules à plat (65 % des « touristes » pratiquants ne font « que » ou « essentiellement » des sauts contre 40 % des autres pratiquants). Les touristes se distinguent également par le fait que près des trois quart d'entre eux (73 % *versus* 42% des autres) se rendent seulement de temps en temps ou exceptionnellement dans les *snowparks*.

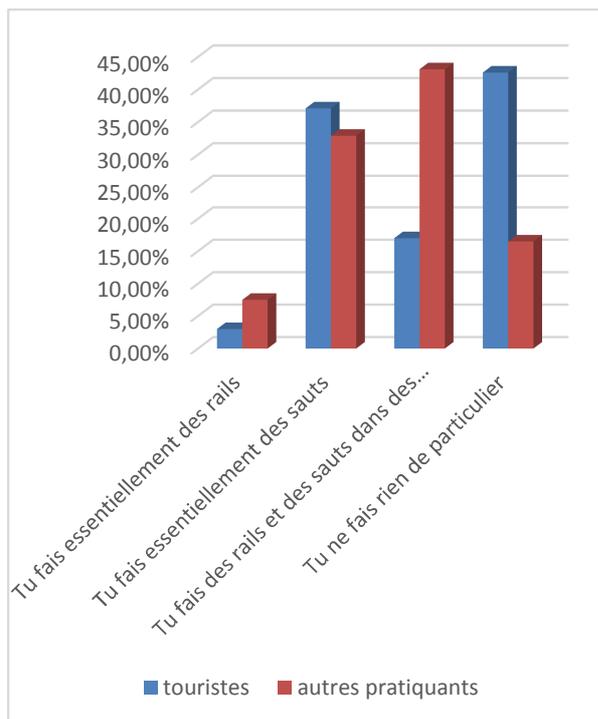


Figure 19. Répartition des touristes et des autres pratiquants selon leur modalité de pratique ski.

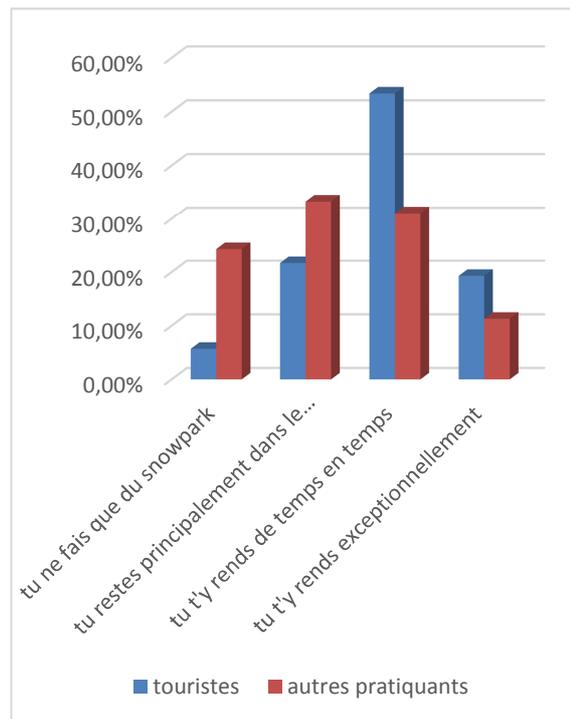


Figure 20. Répartition des touristes et des autres pratiquants selon leur fréquence de pratique en snowpark.

Sur l'ensemble des personnes présentes dans les *snowparks*, les proportions de skieurs et de snowboardeurs sont les mêmes parmi les touristes et les autres pratiquants. Il en est de même en ce qui concerne la répartition hommes/femmes. Les touristes sont par contre légèrement plus âgés que les autres (22,4 ans *versus* 19,7 ans) ; différence liée au fait qu'il y a chez eux davantage de «visiteurs» se caractérisant par une moyenne d'âge relativement élevée. Mais lorsque l'on s'intéresse uniquement aux pratiquants, les touristes ne diffèrent pas des autres pour ce qui est de l'âge.

Ils se distinguent en revanche des autres pratiquants de même niveau par le fait qu'ils empruntent des modules apparemment davantage « adaptés » à leur niveau de pratique. A titre d'exemple, lorsque l'on compare les pratiquants d'un niveau moyen, les touristes sont 27 % à emprunter des modules de niveau très difficile, cette proportion étant de 40 % chez les autres pratiquants. Ces chiffres vont à l'encontre des discours selon lesquels les touristes se confronteraient de manière inconsciente à des niveaux de difficulté excédant leurs capacités.

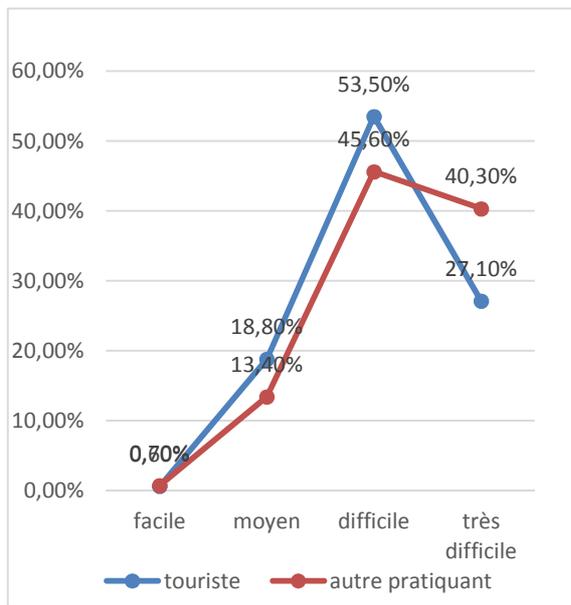


Figure 21. Répartition des touristes et des autres pratiquants de même niveau (moyen) selon le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.

3.3.3.5. Qui sont les «visiteurs» ?

Les «visiteurs» sont ceux qui se rendent dans les *snowparks* sans pratiquer : ils n'empruntent pas les différents modules, qu'ils se contentent de contourner ou de longer. Dans la phase qualitative de l'étude ils ont été désignés par les autres pratiquants comme une population « dérangeante ». Ces personnes représentent le tiers de notre échantillon et sont à 75 % des « touristes ». Les femmes sont davantage représentées dans cette catégorie, même si elles restent néanmoins minoritaires (38 %). Les «visiteurs» se distinguent également des autres pratiquants par une moyenne d'âge plus élevée (25 ans *versus* 20 ans) ; différence s'expliquant par la forte proportion des plus de 35 ans qui représentent 21 % d'entre eux alors qu'ils sont quasi-inexistants chez les pratiquants (3,3 %). Il s'agit très probablement des parents de pratiquants, puisque la quasi-totalité d'entre eux (95 %) déclare avoir des enfants.

Il est intéressant de noter que si 37 % des «visiteurs» se rendent exceptionnellement dans les *snowparks*, la majorité s'y retrouve au moins de temps en temps (il s'agit même d'une occupation principale pour le dixième d'entre eux) ; 85 % des «visiteurs» sont des skieurs, cette proportion étant de 65 % chez les pratiquants.

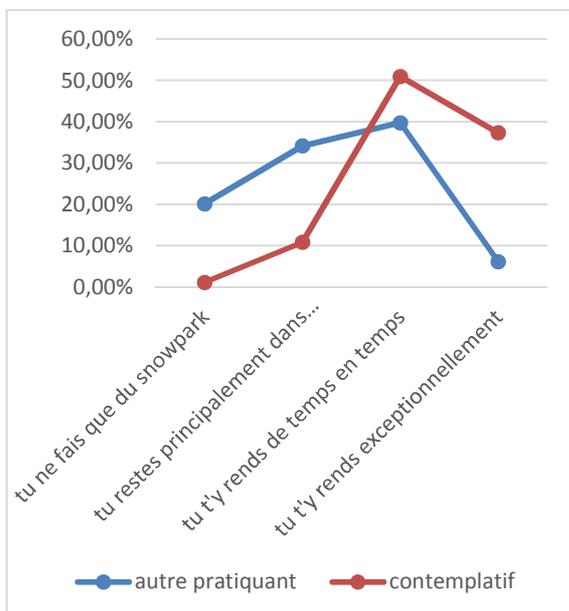


Figure 22. Répartition des «visiteurs» selon leur fréquentation du snowpark au cours d'une journée

3.3.5. Les motivations

Les deux principales motivations incitant les pratiquants à se rendre dans les *snowparks* sont la pratique du *freestyle* (61 %) et la recherche de sensations (58 %) ; suivent l'aspect ludique de la pratique (48 %) et l'ambiance des lieux (46 %). Les « visiteurs » sont, quant à eux, principalement motivés par le fait d'aller regarder ceux qui pratiquent.

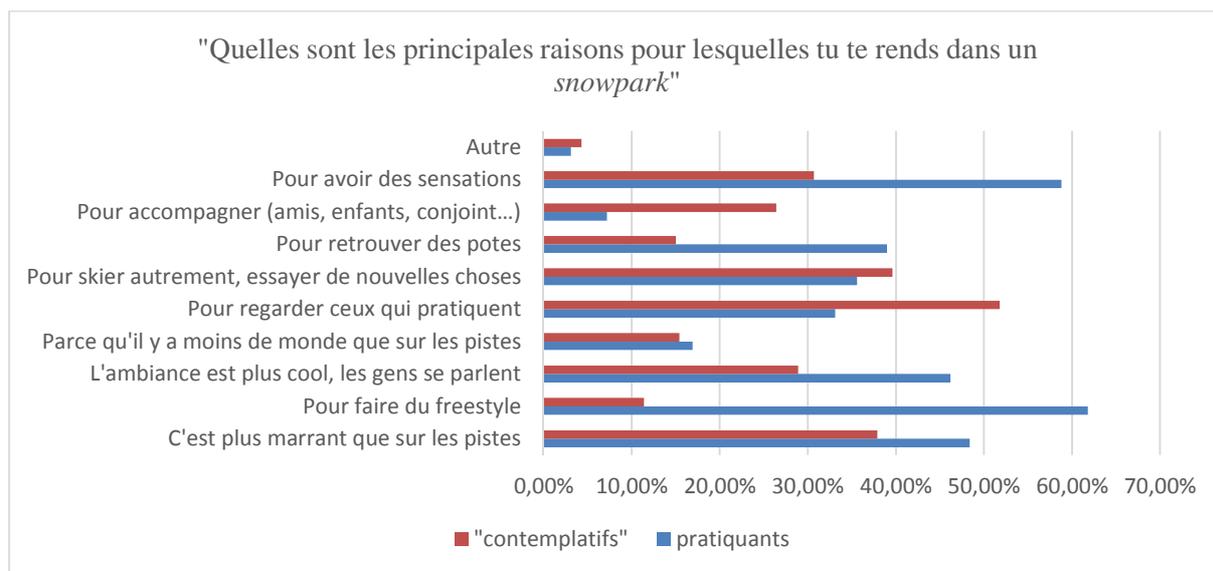


Figure 23. Répartition des pratiquants et des « visiteurs » selon leurs motivations à se rendre dans les *snowparks*.

Il existe une relation forte entre le niveau pratique et le type de motivations mis en avant. La pratique du *freestyle* motive plus de 80 % des experts et des confirmés, contre seulement 29 % des débutants ; chez ces derniers la motivation pour la spécificité de la pratique en *snowpark* s'exprimera davantage dans le désir de « skier autrement », « d'essayer de nouvelles choses ». Les débutants sont également 4 fois plus nombreux que les experts à dire qu'ils vont dans les *snowparks* pour regarder ceux qui pratiquent. Soulignons que l'intérêt pour le côté convivial de la pratique (l'ambiance « cool » et le fait de se retrouver entre amis) croît au fur et à mesure que l'expertise augmente.

Il existe une relation entre l'âge et les motivations exprimées mais elle ne persiste pas à niveau de pratique égale, exceptée chez les débutants. Il semblerait y avoir un processus d'acculturation et/ou d'imposition d'une certaine réalité de la pratique conduisant à une normalisation des motivations selon les niveaux.

Chez les débutants la principale différence qu'il convient de souligner est la surreprésentation chez les enfants (10-14 ans) de l'aspect ludique de la pratique (74 %).

Les snowboarders et les skieurs ne diffèrent pas selon leurs motivations ; il en est de même en ce qui concerne les hommes et les femmes.

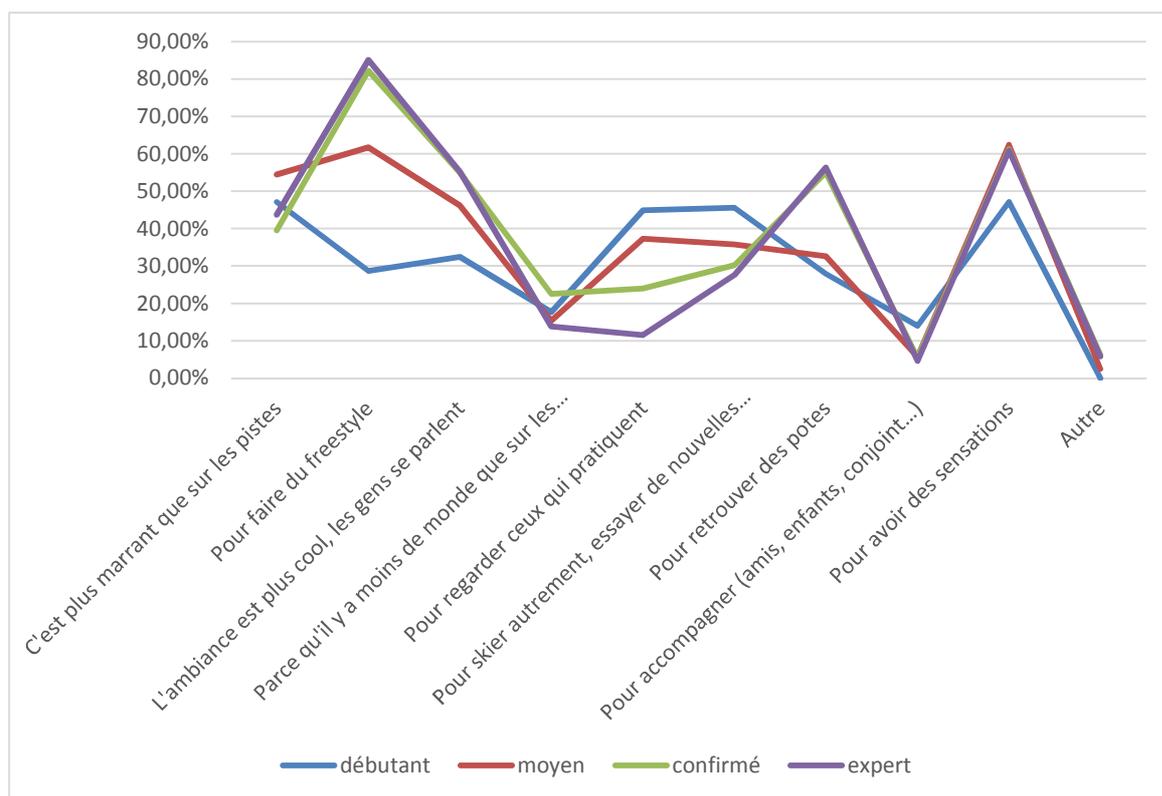


Figure 24. Répartition des pratiquants selon leurs motivations à se rendre dans les *snowparks* et leur niveau de pratique.

3.3.6. Synthèse des résultats et comparaison avec les données de la littérature

Spécificités de la fréquentation des *snowparks*

Une proportion élevée de «visiteurs». 30% des personnes se rendant dans les *snowparks* n'y fait rien de particulier. Les pratiquants empruntent majoritairement voire exclusivement les modules de saut; les adeptes exclusifs des *rails* sont rares.

De nombreux pratiquants habitués et assidus. Pour la majorité, il s'agit de l'activité principale : 20% ne font que du *snowpark* pendant leur journée et 34% y restent principalement, contre 40% qui s'y rendent parfois et 6% exceptionnellement. Les femmes consacrent légèrement moins de temps que les hommes à cette pratique en station. Sur l'ensemble des pratiquants, 53% vont en station au moins 1 fois par semaine, et 54% y va plus de 2 fois parmi les résidents des départements de montagne (38, 05, 73, 74).

Une population très masculine. Dans les *snowparks*, on trouve 81% d'hommes (proportion qui atteint 86% chez les snowboardeurs ; et 90% toutes pratiques confondues si on exclut les «visiteurs») alors que sur le reste des domaines skiables, hommes et femmes sont représentés en proportions similaires.

La motié des pratiquants ont moins de 18 ans, leur moyenne d'âges étant de 20 ans. Les 15-18 ans représentent 30% des pratiquants, suivis des 19-25 ans (26%), des 10-14 ans (20%) et des plus de 25 ans (20%). L'intégration des «visiteurs» (forte proportion de plus de 38 ans) fait passer la moyenne d'âge à 21 ans.

Modalités de pratique et niveau technique

Des skieurs largement majoritaires (63%) mais une **large surreprésentation des snowboarders par rapport à la pratique sur piste classique** (35% en *snowpark* versus 17% sur les pistes) (Médecins de Montagne, 2013).

Un niveau technique relativement peu élevé. Les 2/3 des pratiquants n'ont pas un niveau permettant de faire plus que des sauts droits de grande amplitude ou avec une rotation (44% niveau moyen et 22% débutant).

L'effet de l'âge sur le niveau de pratique. La proportion de snowboarders ne cesse de décroître au fur et à mesure que les classes d'âges diminuent (65 % des plus de 25 ans sont des snowboarders, cette proportion n'étant plus que de 20 % chez les 10-14 ans).

L'effet du sexe sur le niveau technique. 41% des femmes se disent débutantes (contre 19% des hommes) ; 5% seulement se disent expertes (contre 15% des hommes).

L'effet de l'âge sur le niveau technique. Ce dernier augmente au fur et à mesure de l'avancée en âge, mais le niveau élevé des 10-14 ans est à souligner (un tiers de confirmés et experts).

Les ¾ des pratiquants se rendent sur des modules difficiles. 55% des débutants empruntent des modules de niveau moyen ; 50% des pratiquants moyens se frottent au niveau difficile ; 60% des confirmés et 92% des experts vont sur des modules très difficiles.

Des différences entre skieurs et snowboarders. Les snowboarders ont en moyenne 23 ans (contre 18 pour les skieurs). Chez les plus de 25 ans, ils sont largement majoritaires (63% des pratiquants), mais cette proportion décroît fortement chez les plus jeunes. Les snowboarders «visiteurs» sont nettement plus rares que les skieurs (14% contre 36%). Autre différence, *a priori* surprenante : les skieurs sont bien plus nombreux que les snowboarders à emprunter des modules de niveau très difficile (noir) (47% versus 26 %).

Les « touristes » sont plus souvent «visiteurs» (42%) et légèrement plus âgés que les autres (22,4 ans versus 19,7). 73% d'entre eux se rendent seulement de temps en temps ou exceptionnellement dans les *snowparks*. Ils privilégient les modules de saut par rapport aux modules à plat. *A contrario* des autres pratiquants, ils empruntent des modules de difficulté cohérente avec leur niveau de pratique, ce qui va à l'encontre de discours récurrents selon lesquels les « touristes » se confronteraient de manière inconsciente à des niveaux de difficulté excédant leurs capacités.

Les « visiteurs » se contentent de contourner ou longer les modules. Désignés dans la phase qualitative de l'étude comme une population « dérangeante », ce sont à 75 % des « touristes ». Leur moyenne d'âge est plus élevée (25 ans) du fait d'une forte proportion de plus de 35 ans (21% contre 3,3% chez les pratiquants), très probablement des parents de pratiquants (95% ont des enfants). A noter : une majorité de «visiteurs» se retrouve au moins de temps en temps en *snowpark* (pour 10% d'entre eux, c'est l'activité principale en station).

Les snowparks constituent des espaces aux usages multiples.

Les motivations mises en avant

Deux motivations principales chez les pratiquants : la pratique du *freestyle* (qui motive plus de 80% des experts et confirmés, mais seulement 29% des débutants) et la recherche de sensations sont suivies de l'aspect ludique de la pratique et de l'ambiance des lieux. Les motivations « skier autrement » et « essayer de nouvelles choses » caractérisent surtout les débutants, tout comme le fait de regarder ceux qui pratiquent (motivation 4 fois plus mise en avant que les experts).

L'intérêt pour la convivialité et l'ambiance « cool » croît parallèlement à l'expertise.

Des motivations surprenantes chez les «visiteurs» : s'ils mettent surtout en avant le fait d'aller regarder ceux qui pratiquent, ils déclarent aussi aller en *snowpark* pour skier autrement, de façon plus amusante que sur les pistes, en éprouvant des sensations.

Comparaison avec les données de la littérature

Les différences entre nos résultats concernant le profil des pratiquants des *snowparks* et ceux de la littérature s'expliquent essentiellement par le fait que les études antérieures ne distinguent pas les pratiquants des «visiteurs». Autrement dit, les résultats précédents proviennent de comptages (Feuillie, 2011 ; Watier 2012) agrégeant l'ensemble des personnes pénétrant dans les *snowparks* (pratiquants occasionnels, assidus, «visiteurs»), y compris dans les *parks* d'initiation (de type *easypark*). Soulignons néanmoins que lorsque nous prenons en considération l'ensemble des usagers des *snowparks* (pratiquants et «visiteurs»), nos descriptions s'avèrent comparables à celles de la littérature.

3.4. L'accidentologie en *snowpark*

Note méthodologique.

La significativité des différences annoncées a systématiquement été vérifiée, le seuil de significativité choisi étant de 0,05. Pour des seuils de significativité compris entre 0,05 et 0,1 nous avons parfois commentés les résultats en parlant alors de « tendance ». Les comparaisons de moyennes ont été testées à l'aide du test de Student et/ou de Fischer, les comparaisons de moyennes avec celui du Khi-deux.

Terminologie : le terme pathologie lourde désigne celle ayant engendré une gêne de plus d'un mois ; celui de pathologie légère une gêne de moins d'un mois.

3.4.1. L'accidentalité

3.4.1.1. Données globales

La majorité (53 %) des pratiquants déclare s'être déjà blessée dans un *snowpark*, ce qui représente un taux 2,5 fois supérieur à celui observé sur les pistes (22 %) (Reynier et al., 2004). Deux pratiquants sur dix se sont blessés dans un *snowpark* au cours de la saison passée.

Les «visiteurs» sont 12,5 % à s'être déjà blessés dans un *snowpark* ; il semble difficile d'en tirer des conclusions quant à la comparaison de la dangerosité de la pratique sur piste classique et dans les *snowparks* pour ceux qui n'empruntent pas les modules, la plupart d'entre eux n'y passant qu'une petite partie de leur journée.

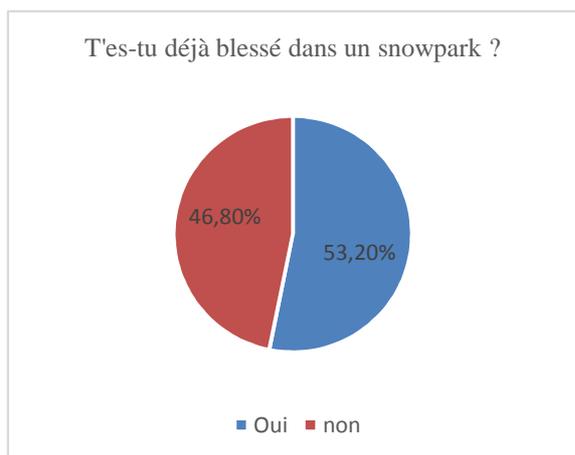


Figure 25. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont déjà blessés ou non dans un snowpark

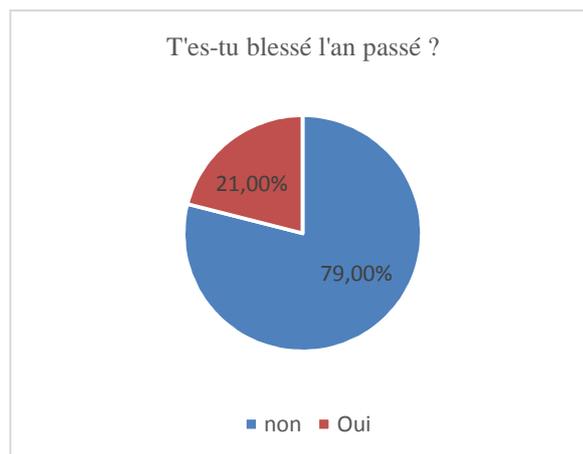


Figure 26. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de la saison passée

Cette fréquence élevée d'accidents se retrouve avec la forte proportion de personnes s'étant blessées à plusieurs reprises dans un *snowpark*. Plus du tiers des blessés se sont en effet déjà blessés plus de 5 fois au cours de leur pratique, ce qui représente 16 % des pratiquants.

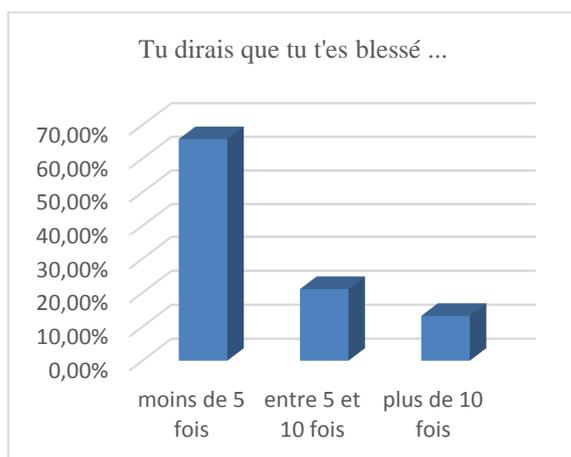


Figure 27. Répartition des blessés selon le nombre de fois où ils se sont blessés dans un snowpark

3.4.1.2. Variation de l'accidentalité selon les contextes

Le taux de victimation est sans grande surprise lié à la fréquence de pratique : près du tiers de ceux qui pratiquent plus de 2 fois par semaine se sont blessés au cours de la saison 2012-2013, contre 12 % de ceux qui pratiquent 1 fois par mois ou uniquement pendant les vacances. Ce taux est également lié au niveau de pratique. Les pratiquants de niveau moyen se blessent 3 fois plus que les débutants, les confirmés 4 fois plus et les experts plus de 5 fois plus (soit un taux de blessés de 37 % au cours de la saison 2012-2013 au sein de cette dernière catégorie). Soulignons que cette relation perdure à fréquence de pratique égale. Nous pouvons donc en conclure que le risque de blessure augmente au fur

et à mesure que le niveau d'expertise croît. Cela contraste fortement avec ce qui se déroule sur les pistes classiques, où les débutants sont particulièrement exposés aux accidents (deux fois plus que les autres pratiquants) (Médecins de Montagne, 2013).

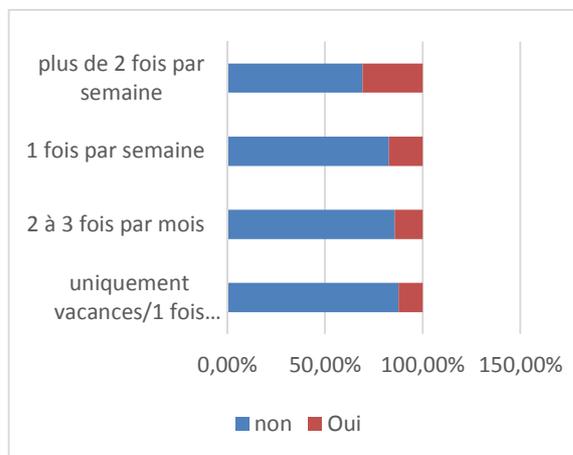


Figure 28. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de la saison passée et leur fréquence de pratique

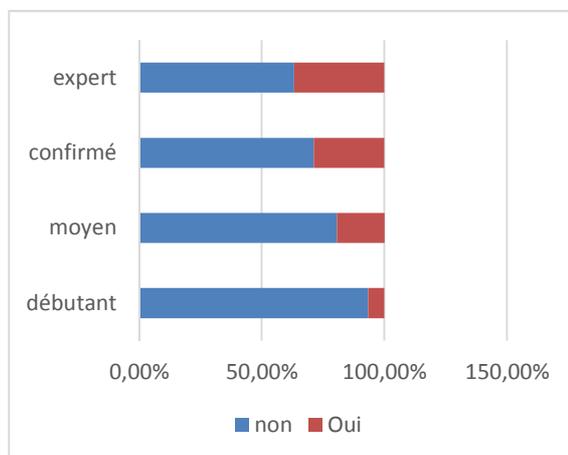


Figure 29. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de la saison passée et leur niveau d'expertise

Le taux global de victimation dans les *snowparks* est très élevé : il se monte à 83 % chez les experts, 70 % chez les confirmés, 50 % chez les moyens et 20 % chez les débutants.

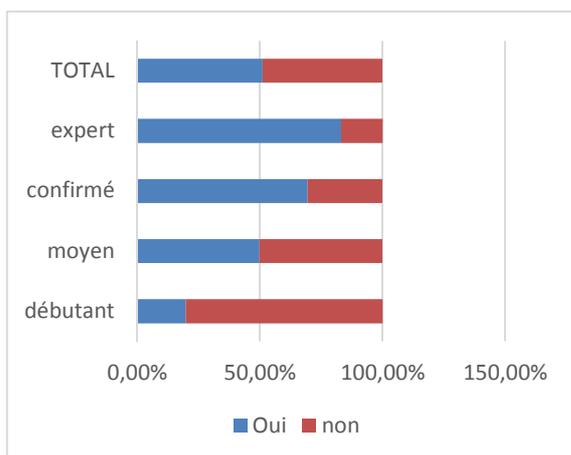


Figure30. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de leur pratique et leur niveau

Le taux de victimation est également lié à l'âge des pratiquants. Les plus exposés sont les 15-18 ans (avec un taux de 27 % au cours de la seule saison 2012-2013), suivis par les 19-24 ans (20 %) et les 10-14 ans (18 %). Au delà de 25 ans, ce taux de victimation passe à 15 %, soit près de 2 fois moins

que chez les 15-18 ans. L'analyse de la relation entre l'âge, le taux de victimation et le niveau de pratique révèle :

- d'une part que la relation entre l'âge et ce taux perdure à niveau de pratique égal ;
- et d'autre part que la population la plus exposée est celle des adolescents âgés de 15 à 18 ans de niveau confirmé et expert : 39 % d'entre eux se sont blessés au cours de la saison passée.

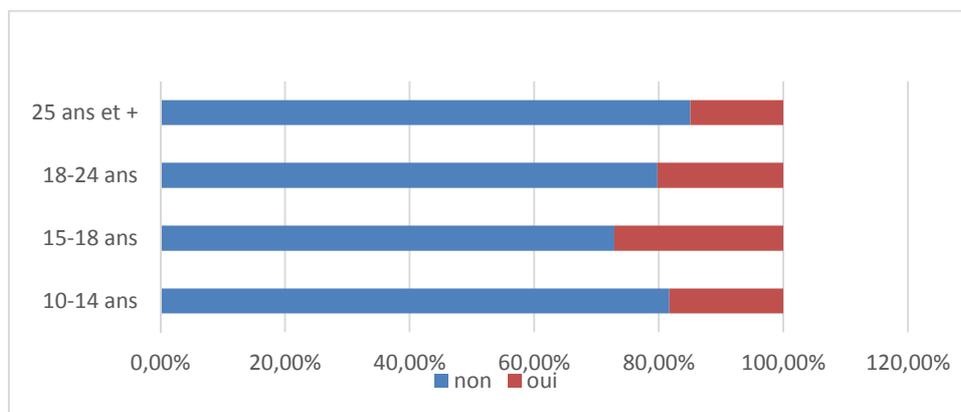


Figure 31. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés au cours de la saison passée et leur classe d'âges

Les hommes et les femmes se blessent dans les mêmes proportions et il n'existe pas de relation directe entre le type de pratique (*snowboard* ou *ski*) et le taux de victimation, sauf pour les experts et les confirmés, qui sont 37 % à s'être blessés au cours de la saison passée (2012/2013) chez les skieurs contre 21 % chez les snowboardeurs. Soulignons que cette différence disparaît lorsque l'on prend en considération uniquement les accidents engendrant une pathologie lourde (gêne d'un mois et plus).

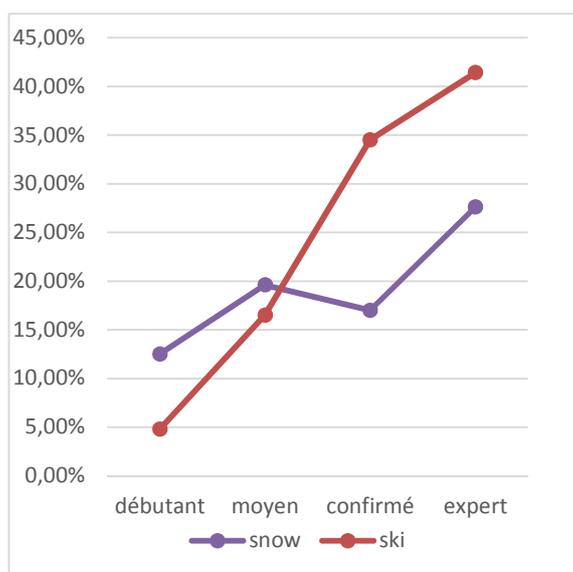


Figure 32. Répartition du taux de blessés selon le niveau d'expertise et le type de pratique.

Signalons enfin que chez les débutants et chez les moyens, il existe une relation entre le niveau de difficulté maximum des modules qu'ils empruntent et le fait de s'être déjà blessés dans un *snowpark*.

Ainsi, la proportion de débutants s'étant déjà blessé dans un *snowpark* est 2 fois plus importantes chez ceux qui empruntent des modules de niveau difficile et très difficile (26 % *versus* 12 %). Chez les moyens cette sur-accidentalité se retrouve avec 52 % de personne s'étant déjà blessées pour les modules de niveau difficile et très difficile contre 38 % pour les modules de niveau facile et moyen.

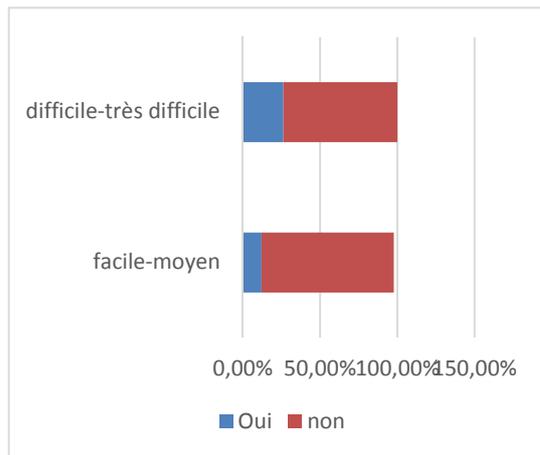


Figure 33. Répartition des pratiquants débutants selon qu'ils se sont ou non déjà blessés dans un *snowpark* et le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.

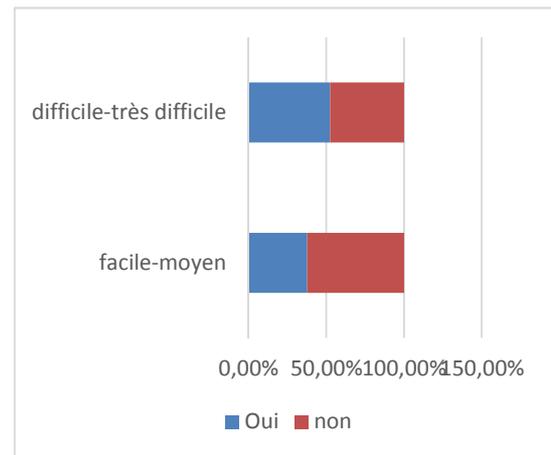


Figure 34. Répartition des pratiquants "moyens" selon qu'ils se sont ou non déjà blessés dans un *snowpark* et le niveau maximum des modules qu'ils empruntent.

3.4.2. Traumatologie : nature et gravité des lésions

3.4.2.1. Données globales

Plus du quart (28,5 %) des lésions résultant d'un accident dans un *snowpark* sont des contusions. Suivent les entorses et les luxations (21 %), les fractures et fêlures osseuses (17 %), les contractures et les déchirements musculaires (9 %), et enfin les traumatismes crâniens (6 %). Près du tiers (31 %) de ces blessures engendrent une gêne n'exédant pas une semaine, 23 % une incommodité de moins d'un mois et les 46 % restants une indisposition d'au moins un mois. Les lésions aux membres inférieurs sont les plus fréquentes (33 %), suivent les lésions au tronc (28 %), aux membres supérieurs (26 %) puis à la tête et au cou (13 %). Il existe un lien fort entre les types de lésions et leurs localisation. Les entorses touchent essentiellement les membres inférieurs (genou principalement); les fractures concernent surtout les membres supérieurs (poignet) et le tronc (clavicule et côtes); quant aux plaies, elles sont surtout localisées à la tête alors que les écrasements et tassements affectent le tronc (principalement des tassements vertébraux).



Figure 35. Répartition des traumatismes selon la nature des lésions

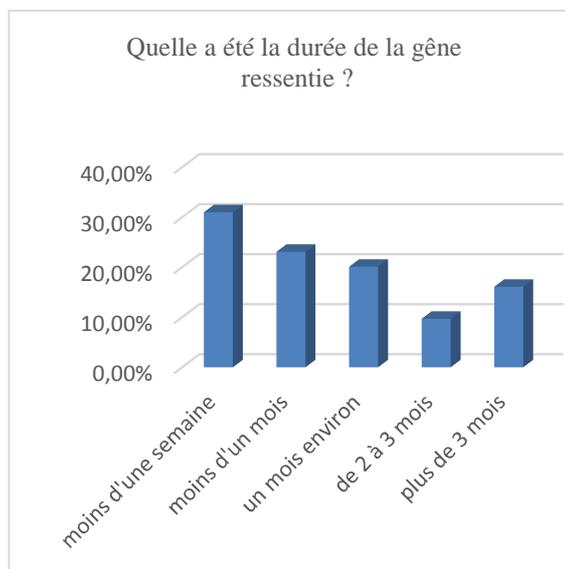


Figure 36. Répartition des traumatismes selon la durée de la gêne occasionnée

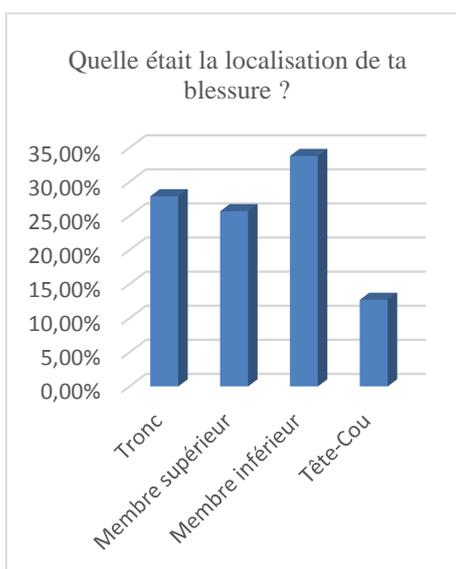


Figure 37. Répartition des lésions selon leur localisation

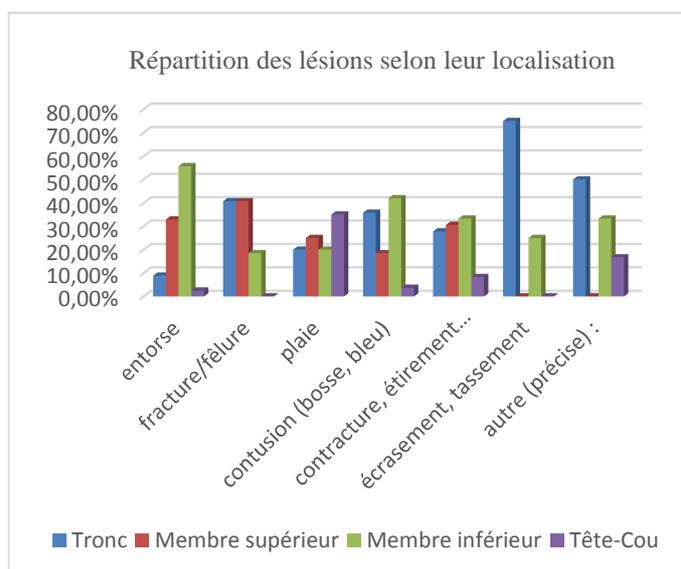


Figure 38. Répartition des lésions selon leur nature et leur localisation

3.4.2.2. Variation de la traumatologie selon les contextes

La gravité des lésions (appréhendée à partir de la durée de la gêne ressentie) augmente avec le niveau d'expertise. La nature des lésions dépend également du niveau de pratique : plus il augmente, plus les entorses et les luxations représentent une part importante des blessures (34 % des blessures chez les experts contre 11 % chez les débutants) ; la relation s'inverse en ce qui concerne les fractures (17 % versus 26 %).

Soulignons également que la part prise par les contusions diminue avec l'expertise et que celle prise par les traumatismes crâniens augmente pour atteindre 15 % des lésions chez les experts.

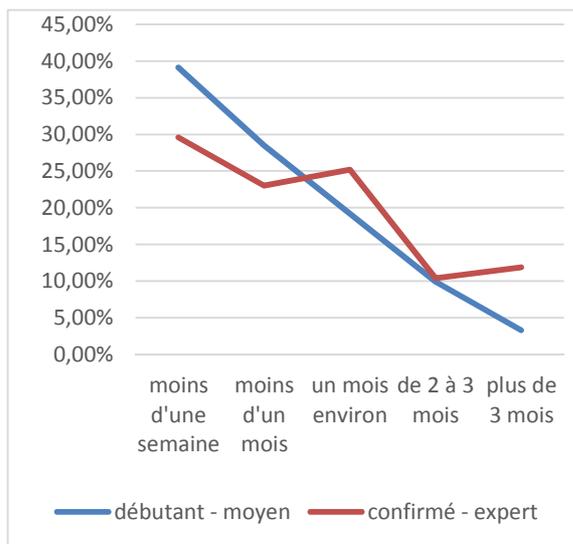


Figure 39. Répartition des traumatismes selon le niveau des pratiquants et la durée de la gêne ressentie

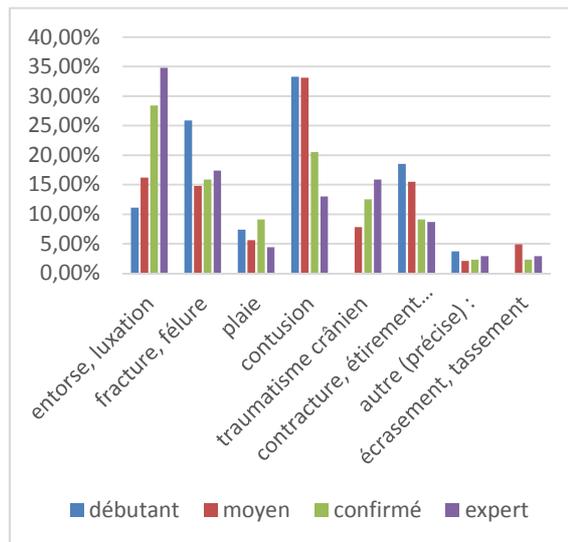


Figure 40. Répartition des lésions selon leur nature et le niveau des pratiquants

La fréquence particulièrement élevée des accidents chez les plus jeunes est contrebalancée par le fait que les accidents génèrent chez eux des traumatologies moins lourdes, si l'on en juge par la durée de la gêne occasionnée. Lorsque l'on s'intéresse uniquement aux pathologies lourdes (générant une gêne d'au moins un mois), les 15-18 ans restent néanmoins la population la plus exposée, avec un taux de blessure grave lors de la saison passée de 12%. Soulignons que les enfants (âgés de 10 à 14 ans) sont de ce point de vue les moins vulnérables. La relation entre la gravité des blessures et l'âge (plus la victime est âgée, plus la gêne occasionnée est longue) perdue à niveau de pratique égal ; à savoir qu'elle se retrouve chez les débutants et moyens d'une part et chez les confirmés et les experts d'autre part.

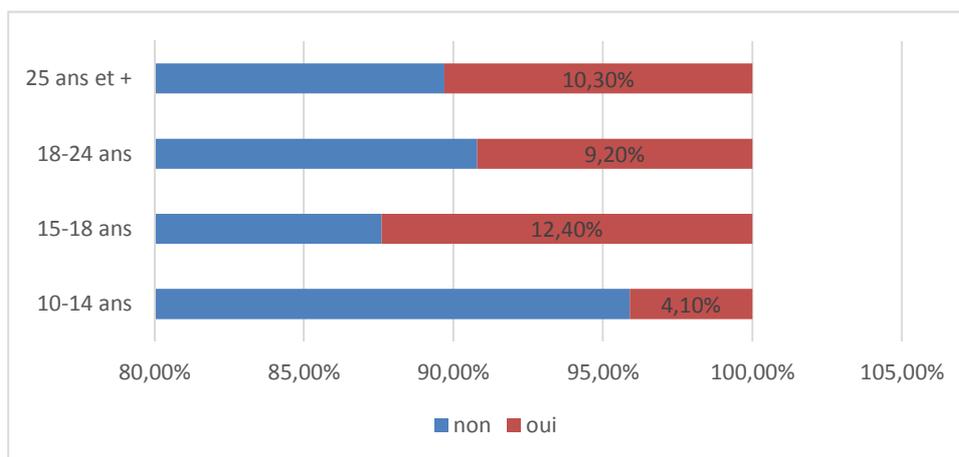


Figure 41. Répartition des pratiquants selon qu'ils se sont ou non blessés gravement au cours de la saison passée et leur classe d'âges

Note du tableau : une blessure est considérée comme grave à partir du moment où elle occasionne une gêne d'un mois et plus.

Chez les confirmés et les experts, il existe une relation entre le type de pratique et la gravité des traumatismes, les accidents en *snowboard* engendrant des lésions plus graves qu'en ski (gravité évaluée à partir de la gêne ressentie).

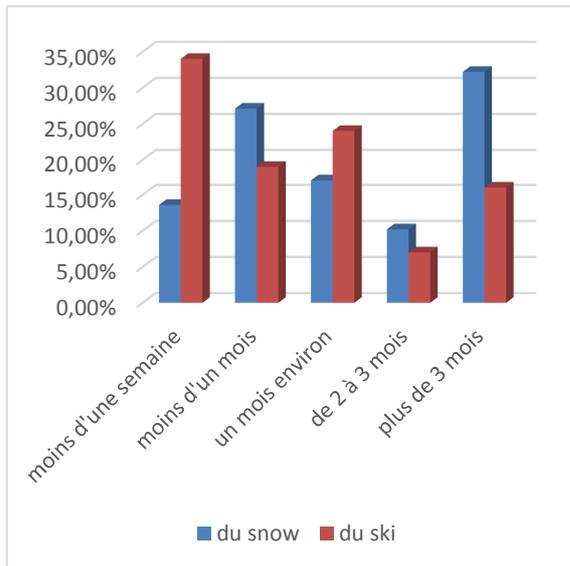
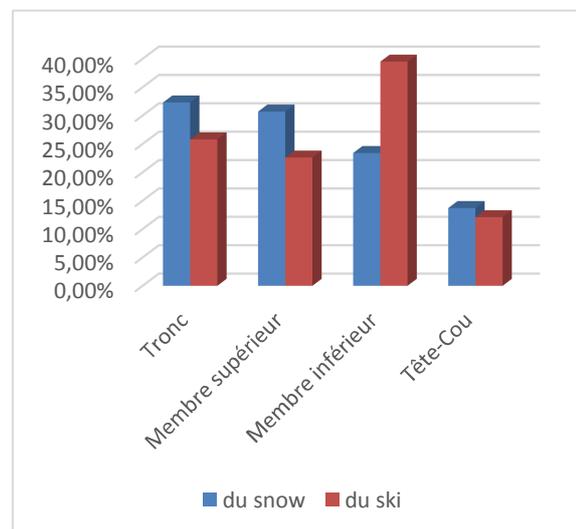


Figure 42. Répartition de la durée de la gêne engendrée par des lésions contractées en pratiquant le ski ou le *snowboard* pour les confirmés et experts.

Il n'existe pas de relation entre le type de pratique et la nature des traumatismes. Par contre, la localisation des blessures diffère : les skieurs se blessent davantage aux membres inférieurs ; les snowboardeurs au tronc et aux membres supérieurs.

Figure 43. Répartition de la localisation des blessures selon le type de pratique



3.4.3. Circonstances accidentelles

3.4.3.1. Données globales

Dans les *snowparks*, 7 accidents sur 10 ont lieu sur un module de saut, un quart sur des modules à plat (*rails, box ...*) et 5 % en dehors des modules. 41,5 % des accidents se déroulent sur un module de niveau difficile (rouge) et 35 % sur un module très difficile (noir). Les modules moyens (bleu) engendrent 14 % des accidents et les modules faciles (vert) 2 %.

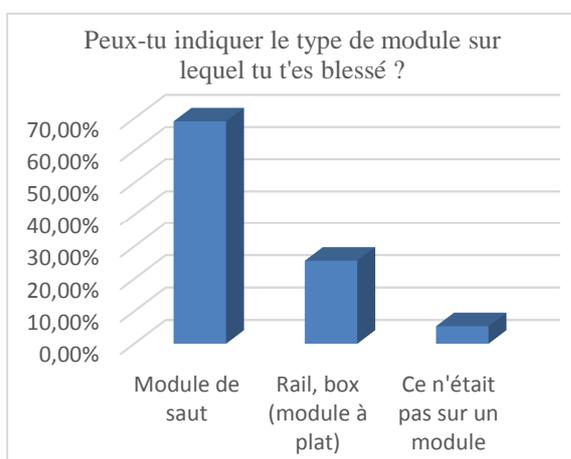


Figure 44. Répartition des accidents selon le type de modules

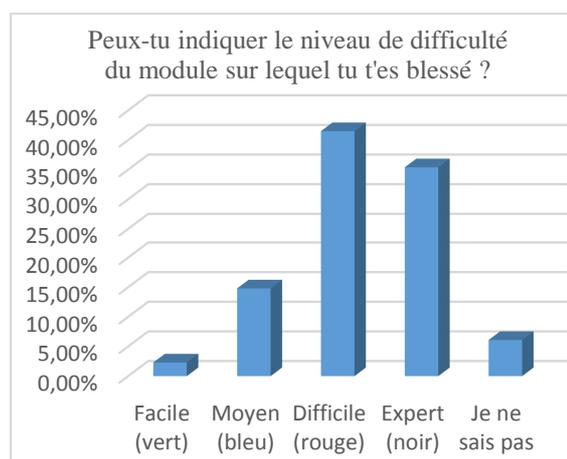


Figure 45. Répartition des accidents selon le niveau de difficulté des modules

Sur les modules de saut la plupart des accidents (83,5 %) ont lieu dans la zone de réception, 8 % sur le *kicker* (c'est-à-dire la zone de saut) et 7 % sur le plat. Parmi les explications fournies par les pratiquants, l'erreur technique arrive en première position (50 %), suivie par la vitesse inadaptée (28 %), le fait d'avoir tenté quelque chose de nouveau (25 %) et la « faute à pas de chance » (16 %). On observe que la gêne provoquée par d'autres pratiquants (assez fréquemment évoquée en tant que facteur de danger dans les entretiens réalisés en amont du questionnaire) se révèle au final peu prégnante.

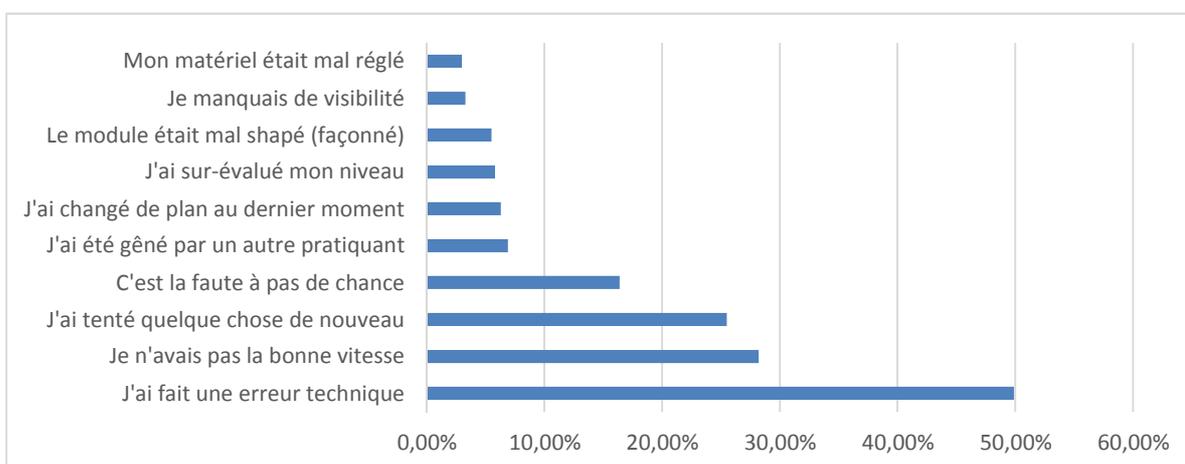


Figure 46. Répartition des explications causales des accidents fournies par les pratiquants.

3.4.3.2. Variation des circonstances accidentelles selon les contextes

Variation selon les niveaux de pratique

Sur les modules de saut, les débutants se distinguent des autres par le fait qu'ils sont proportionnellement plus nombreux (20 %) à se blesser sur le plat, probablement du fait d'une vitesse inadaptée (trop faible) lors de l'impulsion.

Les modules noirs sont ceux sur lesquels se blessent la plus grande proportion des experts (62 % des accidentés) et des confirmés (54 %) ; les pratiquants d'un niveau moyen et débutant se blessent pour la plus grande part d'entre eux sur des modules rouges (respectivement 54 % et 38 % des blessés). Il existe également une relation entre le niveau des pratiquants et le type de module sur lequel ils se blessent ; plus le niveau d'expertise est élevé, moins les modules à plat (*rails, box ...*) sont accidentogènes. Ainsi, 43 % des débutants accidentés se sont blessés sur ce type de module contre seulement 22 % des experts. Soulignons que cette différence ne s'explique pas par un taux différencié de fréquentation de ces modules selon les niveaux.

Les explications causales fournies par les blessés varient également selon leur niveau. Les différences les plus remarquables sont :

- la surévaluation du niveau de pratique chez les débutants (20 % d'entre eux contre seulement 1 % des experts) ;
- la plus faible proportion d'experts expliquant leur accident par le fait d'avoir tenté quelque chose de nouveau (16 % contre 36 % des débutants) ;
- la remise en cause de la forme et/ou de l'entretien des modules chez 12 % des experts alors qu'aucun débutant ne l'invoque ;
- et enfin la plus forte proportion d'experts (près du tiers d'entre eux) attribuant leur accident à la fatalité.

Notons que les problèmes liés à l'évaluation de la bonne vitesse à adopter se retrouvent à tous les niveaux de pratique.

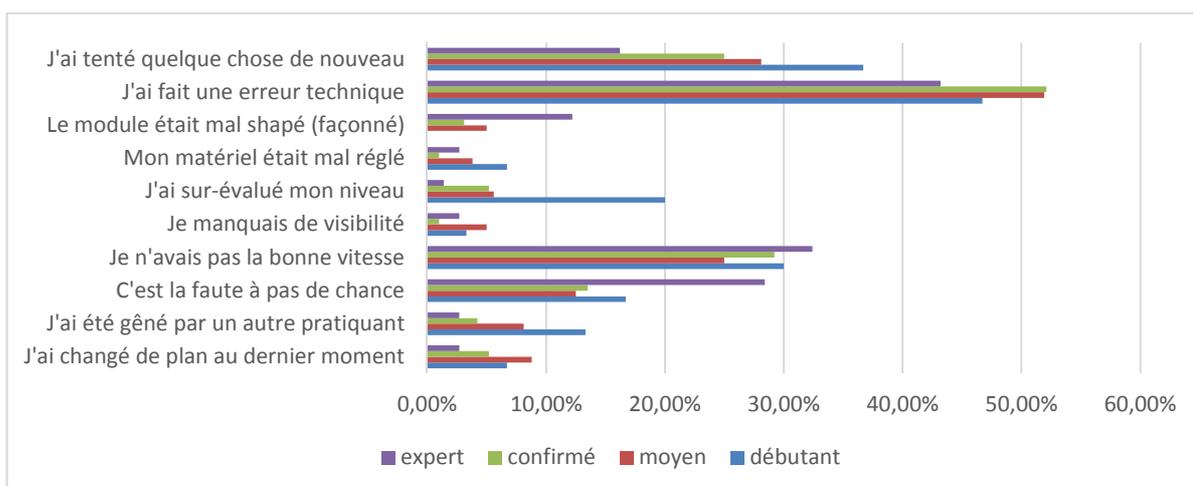


Figure 47. Répartition des explications causales des accidents fournies par les pratiquants et leur niveau

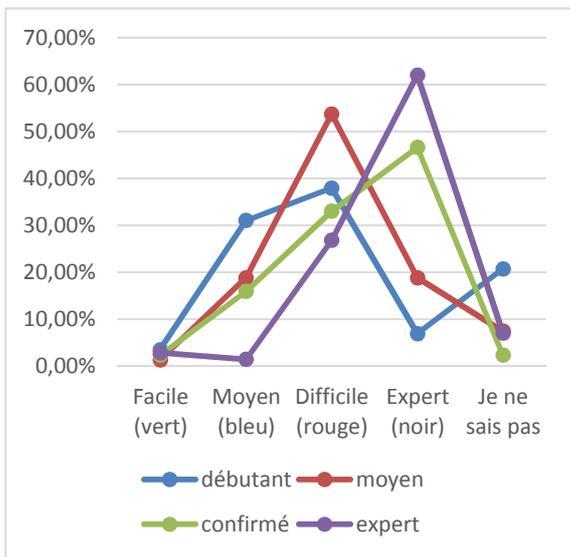


Figure 48. Répartition des accidents selon le niveau de difficulté des modules.

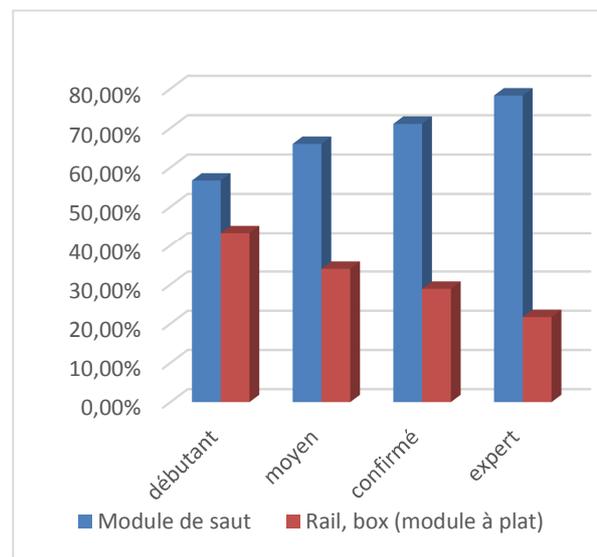


Figure 49. Répartition des blessés pratiquants selon leur niveau et le type de module sur lequel ils se sont blessés.

Variation selon le type de pratique

Les skieurs et les snowboarders diffèrent selon le niveau de difficultés des modules sur lesquels ils se blessent. Si les skieurs se blessent majoritairement sur des modules rouges (38 %) et noirs (35,5 %), la prédominance des accidents sur des modules rouges est très marquée chez les snowboarders (44 % des accidents contre 25 % pour les modules noirs). Mais rappelons dans le même temps que ces derniers diffèrent des skieurs selon le niveau des modules qu'ils empruntent. Nous ne pouvons donc émettre aucune conclusion quant à une éventuelle variation de la dangerosité des modules selon leur difficulté et le type de pratique.

En ski, près des trois quart (72 %) des accidents ont lieu sur un module de saut et un quart sur un module à plat, ces proportions sont respectivement de 54 % et de 38 % chez les snowboarders. Cette relation perdue à niveau égal de pratique et de fréquentation des différents modules. Nous pouvons donc affirmer que les modules à plat sont plus accidentogènes pour les snowboarders que pour les skieurs.

Les snowboarders et les skieurs varient également selon les explications causales qu'ils fournissent. Cette différence s'explique essentiellement par la prédominance de l'erreur technique chez les snowboarders (57 % des blessés l'invoquent à propos de leur dernière blessure contre 45 % des skieurs) et les problèmes de vitesse qui sont mis en avant par 36 % des skieurs contre 19 % des snowboarders.

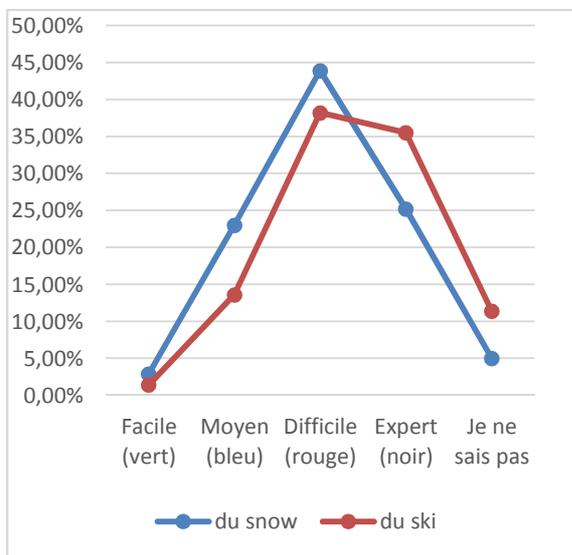


Figure 50. Répartition des accidents en snowboard et en ski selon le niveau de difficultés des modules difficulté sur lesquels ils se sont déroulés

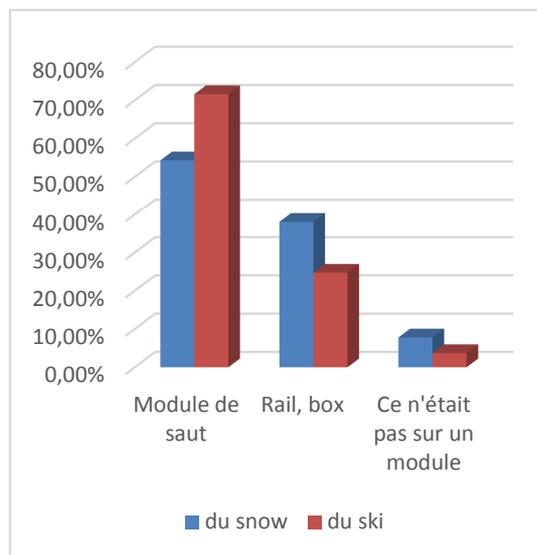


Figure 51. Répartition des accidents en ski et en snowboard selon le type de module.

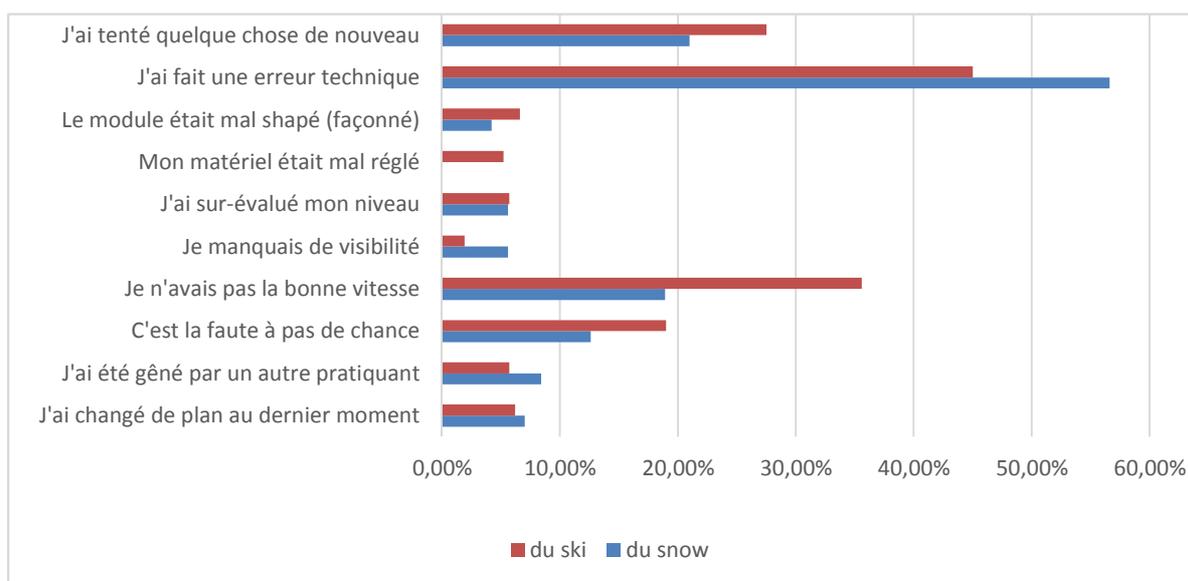


Figure 52. Répartition des explications causales des accidents fournies par les skieurs et les snowboardeurs

Variation selon l'âge et le sexe

Le type et le niveau des modules sur lesquels les pratiquants se blessent ne diffèrent pas selon l'âge ; il n'existe pas non plus de différence concernant les explications causales mises en avant par les différentes classes d'âges.

Concernant les circonstances accidentelles et les explications causales fournies par les hommes et les femmes, elles diffèrent uniquement en ce qui concerne le niveau des modules sur lesquels ils se blessent. Les hommes se blessent sur des modules d'un niveau plus difficile que les femmes ; cette différence ne perdurant pas à niveau de pratique égal.

Nature et gravité des lésions selon le type de module

Les modules à plat et les modules de saut engendrent des lésions différentes. Les différences les plus remarquables sont, d'une part, la surreprésentation sur les modules à plat des contusions, contractures, déchirements et plaies et, d'autre part, la sous-représentation des entorses, traumatismes crâniens, tassements ou écrasements. En revanche, la localisation des blessures ne diffère pas selon le type de module. Enfin, et contrairement aux idées reçues, la gravité des traumatismes générés par les modules à plat est loin d'être anodine ; plus du tiers d'entre eux (38 %) peuvent être considérés comme lourds (dans le sens où ils génèrent une gêne d'au moins un mois), même s'ils restent significativement moins importants que pour les modules de saut. La principale différence résulte de la surreprésentation de la traumatologie très lourde (occasionnant une gêne de plus de 3 mois) pour les modules de saut.

Les explications causales varient selon le type de modules où ils se produisent. Pour les modules à plat il y a une surreprésentation des modalités se référant aux aspects techniques de la pratique (« j'ai tenté quelque chose de nouveau » et « j'ai fait une erreur technique ») et une sous-représentation des problèmes de vitesse.

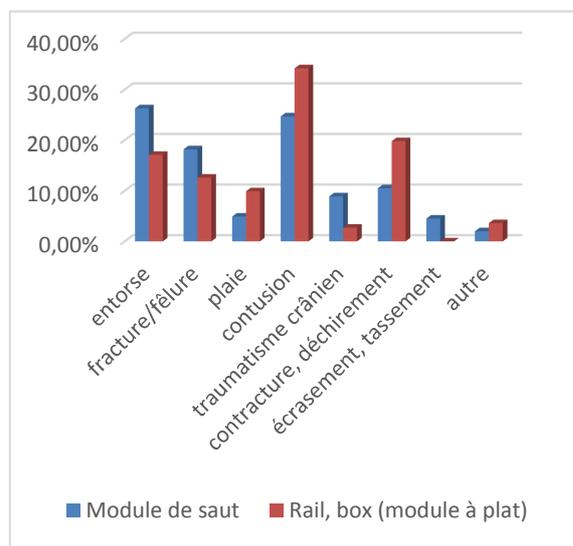


Figure 53. Répartition des lésions selon leur nature et le type de modules

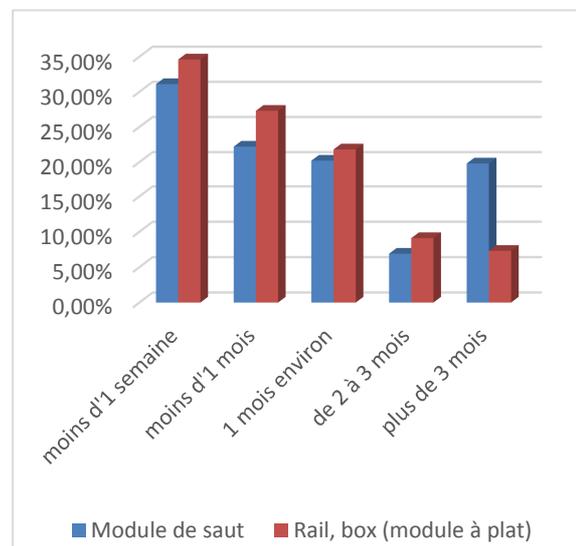


Figure 54. Répartition des lésions selon la durée de la gêne ressentie et le type de modules

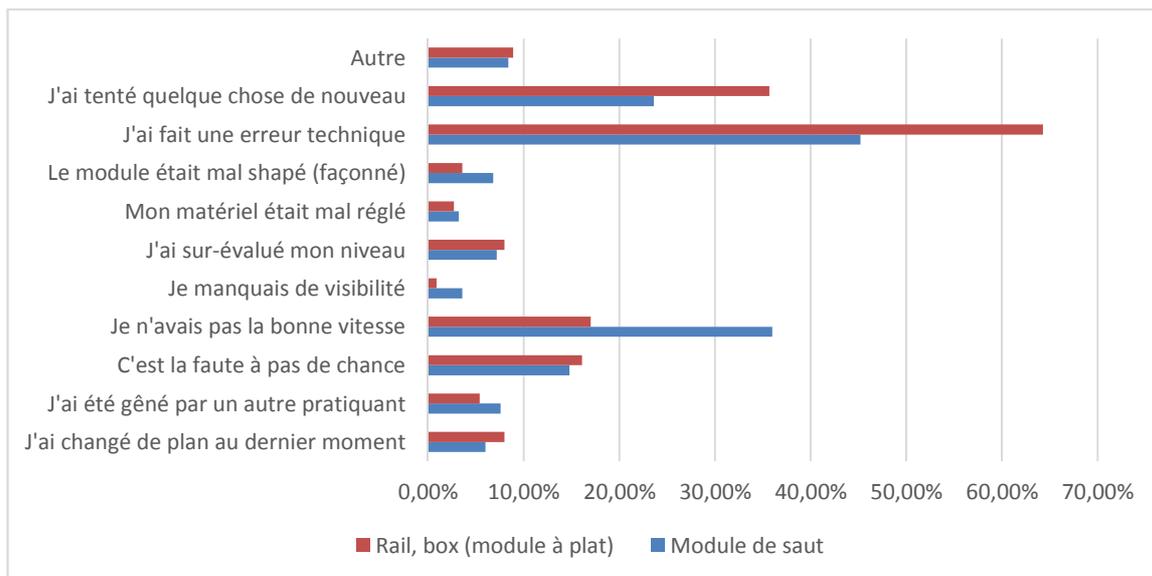


Figure 55. Répartition des explications causales selon le type de modules

Nature et gravité des lésions ayant lieu sur un module de saut selon le niveau du module

En fonction de leur niveau de difficulté, les modules de saut engendrent des traumatismes de nature différente. Ces différences sont essentiellement liées à la forte proportion des contusions sur les modules de faible ou moyenne difficulté (37 % des traumatismes contre 14 % pour les modules experts) et à la surreprésentation des traumatismes crâniens sur les modules experts (18 % des traumatismes contre seulement 2 % pour les modules de niveau facile et moyen). Ceci étant, et à l'instar de ce qui a été montré à propos des modules à plat, il convient de ne pas minimiser la gravité des lésions que les modules d'un niveau facile et moyen sont susceptibles d'engendrer : plus du tiers d'entre elles (37 %) occasionnent une gêne d'au moins un mois. Il n'existe d'ailleurs pas véritablement de lien entre la difficulté des modules de saut et la gravité des traumatismes ; les seules différences significatives pouvant être mises en évidence proviennent de la comparaison entre la petite traumatologie (gêne de moins d'une semaine) et la très lourde (gêne supérieure à 3 mois).

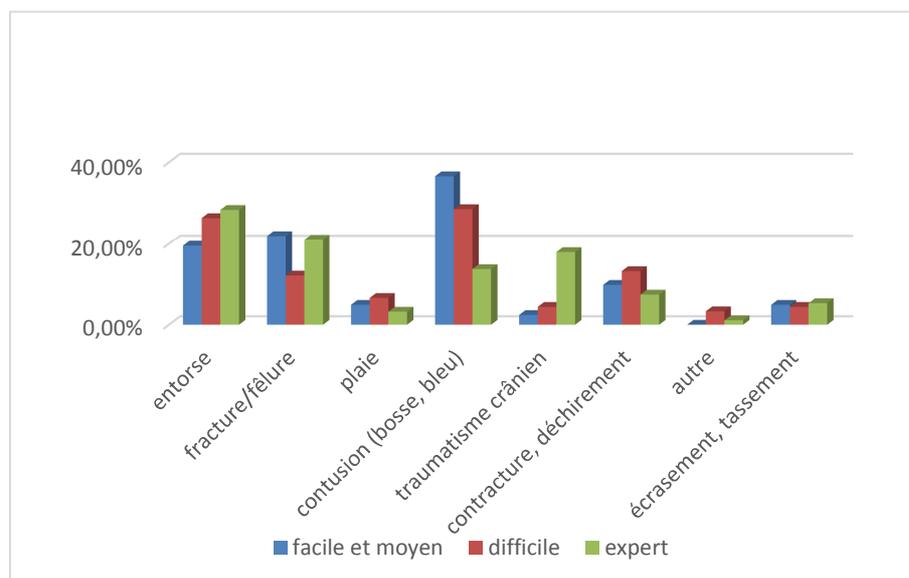


Figure 56. Répartition de la nature des traumatismes selon la difficulté des modules de saut.

3.4.4. Le recours aux services de secours et aux soins médicalisés en station

3.4.4.1. Données globales

En *snowpark*, 18,5 % des blessés font appel aux services de secours (service des pistes) ; près du tiers (32 %) des blessés (secourus ou non) se rendent dans un cabinet médical de la station. Lorsque l'on exclut la petite traumatologie, c'est-à-dire celle occasionnant une gêne de moins d'un mois, ces pourcentages passent respectivement à 27 % et 46 %.

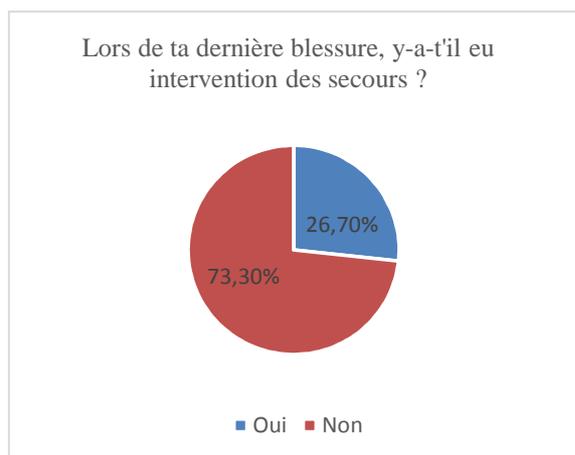


Figure 57. Répartition des pratiquants lourdement blessés selon qu'ils ont ou non été secourus par les services des pistes.

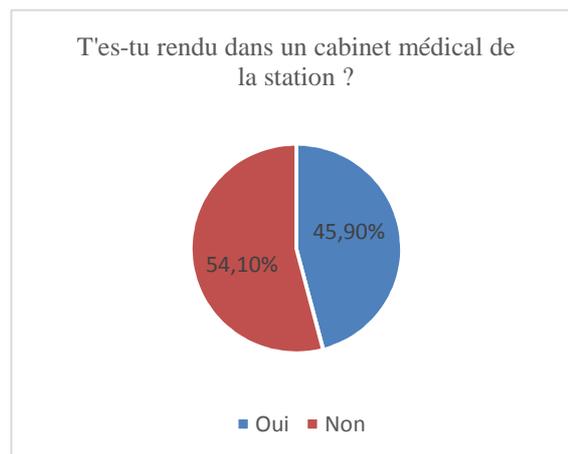


Figure 58. Répartition des pratiquants lourdement blessés selon qu'ils se sont ou non rendus dans un cabinet médical de la station

3.4.4.2. Variation du recours aux soins selon les contextes

Aucune variable d'ordre sociodémographique ou sportif ne permet d'expliquer **le recours de certains pratiquants aux services de secours ou aux professionnels de santé de la station**. En revanche, celui-ci **dépend de la gravité et du type de blessures**. Les fractures et les fêlures, dans 45 % des cas, donnent lieu à l'intervention des secours. Notons le cas particulier des traumatismes crâniens qui pour la plupart sont légers (88 % d'entre eux génèrent une gêne de moins d'une semaine) mais qui engendrent néanmoins un recours aux soins dans 40 % des cas. L'intervention des secours dépend également de la localisation de la blessure : les traumatismes à la tête et au cou sont en première position (27,5 %), suivis par les blessures au tronc (20,5 %), aux membres supérieurs (19 %) puis inférieurs (14 %).

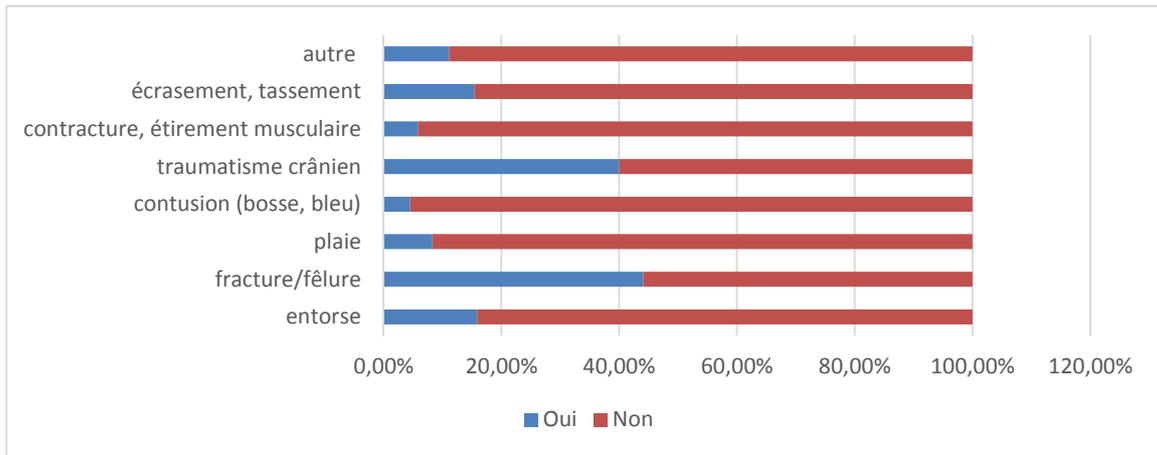


Figure 59. Répartition de l'intervention des secours selon le type de traumatologie.

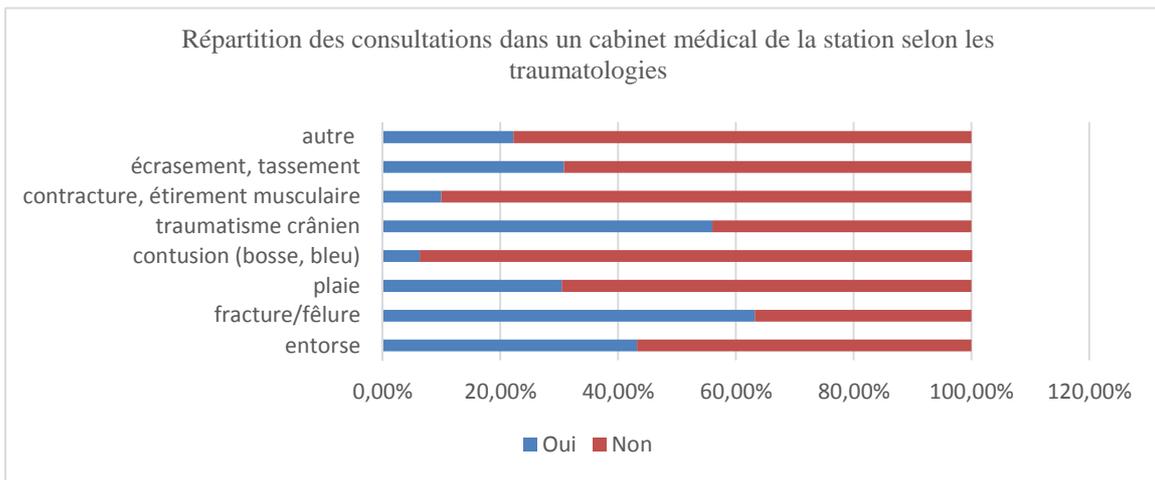


Figure 60. Répartition des consultations dans un cabinet médical de la station selon le type de traumatologie

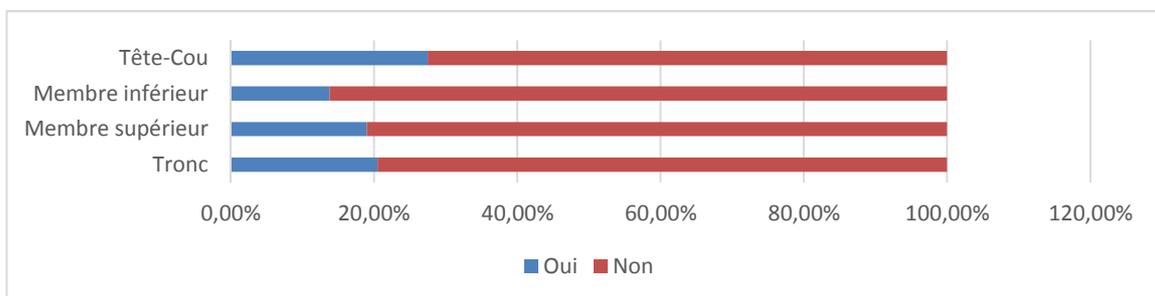


Figure 61. Répartition de l'intervention des secours selon la localisation de la blessure.

3.4.5. Synthèse des résultats et comparaison avec les données de la littérature

L'accidentologie en *snowpark*

Une accidentalité très élevée. 53% des pratiquants déclarent s'être déjà blessés dans un *snowpark*, taux 2,5 fois supérieur à celui observé sur les pistes (22% selon Reynier et al., 2004). 20% des pratiquants se sont blessés dans un *snowpark* au cours de la saison passée.

De nombreux multi-accidentés. Plus du tiers des blessés (soit 16% des pratiquants) se sont déjà blessés plus de 5 fois au cours de leur pratique, quand 10% mentionnent plus de 10 blessures.

Un taux de victimation lié au niveau. Les pratiquants moyens se blessent 3 fois plus que les débutants, les confirmés 4 fois plus et les experts plus de 5 fois plus (37% de victimation chez les experts pour la saison 2012-13). Le taux global de victimation dans les *snowparks* est très élevé : 83% chez les experts, 70% chez les confirmés, 50% chez les moyens et 20% chez les débutants.

Le risque de blessure augmente quand le niveau d'expertise croît, ce qui contraste fortement avec ce qui se déroule sur les pistes classiques (débutants deux fois plus exposés aux accidents que les autres) (Médecins de Montagne, 2013).

Les 15-18 ans particulièrement exposés. 27% se sont blessés au cours de la saison 2012-13, suivis des 19-24 ans (20%) et 10-14 ans (18%). Au-delà de 25 ans, ce taux de victimation passe à 14%.

La population la plus exposée est celle des adolescents de 15 à 18 ans de niveau confirmé et expert. 39 % d'entre eux se sont blessés au cours de la saison 2012-13.

Les experts et confirmés se blessent davantage chez les skieurs (37% en 2012-13) que chez les snowboardeurs (21%), mais cette différence disparaît lorsque l'on prend uniquement en considération les accidents engendrant une pathologie lourde (gêne d'un mois et plus).

Les débutants et moyens se blessent d'autant plus qu'ils ont pour habitude d'emprunter des modules difficiles ou très difficiles.

Traumatologie : nature et gravité des lésions

28,5% des lésions résultant d'un accident dans un snowpark sont des contusions. Suivent les entorses et luxations (21%), fractures et fêlures (17%), contractures et déchirements musculaires (9%) et traumatismes crâniens (6%).

46% de ces blessures engendrent une indisposition d'au moins un mois. 23% entraînent une incommodité de moins d'un mois et 31% une gêne n'exédant pas une semaine.

La gravité et la nature des lésions augmentent avec le niveau d'expertise.

Entorses et luxations représentent 34% des blessures chez les experts contre 11% chez les débutants. La relation s'inverse en ce qui concerne les fractures : 17% chez les experts *versus* 26% pour les débutants.

La part prise par les contusions diminue avec l'expertise ; celle prise par les traumatismes crâniens augmente pour atteindre 15% des lésions chez les experts.

La fréquence élevée des accidents chez les plus jeunes est contrebalancée par des traumatismes moins lourds, même si les 15-18 ans restent la population la plus exposée à ces derniers. Les 10-14 ans sont les moins gravement impactés.

Chez les confirmés et les experts, les accidents en snowboard engendrent des lésions plus graves qu'en ski.

Les skieurs se blessent davantage aux membres inférieurs ; les snowboardeurs au tronc et aux membres supérieurs.

Un lien fort entre types de lésions et localisation : entorses des membres inférieurs (genou principalement) ; fractures des membres supérieurs (poignet) de la clavicule et des côtes ; plaies surtout localisées à la tête...

Contrairement aux idées reçues, la gravité des traumatismes générés par les modules à plat est loin d'être anodine.

Ne pas minimiser la gravité des lésions sur les modules d'un niveau facile et moyen : 37% occasionnent une gêne d'au moins un mois.

Surreprésentation de la traumatologie très lourde (occasionnant une gêne de plus de 3 mois) **pour les modules de saut.**

Forte proportion de contusions sur les modules de faible ou moyenne difficulté ; surreprésentation des traumatismes crâniens sur les modules experts.

Circonstances accidentelles

7 accidents sur 10 ont lieu sur un module de saut et un quart sur des modules à plat (*rails, box...*) ; 5% en dehors des modules.

41,5% des accidents se déroulent sur un module de niveau difficile et 35% très difficile. Les modules moyens (bleu) engendrent 14% des accidents et les modules faciles (vert) seulement 2%. 62% des experts et 54% des confirmés se blessent sur module noir. Pratiquants moyens et débutants se blessent surtout sur des modules rouges (54% et 38%).

La plupart des accidents (83,5%) sur modules de saut ont lieu dans la zone de réception. Les débutants sont cependant 20% à s'y blesser sur le plat.

Les skieurs se blessent majoritairement sur des modules rouges (38%) et noirs (35,5%).

Plus le niveau d'expertise est élevé, moins les modules à plat sont accidentogènes (*rails, box...*).

Les modules à plat sont plus accidentogènes pour les snowboarders que pour les skieurs. En ski, seul un quart des accidents se déroule sur un module à plat, contre 38% chez les snowboarders.

L'erreur technique est évoquée dans 50% des cas, suivie par la vitesse inadaptée (28%), le fait d'avoir tenté quelque chose de nouveau (25%) puis la « faute à pas de chance » (16%).

La gêne provoquée par d'autres pratiquants ne se révèle pas très prégnante.

Surévaluation de son niveau évoquée par 20% des débutants (contre 1% des experts). Le fait d'avoir tenté quelque chose de nouveau intervenant chez 36% des débutants (contre 16% des experts)

Près du tiers des experts attribuent leur accident à la fatalité.

Prédominance particulièrement nette de l'erreur technique chez les snowboarders (57% des blessés l'invoquent contre 45% des skieurs).

Problèmes de vitesse surtout mis en avant par les skieurs (36% contre 19% des snowboarders).

Sur les modules à plat, surreprésentation des explications renvoyant aux aspects techniques et sous-représentation des problèmes de vitesse.

Recours aux services de secours et aux soins médicalisés

18,5 % des blessés font appel aux services de secours (service des pistes)

32% d'entre eux se rendent ensuite dans un cabinet médical de la station.

Petite traumatologie exclue (gêne de moins d'un mois), ces pourcentages passent respectivement à 27% et 46%. Le recours aux services de secours et les consultations dans un cabinet médical concernent une minorité des accidents en *snowpark*.

Fractures et fêlures donnent lieu à intervention de secours dans 45% des cas.

Les **traumatismes crâniens** (occasionnant une gêne de moins d'une semaine dans 9 cas sur 10) engendrent un recours aux soins dans 40% des cas.

Les blessures à la tête et au cou sont celles qui sont le plus suivies de secours (27,5%), devant celles au tronc (20,5%), membres supérieurs (19%) et inférieurs (14%).

Comparaison avec les données de la littérature

Comparativement aux chiffres de la littérature, nous rapportons un sur-risque plus important de blessure en *snowpark*, comparativement à la pratique sur piste classique. Nous l'estimons en effet à 2,5 alors que les données des Médecins de Montagne mentionnent 1,7 (Feuillie, 2011). Cette différence s'explique par le fait que ces derniers, lorsqu'ils évaluent le nombre d'accidents ayant lieu dans les *snowparks*, ne distinguent pas les pratiquants des «visiteurs». Ce mode de calcul amène nécessairement à une minimisation de la dangerosité de la pratique du *freestyle* en *snowpark*. Rappelons en effet qu'au sein des «visiteurs», qui représentent un tiers des personnes fréquentant les *snowparks*, la proportion de blessés est environ 10 fois moins importante que chez les pratiquants. Lorsque nous reprenons nos calculs en incluant l'ensemble des usagers des *snowparks* (pratiquants et «visiteurs»), nous obtenons du reste un sur-risque d'accident en *snowpark* de 1,9, comparable à celui mis en avant par les Médecins de Montagne.

Concernant le type d'engin, les analyses réalisées à partir des données d'accidentologie en *snowpark* recueillies par la société Ho5 (2011) annoncent un sur-risque d'accident chez les snowboarders, alors que nous montrons que la pratique du *snowboard* engendre moins d'accidents que celle du ski lorsque l'on prend en compte l'ensemble des accidents déclarés (quelle que soit leur gravité), et une proportion d'accidents comparable lorsque l'on s'intéresse uniquement aux traumatismes lourds. Soulignons que c'est sur la base des résultats provenant de l'étude menée par Ho5 que les Médecins de Montagne alertent sur la surexposition au danger des snowboarders en *snowpark*. De nouveau, l'analyse des méthodologies employées nous permet de comprendre ces décalages et de justifier le bien-fondé des résultats annoncés dans le cadre de notre travail. Nous répertorions l'ensemble des pratiquants déclarant s'être blessés dans un *snowpark*, alors que les travaux mentionnés ci-dessus se basent uniquement sur les accidents ayant donné lieu à l'intervention des secours (service des pistes), sans *distinguo* entre pratiquants et «visiteurs». Leurs analyses se fondent donc sur une base de données comptabilisant moins du tiers des accidents effectifs en *snowpark*. En soi, cela n'est pas explicatif des différences observées. Ces dernières proviennent en fait de la plus grande proportion d'accidents donnant lieu à l'intervention des secours en snowboard lorsque l'on prend en compte l'ensemble des usagers des *snowparks* (presque deux fois plus importante chez les snowboarders que chez les skieurs : 10,5 % *versus* 5,9 %). Lorsque l'on s'intéresse uniquement aux accidents engendrant un traumatisme lourd (gêne d'un mois et plus), cette différence persiste dans les mêmes proportions. Dès lors, les statistiques d'Ho5 conduisent à une surévaluation du nombre d'accidents chez les snowboarders, comparativement aux skieurs. Il importe de souligner que lorsque l'on prend en considération uniquement les pratiquants, la différence entre les skieurs et les snowboarders déclarant un recours aux secours lors de leur dernier accident n'est pas significative. Nous émettons ainsi l'hypothèse que ces résultats s'expliquent par le fait que les «visiteurs» se blessent davantage en *snowboard* qu'en ski, la pratique «classique» du *snowboard* étant associée à un sur-risque d'accident (Feuillie, 2011). La différence généralement soulignée entre la pratique du ski et du *snowboard* en termes de dangerosité se dissipe en *snowpark* : dans ces espaces, l'influence de l'engin s'efface devant la dangerosité générée par la pratique du *freestyle*.

Soulignons enfin que les différences méthodologiques ici évoquées permettent également d'expliquer pourquoi les résultats des Médecins de Montagne conduisent à une surévaluation de certaines traumatologies (les traumatismes crâniens par exemple) et localisations de blessures (membres supérieurs comparativement aux membres inférieurs).

3.5. Les comportements sécuritaires

Note méthodologique.

La significativité des différences annoncées à systématiquement été vérifiée, le seuil de significativité choisi étant de 0,05. Pour des seuils de significativité compris entre 0,05 et 0,1 nous avons parfois commenté les résultats en parlant alors de « tendance ». Les comparaisons de moyennes ont été testées à l'aide des tests de Student et/ou de Fischer ; les comparaisons de pourcentages avec celui du Khi-deux.

Lors de la passation du questionnaire en snowpark nous avons observé un effet de désirabilité sociale concernant les comportements destinés à minimiser l'exposition aux dangers. Afin de prendre en compte cet effet nous ne donnerons des chiffres que pour décrire la proportion des personnes adoptant systématiquement le comportement étudié, supposant que le biais consistant à vouloir se présenter sous un jour favorable ne conduirait pas à des choix de réponses aussi affirmatif lorsque le comportement en question n'est pas adopté.

Afin d'analyser les effets de variables qualitatives (telles que la catégorie d'âges et niveau de pratique par exemple) sur les comportements de gestions des risques étudiés nous avons avant transformé les variables s'y rapportant (variables qualitatives ordinales) en variables quantitatives puis effectué des analyses de variances multivariées (Manova).

3.5.1. Le port de protections destiné à atténuer les impacts en cas d'accident

3.5.1.1. Le port du casque

En snowpark, 70 % des pratiquants portent un casque systématiquement et 8 % fréquemment. Ils sont par contre 13 % à ne jamais le porter. Le port du casque ne diffère pas selon le sexe, il est par contre très fortement lié à l'âge, avec une forte chute de son port à partir de la tranche des 19-25 ans. Au vu de l'année de lancement (1999) des campagnes de prévention incitant au port du casque pour les enfants et de leur efficacité, cette diminution doit être interprétée comme un abandon progressif du port du casque avec l'avancée en âge.

Si les snowboarders et les skieurs diffèrent selon leur fréquence de port du casque (les premiers étant deux fois plus nombreux que les seconds (19,5 % versus 9,5 %) à ne jamais le porter), cette relation résulte uniquement d'un effet d'âge ; à tranche d'âges égales il n'y a pas de différence de comportement.

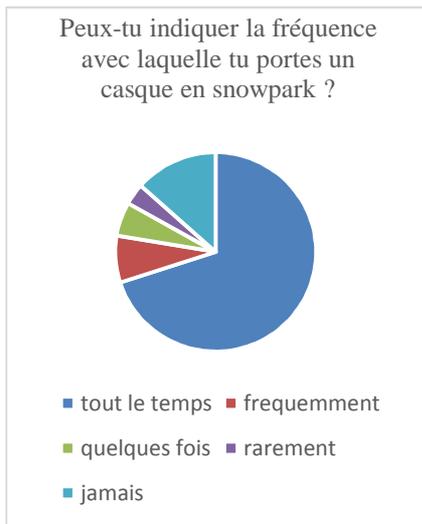


Figure 62. Répartition des pratiquants selon leur fréquence de port du casque

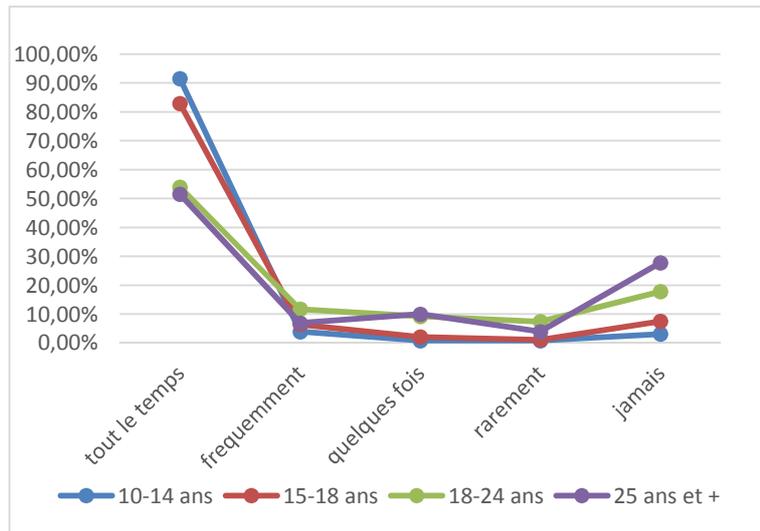


Figure 63. Répartition des pratiquants selon leur fréquence de port du casque et leur classe d'âges

Pour les plus de 18 ans, le port du casque varie selon les modalités de la pratique en *snowpark* ; ceux qui font essentiellement des *rails* sont en effet une minorité (31 %) à le porter systématiquement alors que ceux qui privilégient les sauts sont au contraire une large majorité (60 %) à le porter systématiquement.

Chez les plus jeunes (moins de 19 ans) cette relation n'apparaît pas, ils sont pour la plupart casqués quelle que soit leur modalité de pratique.

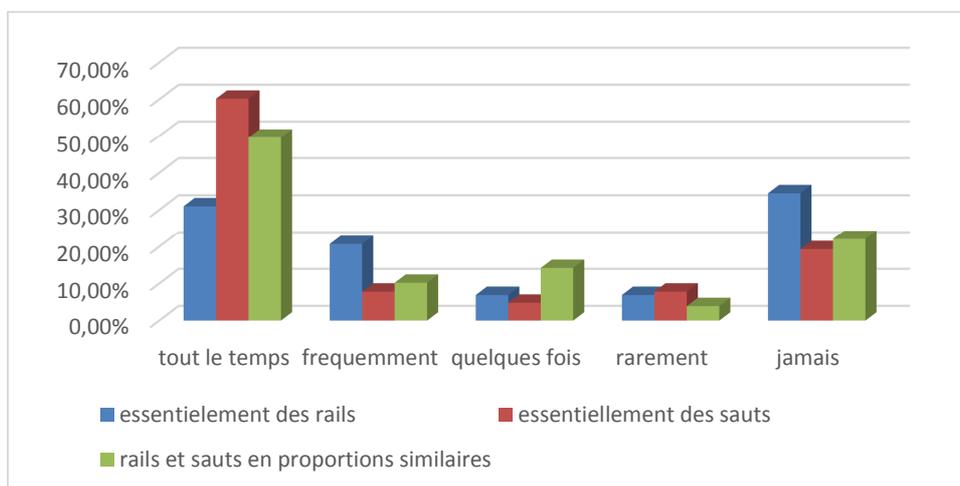


Figure 64. Répartition des plus de 18 ans selon leur fréquence du port du casque et leur modalité de pratique

Le port du casque varie fortement selon le niveau de pratique. A partir du niveau moyen, pour lequel le port du casque est le plus courant, on observe sa diminution au fur et à mesure que le niveau augmente. Ainsi, les experts ne sont que 52 % à le mettre systématiquement, contre 75 % des pratiquants moyens; les experts sont également deux fois plus nombreux que les pratiquants moyens à ne jamais le porter (20 % *versus* 10 %).

Ce qu'il convient également de souligner, c'est qu'à partir du niveau « confirmé », les pratiquants se distinguent des moins forts par le fait que sans rejeter le port du casque, ils le portent seulement par intermittence, en jugeant de sa nécessité en fonction de la difficulté des figures qu'ils souhaitent entreprendre.

Cette relation entre le port du casque et le niveau n'est pas observable chez les enfants de moins de 14 ans, elle est le plus fortement marquée chez les 15-18 ans. Ainsi, la forte diminution du port du casque observée pour les pratiquants en général à partir de l'âge adulte (cf. *supra*) s'opère dès l'adolescence chez les confirmés et les experts. La relation entre le port du casque et le niveau de pratique perdure à fréquence de pratique égale.

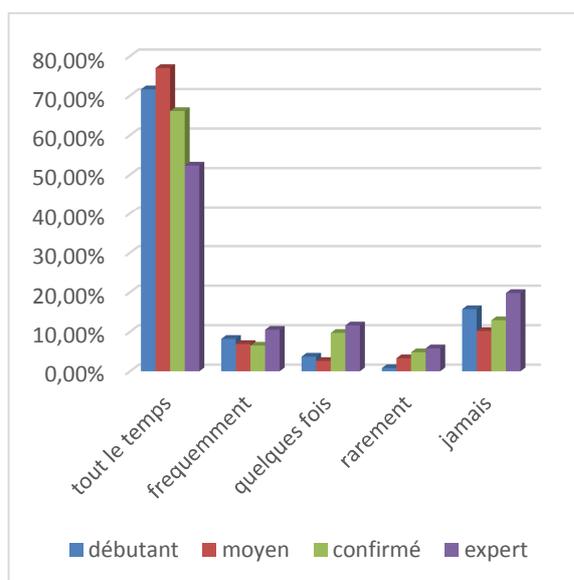


Figure 65. Répartition de la fréquence de port du casque selon le niveau des pratiquants

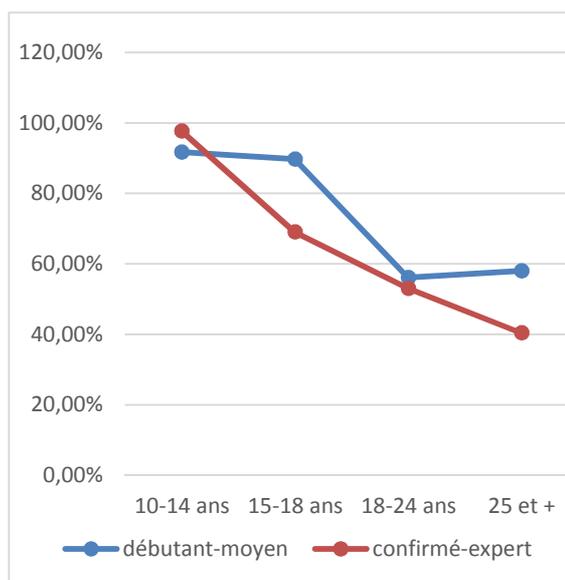


Figure 66. Répartition des pratiquants portant systématiquement le casque selon leur âge et leur niveau

Notons enfin que globalement les touristes pratiquants ne diffèrent pas significativement des autres selon le port du casque. Cependant, à niveau de pratique égal, ils se distinguent des autres par le fait de moins le porter. Ainsi 14 % des touristes débutants et moyens ne le mettent jamais contre 8 % des autres pratiquants de mêmes niveaux.

3.5.1.2. Le port de la dorsale

Concernant le port de la dorsale, deux populations représentant chacune plus du tiers des pratiquants se distinguent : ceux qui la portent « tout le temps » et ceux qui n'y ont « jamais » recours. Le port de la dorsale ne varie pas selon le sexe ; on constate par contre une tendance à la diminution de celui-ci au fur et à mesure que les classes d'âge augmentent. Ainsi, les moins de 14 ans sont 47 % à la porter, ce chiffre n'étant plus que de 31 % chez les plus de 25 ans.

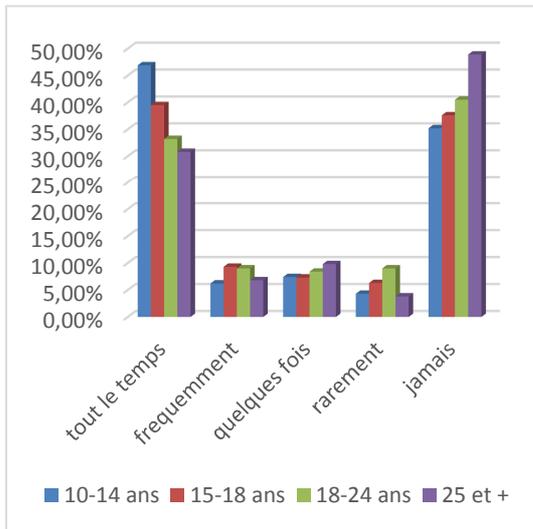
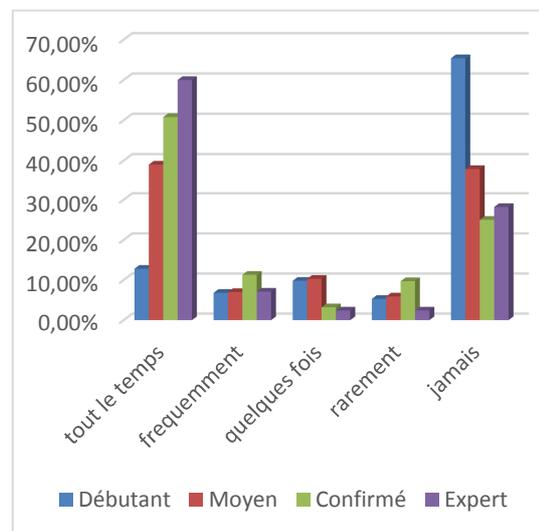


Figure 67. Répartition des pratiquants selon leur tranche d'âges et leur fréquence de port de la dorsale.

A l'image du port du casque celui de la dorsale est fortement lié au niveau de pratique. En revanche, le sens de la relation s'inverse puisque la fréquence du port de la dorsale augmente très nettement au fur et à mesure que le niveau de pratique s'élève. Chez les experts, 60 % la portent systématiquement contre 13 % des débutants qui, dans le même temps, sont plus de 65 % à ne jamais la porter. Exceptés pour les plus de 25 ans, cette relation perdure à tranches d'âges égales.

Figure 68. Répartition des pratiquants selon leur niveau et leur fréquence de port de la dorsale.



Le port de la dorsale est également lié au style de pratique ; plus de la moitié de ceux qui privilégient les modules à plat (55 %) en porte une régulièrement (« tout le temps » ou « fréquemment ») contre un peu plus du tiers (35 %) des adeptes des sauts. Par contre le port de la dorsale ne diffère pas selon le type de pratique (ski ou *snowboard*).

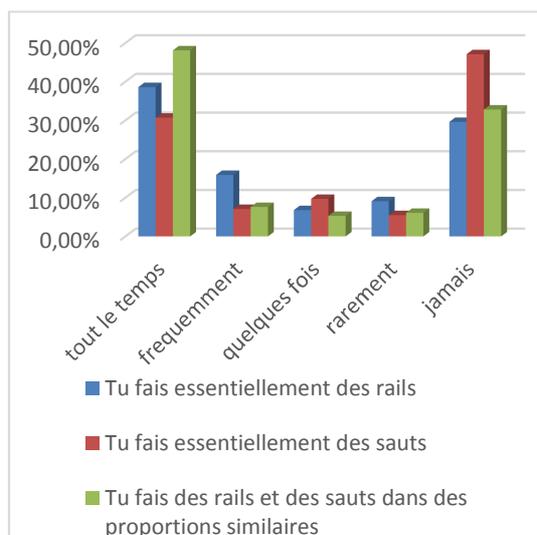


Figure 69. Répartition des pratiquants selon leur modalité de pratique et leur fréquence de port de la dorsale.

Même si par rapport au port du casque celui de la dorsale relève d'une stratégie singulière, ces deux variables sont liées entre elles. Les deux populations se distinguant particulièrement sont, d'une part celle qui met systématiquement un casque et une dorsale et, d'autre part, celle qui à l'inverse n'en met jamais.

La première représente le tiers des pratiquants des *snowparks* : il s'agit essentiellement d'enfants (moins de 18 ans) qui passent la quasi-totalité de leur journée dans les *snowparks* et se rendent très régulièrement en station. Ils se distinguent des pratiquants du même âge par un niveau de pratique élevé (même si le niveau moyen reste majoritaire, 43 % d'entre eux sont d'un niveau confirmé ou expert). Parmi les jeunes portant un casque et une dorsale il n'y a quasiment pas de débutants (7 %).

La seconde regroupe 1/10^{ème} des pratiquants. Elle se compose d'adultes parmi lesquels on distingue deux profils particuliers. D'un côté, les débutants et les moyens pour qui la pratique en *snowpark* n'occupe qu'une petite partie de leur journée de ski et qui, dans le même temps, se rendent rarement en station (pour la plupart uniquement pendant les vacances). De l'autre, et dans une proportion beaucoup plus faible, les pratiquants qui, au contraire, ont un niveau de pratique élevé, se rendent très fréquemment en station et passent l'essentiel de leur journée de ski dans les *snowparks*.

Les touristes diffèrent très fortement des autres pratiquants par le fait qu'ils sont beaucoup moins nombreux à porter une dorsale, cette relation perdure à niveau de pratique égale. Ainsi, 23 % des touristes débutants et moyens la portent tout le temps contre 37 % des pratiquants de mêmes niveaux.

3.5.2. Les comportements destinés à minimiser l'exposition aux dangers

3.5.2.1. Données globales

Deux comportements sécuritaires sont majoritairement adoptés par les pratiquants : vérifier que la zone de réception soit dégagée avant de se lancer sur un module de saut et indiquer aux autres « que la

voie n'est pas libre » en cas de chute d'un tiers dans cette même zone. Ainsi, 64 % des pratiquants déclarent adopter ce premier comportement et 65 % pour le second.

Suivent d'autres comportements tels que la vérification de la prise d'élan qui représente pour 47 % des pratiquants un comportement systématisé, et l'échauffement (38 %). Viennent ensuite le fait d'effectuer au moins un tour de repérage (30 %), de prendre en compte du niveau de difficulté des modules (28 %) et d'attendre qu'un autre soit passé avant de se lancer sur un module (27 %). La vérification de l'état de la neige (20 %) et de son matériel (15 %) sont des comportements arrivant en dernière position.

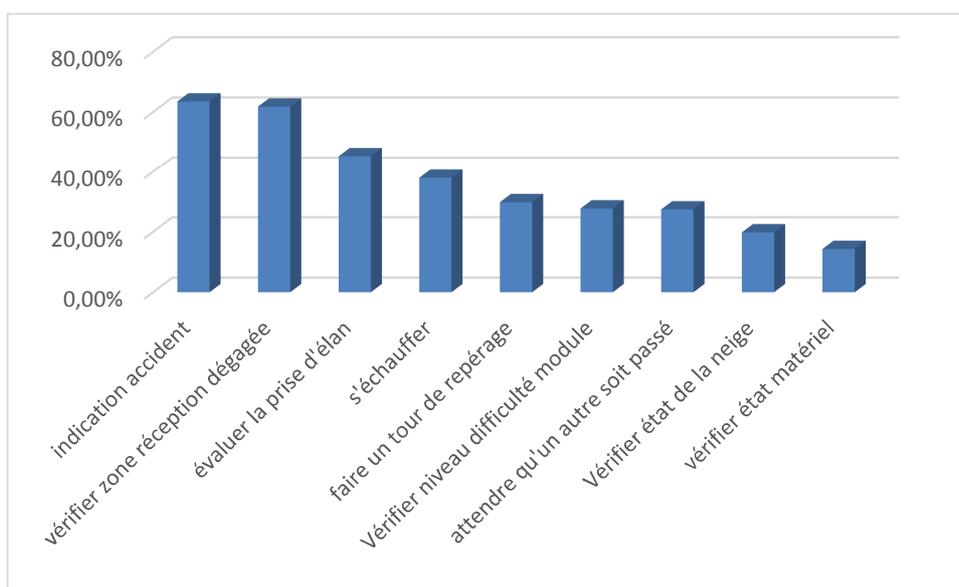


Figure 70. Répartition des comportements sécuritaires selon la proportion de pratiquants les adoptant systématiquement.

3.5.2.2. Variation des comportements de gestion des risques selon les contextes

Quatre des comportements de gestion des risques varient selon les tranches d'âges. Ainsi, vérifier l'état de neige, celui de son matériel, comme le fait d'effectuer un tour de repérage avant de se lancer sont des comportements dont l'adoption se renforce au fur et à mesure de l'avancée en âge des pratiquants. En revanche, le fait de laisser passer quelqu'un avant de se lancer est un comportement évoluant en sens inverse, à savoir que se sont les plus jeunes qui y ont davantage recours. L'ensemble de ces différences perdure à niveau de pratique égal.

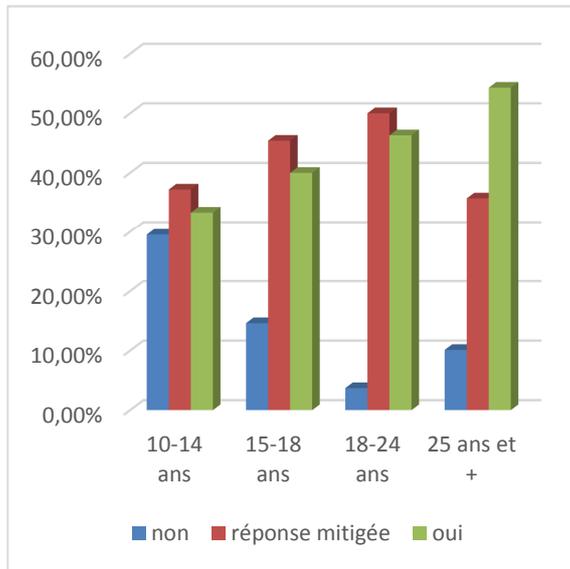


Figure 71. Répartition des pratiquants selon qu'ils vérifient ou non l'état de la neige avant de se lancer et leur tranche d'âges

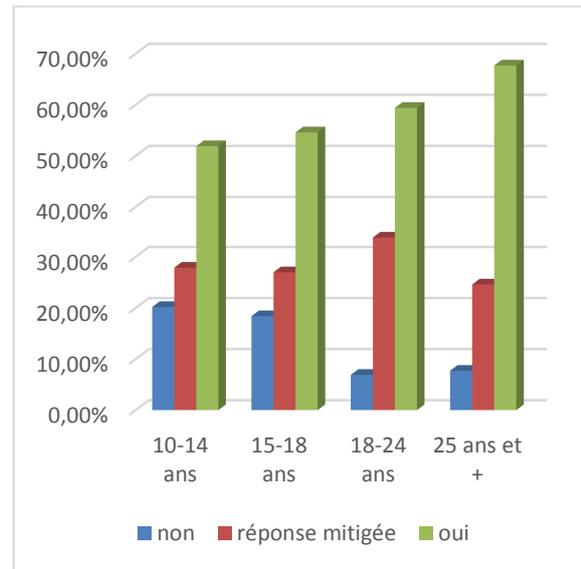


Figure 72. Répartition des pratiquants selon qu'ils effectuent au moins un tour de repérage avant de se lancer et leur classe d'âge.

Les comportements de gestion des risques varient également selon le niveau d'expertise des pratiquants. Cette variation va, le plus souvent, dans le sens d'un accroissement de l'adoption de ces comportements au fur et à mesure que le niveau de pratique augmente. Ainsi avant de se lancer sur un module les experts et les confirmés sont proportionnellement plus nombreux à vérifier l'état de la neige, à « faire un tour de repérage », à évaluer la prise d'élan et à s'échauffer en effectuant une ou deux descentes par exemple. De même, lorsque quelqu'un tombe dans la zone de réception les $\frac{3}{4}$ des experts indiquent systématiquement aux autres que la voie n'est pas libre alors que seule la moitié des débutants déclare le faire.

En ce qui concerne la vérification du niveau de difficulté indiqué sur les modules, le sens de la relation s'inverse puisqu'elle concerne davantage les moins expérimentés.

Si globalement la relation entre l'adoption de comportements sécuritaires et le niveau d'expertise perdure quelque soit l'âge, la relation est quant à elle plus mitigée pour les adolescents âgés de 15 à 18 ans. Aussi, les confirmés et les experts de cette tranche d'âges ne vont-ils pas davantage faire attention à l'état de la neige avant de se lancer, ni être plus nombreux à effectuer un tour de repérage que les débutants et les pratiquants moyens du même âge.

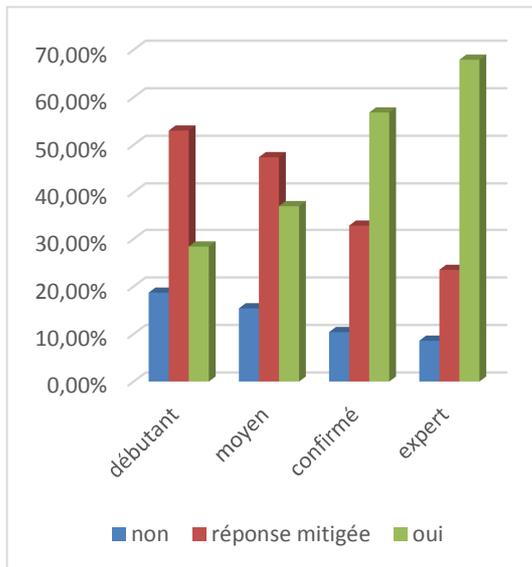


Figure 73. Répartition des pratiquants selon qu'ils vérifient l'état de la neige avant de se lancer et leur niveau

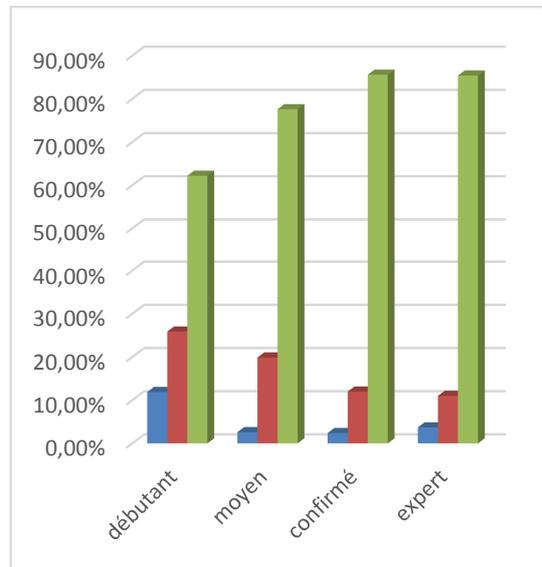


Figure 74. Répartition des pratiquants selon qu'ils évaluent la prise d'élan avant de se lancer et leur niveau.

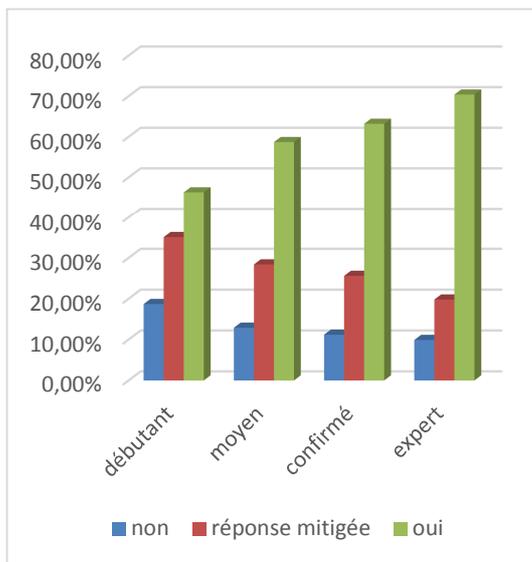


Figure75. Répartition des pratiquants selon qu'ils indiquent aux autres que la voie n'est pas libre lorsque quelqu'un tombe dans la zone de réception et leur niveau

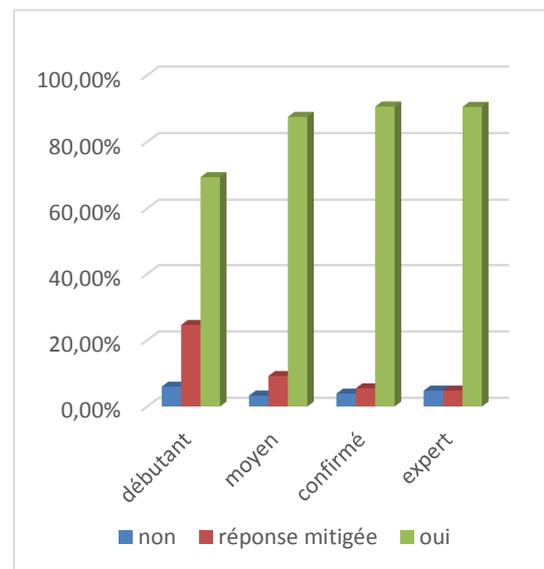


Figure76. Répartition des pratiquants selon qu'ils effectuent au moins un tour de repérage avant de se lancer et leur niveau

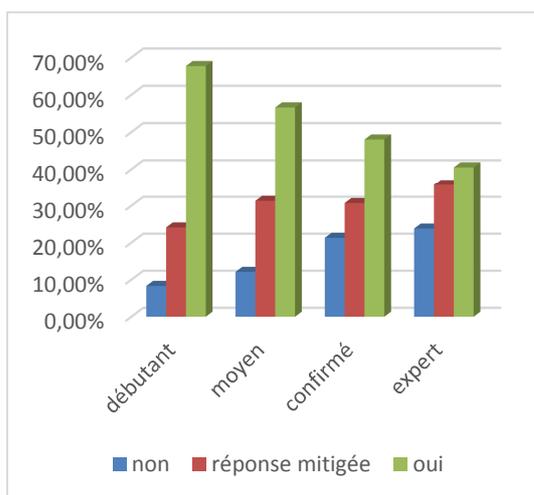


Figure 77. Répartition des pratiquants selon qu'ils vérifient ou non le niveau de difficulté indiqué sur les modules et leur niveau

Le seul comportement variant selon le sexe (à niveau et fréquence de pratique équivalents) consiste à attendre qu'un autre soit passé avant de se lancer sur un module ; ce comportement concerne davantage les femmes que les hommes. Il varie également selon le vécu accidentel, étant plus fréquent chez ceux ayant déjà eu un accident ; ces derniers vont également être davantage attentifs à l'état de la neige.

Les touristes se distinguent fortement des autres pratiquants par le fait qu'ils sont proportionnellement bien moins nombreux que les autres à adopter des comportements sécuritaires. Ces différences se retrouvent sur l'ensemble des comportements mesurés, excepté sur celui consistant à regarder le niveau des modules avant de se lancer. Soulignons que ces relations ne perdurent pas à niveau de pratique égal.

3.5.3. Synthèse des résultats

Le port du casque

70 % des pratiquants portent un casque systématiquement et 8% fréquemment.

13% ne le portent jamais.

Les moins de 19 ans sont pour la plupart casqués quelle que soit leur modalité de pratique.

Abandon progressif du port du casque avec l'avancée en âge. Forte chute à partir de la tranche des 19-25 ans.

Chez les adultes, ceux qui font essentiellement des *rails* sont moins d'un tiers à le porter systématiquement, contre 60% de ceux qui privilégient les sauts.

Le port du casque est le plus courant au niveau moyen, puis diminue au fur et à mesure que le niveau augmente (52% des experts le mettent systématiquement, contre 75% des moyens). Les experts sont deux fois plus nombreux que les moyens à ne jamais le porter (20% *versus* 10%).

A partir du niveau confirmé, le casque est souvent porté seulement par intermittence, probablement en fonction de la difficulté des figures qu'ils souhaitent entreprendre.

La forte diminution du port du casque observée à partir de l'âge adulte s'opère dès l'adolescence chez les confirmés et les experts.

A niveau de pratique égal les « touristes » portent un peu moins le casque que les autres (14% des débutants et des moyens ne le mettent jamais contre 8% des pratiquants de même niveau).

Le port du casque diminue avec l'augmentation du niveau d'expertise.

Le port de la dorsale

Un tiers la porte « tout le temps », un autre tiers jamais.

Tendance à la diminution du port au fur et à mesure que l'âge augmente. Les moins de 14 ans sont 47% à la porter contre 31% chez les plus de 25 ans.

Port de la dorsale fortement lié au niveau de pratique. Chez les experts, 60% la portent systématiquement contre 13% des débutants (qui sont plus de 65 % à ne jamais la porter).

55% de ceux qui privilégient les modules à plat la portent régulièrement contre 35% des adeptes de sauts.

Les touristes sont peu nombreux à porter une dorsale : 23% des débutants et des moyens la portent en permanence contre 37% des autres pratiquants de même niveau.

Deux populations se distinguent : celle qui met systématiquement un casque et une dorsale (1/3 des pratiquants, notamment les moins de 18 ans de bon niveau fréquentant assidument les *snowparks*) ; celle qui à l'invers ne porte jamais ni l'un ni l'autre (1/10^{ème} des pratiquants, surtout des adultes débutants pratiquant occasionnellement mais aussi quelques adultes pratiquant fréquemment).

Le port de la dorsale croît avec l'augmentation du niveau d'expertise.

Les comportements destinés à minimiser l'exposition aux dangers

Deux comportements sécuritaires sont adoptés systématiquement par près des 2/3 des pratiquants : vérifier que la zone de réception est dégagée avant de se lancer sur un module de saut (64%, surtout les femmes et ceux ayant déjà eu un accident) ; indiquer « que la voie n'est pas libre » en cas de chute d'un tiers dans cette même zone (65%, surtout à partir du niveau moyen).

D'autres comportements sont adoptés par moins de la moitié des pratiquants : vérification de la prise d'élan (systématique pour 47%, surtout les experts et confirmés) ; échauffement (38%, surtout les experts et confirmés) ; passage de repérage (30%, surtout les plus âgés) ; prise en compte du niveau de difficulté des modules (28%, surtout les moins expérimentés) ; attente qu'un autre soit passé avant de se lancer sur un module (27%, surtout les plus jeunes) ; vérification de l'état de la neige (20%, surtout les plus âgés, les experts et confirmés, ou encore ceux ayant déjà eu un accident) et de son matériel 15%, surtout les plus âgés).

Les confirmés et experts de 15-18 ans ne font pas davantage attention à l'état de la neige ; ils ne sont pas plus nombreux à effectuer un tour de repérage que les débutants et moyens du même âge.

Les touristes sont proportionnellement bien moins nombreux que les autres à adopter les comportements sécuritaires évoqués, sauf celui consistant à tenir compte du niveau des modules.

Propositions relatives aux dispositifs sécuritaires

Lorsque l'on demande aux pratiquants d'évaluer l'efficacité des dispositifs sécuritaires existants, ce sont la signalisation de la difficulté des modules, les filets séparant le *snowpark* du reste de la piste et l'affichage des règles de sécurité à l'entrée du *snowpark* qui arrivent en tête avec plus de 60 % de pratiquants d'avis favorables. Suivent les conseils et recommandations donnés par les *shapers* ainsi que la matérialisation de la zone de départ.

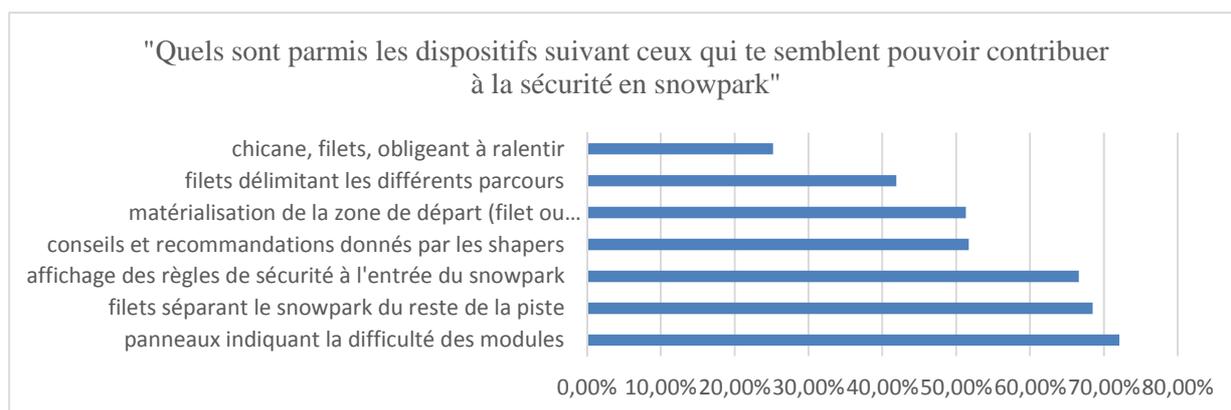


Figure78. Propositions relatives aux dispositifs sécuritaires.

L'évaluation des dispositifs sécuritaires fait l'objet d'un consensus ; aucune des variables mesurées (niveau et type de pratique, vécu accidentel, sexe et âge des pratiquants) n'engendre sa variation. Une analyse plus fine, en comparant la répartition des réponses modalité par modalité permet néanmoins de montrer que l'importance accordée à l'affichage de la difficulté des modules augmente au fur et à mesure que le niveau d'expertise décroît.

L'analyse des réponses à la question ouverte « Avez-vous des idées sur ce que l'on pourrait faire afin d'améliorer la sécurité dans les *snowparks* ? » révèle que plus du tiers des propositions émises suggèrent une restriction de l'accès au *snowpark*, principalement envisagée sous la forme d'interdictions ou de limitations ; quelques-uns proposent de créer, au sein du *snowpark*, des espaces « réservés » et/ou la création d'un « permis » ou d'une « licence » spécifique permettant d'y accéder. Les populations visées par ces limitations sont dans près de la moitié des cas les « touristes », suivent les débutants, ceux qui n'y font rien de particulier (les « visiteurs ») et dans une moindre mesure les enfants. L'importance prise par les propositions de restriction de l'accès aux « touristes » croît au fur et à mesure que le niveau d'expertise augmente, ce qui n'est pas le cas concernant celles destinées aux enfants et aux débutants.

Ces propositions sont suivies par des suggestions relatives au renforcement de l'encadrement, de la formation, de la diffusion de conseils et d'informations dans les *snowparks* (près du tiers des propositions).

Vient ensuite (un peu moins du quart des propositions) tout ce qui concerne la signalétique dans les *snowparks* ; certaines propositions sont des améliorations des dispositifs existants (visibilité et pertinence des règles de sécurité affichées à l'entrée des *snowparks* et des panneaux indiquant la difficulté des modules par exemple) ; d'autres suggèrent des aménagements parfois mis en place dans certains *snowparks* (matérialisation de la zone de départ) ou la création de nouveaux aménagements permettant par exemple la gestion des départs (type « feu rouge ») et la visualisation de la zone de réception. Soulignons que ces deux dernières propositions émanent principalement des débutants. Ces derniers se distinguent également par leurs propositions relatives à l'adoucissement de la zone de réception (amoncellement de poudreuse, mise en place d'*air bag* etc.).

Enfin, sont évoquées l'obligation du port de protections et la présence de secours sur place.

Synthèse des résultats

En termes d'**appréciation de l'impact des dispositifs sécuritaires existants**, la signalisation de la difficulté des modules, les filets séparant le *snowpark* du reste du domaine et l'affichage des règles de sécurité sont les plus choisis par les pratiquants. Suivent les conseils des *shapers* et la matérialisation des zones de départ. L'importance accordée à l'affichage de la difficulté des modules est d'autant plus élevée que le niveau d'expertise est faible.

Plus du tiers des propositions recueillies suite à questionnement ouvert suggèrent une **restriction de l'accès au snowpark** (interdiction ou limitation, création d'espaces « réservés » et/ou d'un permis/licence spécifique). Les « touristes », puis les débutants, les « visiteurs » et dans une moindre mesure les enfants sont visés par ces limitations (50%).

L'importance prise par les propositions ciblées sur les « touristes » croît avec le niveau d'expertise.

Des **suggestions relatives au renforcement de l'encadrement, de la formation, de la diffusion de conseils et d'informations** dans les *snowparks* sont formulées (un tiers des propositions).

Vient ensuite (moins du quart des propositions) ce qui concerne **la signalétique dans les snowparks : améliorations des dispositifs existants ; matérialisation de la zone de départ (voire mise en place de dispositifs type feu rouge pour la gestion des départs) ou encore visualisation de la zone de réception**. Ces propositions émanent principalement des débutants qui proposent aussi **l'adoucissement de la zone de réception** (neige poudreuse, airbag, etc.).

Enfin, sont évoquées **l'obligation du port de protections et la présence de secours sur place**.

3.6. La représentation du risque en *snowpark*

Note méthodologique.

L'ensemble des informations relatives aux représentations du risque en snowpark sont fournies par les réponses obtenues aux 20 questions d'opinion. A ces questions, les enquêtés devaient répondre sur une échelle de type Likert en 7 points allant de « pas du tout d'accord » à « tout à fait d'accord ». L'analyse des réponses et de leurs variations selon les différents profils des pratiquants fournirait un vaste ensemble de données présentant peu d'intérêt en l'absence d'un cadre global d'interprétation

Aussi, les réponses aux 20 questions d'opinion destinées à mesurer la représentation sociale étudiée ont été soumises à une analyse en composantes principales (ACP) afin de repérer celles formant des regroupements intelligibles.

Chacun des regroupements établis par l'ACP a alors fait l'objet de la construction d'une nouvelle variable correspondant à la moyenne des scores obtenus sur l'ensemble des variables composant le regroupement en question (score pouvant varier de 1 « tout à fait en désaccord » à 7 « tout à fait d'accord » ; le score de 4 correspondant à un positionnement neutre).

Dans un souci de lisibilité et d'illustration les figures et les commentaires se réfèrent aux données qualitatives obtenues, les trois regroupements réalisés « non », « avis mitigé » et « oui » correspondent respectivement aux modalités :

- « pas du tout d'accord » et « pas d'accord »
- « plutôt pas d'accord », « sans avis » et « plutôt d'accord » ;
- « d'accord » et « tout à fait d'accord ».

Seul le regroupement « oui » est considéré comme exprimant un avis pleinement partagé.

3.6.1. La valorisation du risque

L'un des regroupements mis en évidence par l'ACP se compose d'opinions valorisant l'aspect nécessaire voire indispensable de la prise de risque. Le risque fait ici partie intégrante de l'activité, il « fait partie du jeu ». Le risque s'exprime en termes de sensation, de jeu, de hasard, de moyen pour progresser. La moyenne obtenue par l'ensemble des pratiquants sur ce regroupement (5,1) révèle la connotation positive que prend le risque dans la pratique en *snowpark*.

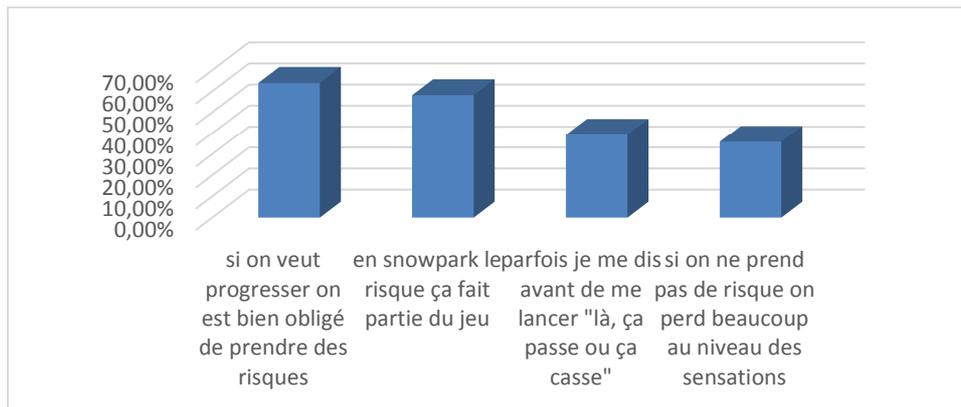


Figure 79. Répartition des opinions constitutives de la variable « valorisation du risque » selon la proportions de pratiquants les partageant pleinement.

La valorisation du risque varie selon l'âge des pratiquants ; à savoir qu'elle est d'autant plus marquée que les pratiquants sont jeunes. Ainsi les trois quart des moins de 18 ans (74,5 %) considèrent que pour progresser il faut nécessairement prendre des risques alors que chez les plus de 25 ans, seule la moitié d'entre eux partage cette opinion. Ces mêmes adolescents sont également plus nombreux à considérer qu'en *snowpark* le risque fait partie du jeu (65 % *versus* 48 % des plus de 25 ans), et à se dire parfois avant de se lancer : « là, ça passe ou ça casse ! » (48 % *versus* 25 %). Soulignons que le risque, en tant que moyen nécessaire pour la recherche de sensations, est nettement plus marqué chez les enfants (10-14 ans) que chez les adolescents (57 % *versus* 39 %). La relation entre l'âge et la valorisation du risque perdure à niveau de pratique égal.

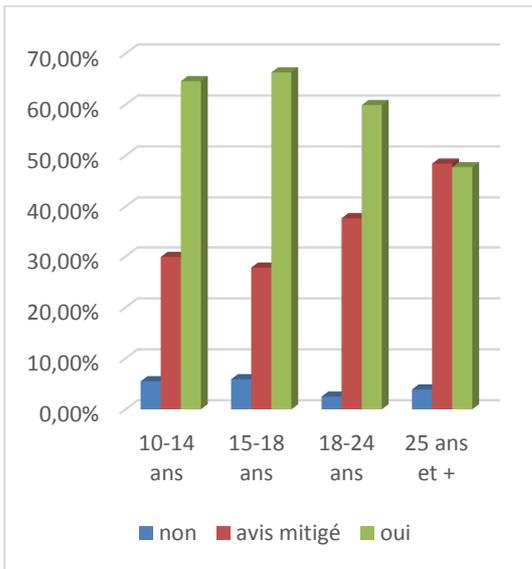


Figure 80. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non qu'en *snowpark* le risque fait partie du jeu et leur tranche d'âge

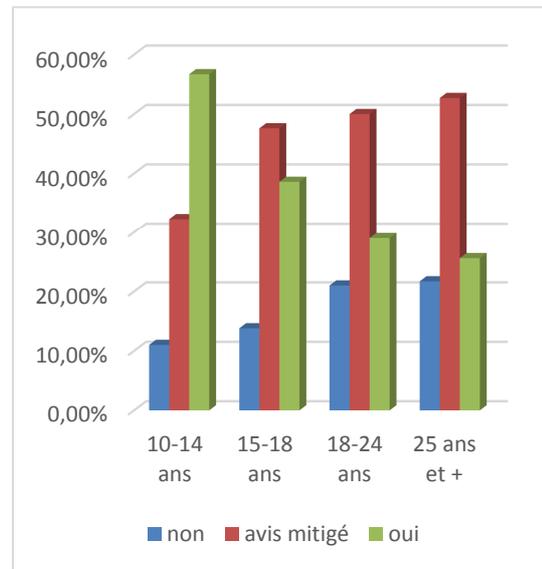


Figure 81. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non que l'on perd beaucoup au niveau des sensations si on ne prend pas de risque et leur tranche d'âge

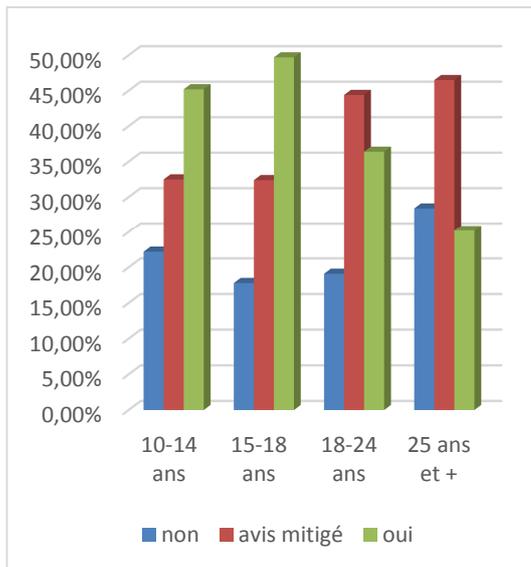


Figure 82. Répartition des pratiquants selon qu'ils disent ou non parfois avant de se lancer "Là, ça passe ou ça casse" et leur tranche d'âge

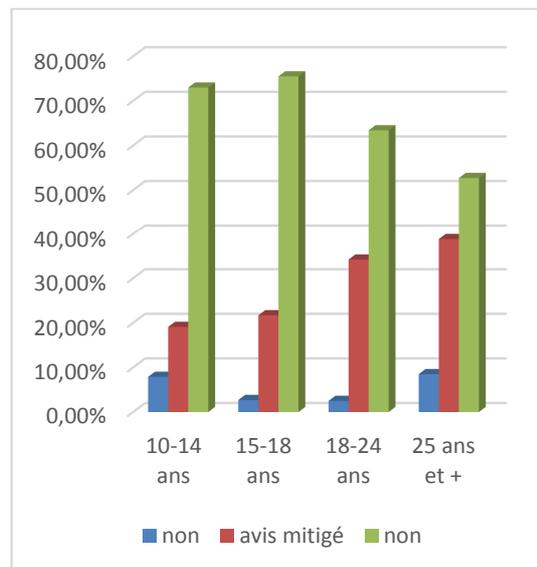


Figure 83. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent que "l'on est bien obligé de prendre des risques pour progresser" et leur tranche d'âge

Globalement la valorisation du risque ne diffère pas selon le niveau des pratiquants ; cependant une analyse plus fine permet de montrer que considérer « que le risque fait partie du jeu » et dans le même temps « qu'il est un moyen nécessaire à la progression » croît au fur et à mesure que le niveau d'expertise augmente.

Sur ce regroupement, les deux sous-groupes qui obtiennent les scores les plus élevés sont les enfants (10-14 ans) et les adolescents (15-18 ans) ayant un bon niveau d'expertise.

Le sexe et le vécu accidentel, à savoir le fait de s'être déjà blessé en *snowpark*, n'ont pas d'incidence sur la valorisation du risque.

3.6.2. La mise en cause du danger que « les autres » représentent

Un deuxième regroupement se compose d'items dans lesquels des populations à risque sont spécifiquement désignées ; ce regroupement révèle également la propension des individus à effectuer des inférences ayant pour but d'expliquer pourquoi certains pratiquants représentent une source de danger : ceux qui n'ont pas le niveau, ceux qui considèrent que le *snowpark* est une piste comme les autres, ou encore les « touristes ». Le score moyen obtenu sur cette variable est relativement élevé (5,3), soulignant ici la tendance globale à la catégorisation des producteurs de danger.

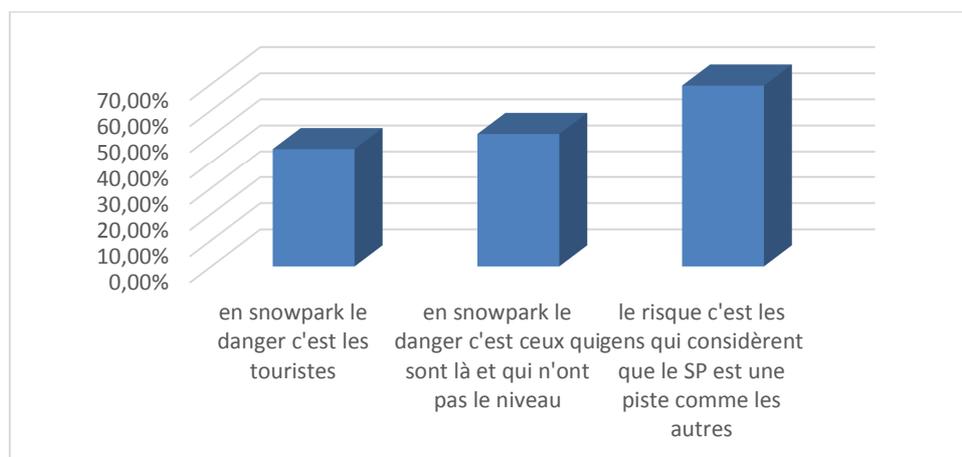


Figure 84. Répartition des opinions constitutives de la variable « mise en cause du danger que les autres représentent » selon la proportion de pratiquants les partageant pleinement.

Sur ce regroupement, les scores augmentent au fur et à mesure que le niveau d'expertise croît. Ainsi, la très grande majorité (68 %) des experts considère que le principal danger en *snowpark* c'est les touristes, contre moins du tiers (28 %) des débutants ; ils sont également plus nombreux à penser que « le danger c'est ceux qui sont là et qui n'ont pas le niveau » (67 % *versus* 38 %) mais également « ceux qui considèrent que le *snowpark* est une piste comme les autres » (79 % *versus* 57 %).

L'âge et le sexe n'ont pas d'incidence sur le fait de considérer les autres comme étant une source de danger en station. Cette opinion est en revanche liée au vécu accidentel. Aussi les pratiquants s'étant déjà blessés dans un *snowpark* ont-ils tendance (à niveau de pratique égal) à davantage désigner les autres comme des producteurs de dangers. Remarquons l'apparent paradoxe entre ce résultat est celui

concernant la très faible proportion des pratiquants (4 %) imputant leur dernier accident à la gêne que leur aurait causée un autre pratiquant (cf *supra*).

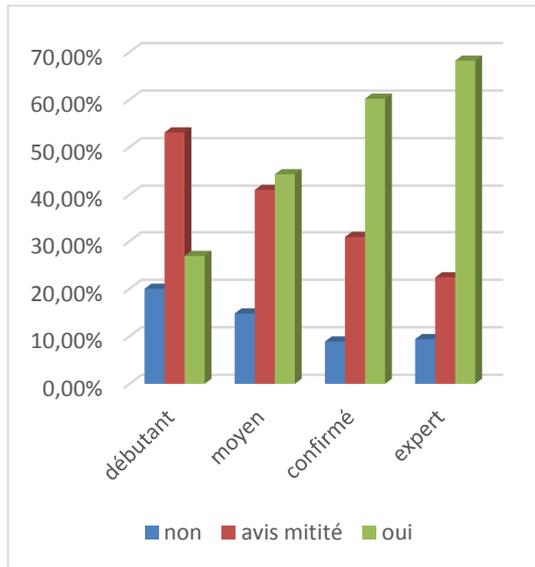


Figure 85. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non " que le principal danger en *snowpark* c'est les touristes" et leur niveau de pratique

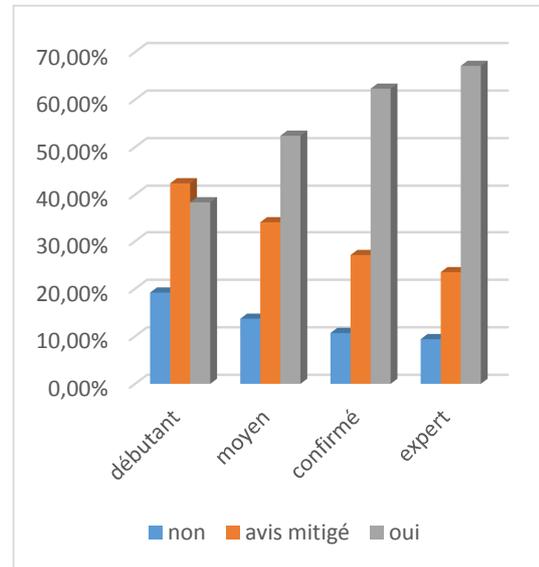


Figure 86. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non que "le problème en *snowpark* c'est ceux qui n'ont pas le niveau" et leur niveau de pratique

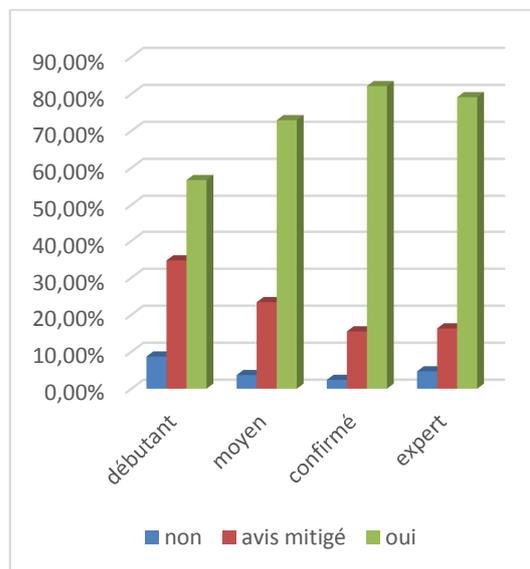


Figure 97. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non que "le risque c'est les gens qui pensent que le *snowpark* est une pistes comme les autres" et leur niveau de pratique

3.6.3. Le sentiment de maîtrise

Le sentiment de maîtrise renvoie à un sentiment de compétence technique et de contrôle qui minimiserait l'exposition au danger « Quand tu as un bon niveau tu maîtrises et du coup les risques sont moins importants ».

Globalement, ce sentiment augmente avec le niveau de pratique. Ainsi 41 % des experts approuvent cette proposition contre 26 % des débutants. Le sentiment de maîtrise ne varie pas selon l'âge mais il existe un effet d'interaction lorsque l'on compare les enfants de moins de 14 ans avec les autres pratiquants. Leur sentiment de maîtrise décroît avec l'expertise alors qu'il augmente chez les autres.

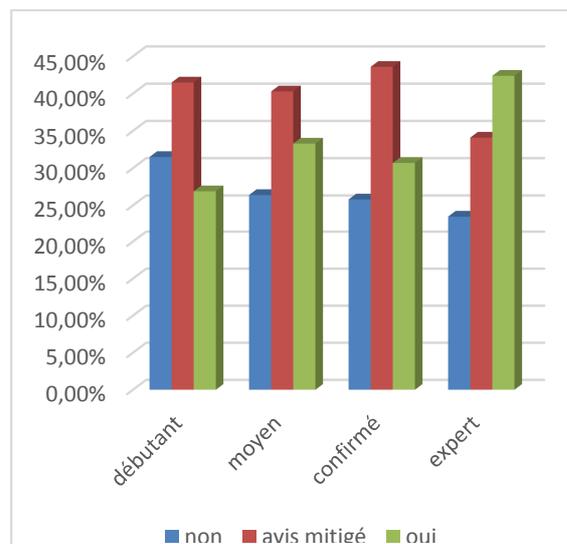


Figure 88. Répartition des pratiquants selon qu'ils considèrent ou non que "lorsqu'on a un bon niveau, on maîtrise et du coup les risques ils sont moins importants"

3.6.4. L'importance accordée aux facteurs individuels

Ce regroupement renvoie à la nécessité de savoir utiliser ses capacités individuelles afin de se prémunir des risques. L'attention et la concentration sont ici considérées comme essentielles dans la pratique en *snowpark*, tout comme le fait de savoir évaluer son niveau. Précisons que ce regroupement ne mesure pas le sentiment de maîtrise individuelle mais l'importance accordée aux facteurs individuels dans la gestion des risques. Le score moyen obtenu sur ce regroupement est de 5,3.

L'importance donnée aux facteurs individuels ne varie pas selon le sexe, ni selon le niveau de pratique. Elle varie par contre selon l'âge, dans le sens d'un accroissement au fur et à mesure de l'avancée en âge (excepté pour les jeunes adultes âgés de 18 à 25 ans). Les personnes s'étant déjà blessées dans leur pratique en *snowpark* obtiennent également des scores plus élevés que les autres sur ce regroupement.

Le sous-groupe obtenant les résultats les plus faibles sur ce regroupement sont les enfants (10-14 ans) ayant un faible niveau d'expertise.

3.6.5. La conscientisation du risque

Ce regroupement se réfère à la conscience de la dangerosité de la pratique en *snowpark*, aux aspects redoutés des conséquences de l'accident (la blessure, le handicap, le décès) et à la préoccupation qu'ils représentent. Le score moyen obtenu sur ce regroupement (4,4) est proche du score correspondant à un positionnement neutre (4), indiquant que les pratiquants ne semblent pas particulièrement intégrer l'accident et ses conséquences dans le champ des possibles.



Figure 89. Répartition des opinions constitutives de la variable « sentiment de stress » selon la proportion de pratiquants les partageant pleinement.

La conscientisation du risque varie selon l'âge des pratiquants, les plus jeunes le développant davantage que les plus âgés. Ainsi, plus de la moitié des enfants âgés de 10 à 14 ans (52 %) affirme qu'ils pensent souvent au risque de se blesser lorsqu'ils sont en *snowpark* contre moins du tiers des plus de 25 ans (31 %) ; 40 % de ces mêmes enfants craignent la possibilité de rester handicapés suite à un accident (contre 18 % des plus de 25 ans). Enfin, lorsque les pratiquants comparent la dangerosité de la pratique en *snowpark* avec la pratique sur pistes classiques, 44 % des plus jeunes affirment que c'est plus dangereux contre 19,5 % des plus âgés.

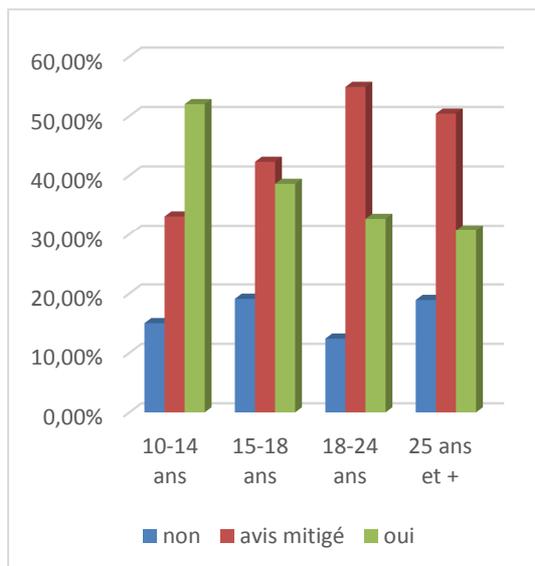


Figure 90 Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent souvent ou non au risque de se blesser lorsqu'ils sont en *snowpark* et leur tranche d'âges

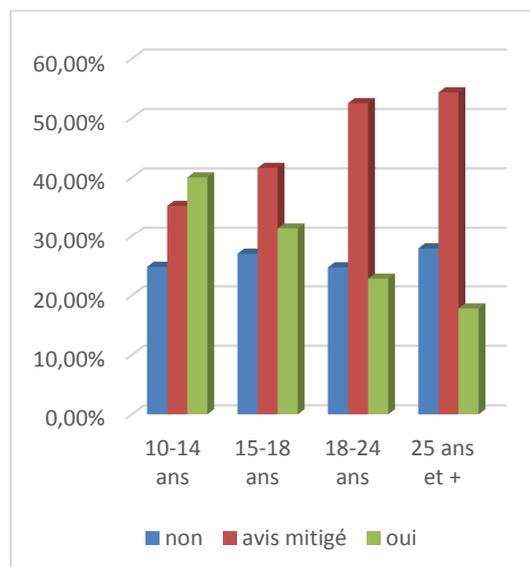


Figure 91. Répartition des pratiquants selon qu'ils craignent ou non, en *snowpark*, de se blesser et de rester handicapés selon leur tranche d'âges

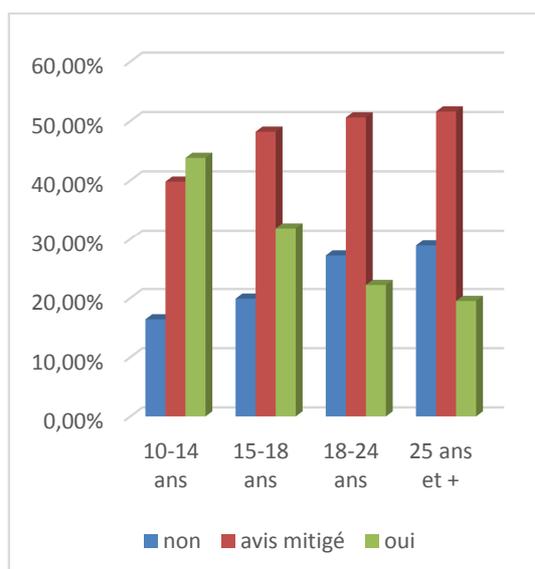


Figure 92. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent ou non que "faire du *snowpark* est plus dangereux que de rester sur la piste et leur tranche d'âge

La conscientisation du risque varie également selon les niveaux en allant vers une diminution de son intensité au fur et à mesure que le niveau d'expertise augmente. Ainsi un peu plus du quart (28 %) des experts, qui rappelons-le se blessent 5 fois plus que les débutants, pensent souvent au risque de se blesser lorsqu'ils sont en *snowpark* contre près de la moitié (46,5 %) des débutants. Les experts sont également moins nombreux à penser que la pratique en *snowpark* est plus dangereuse que de rester sur la piste (21 % *versus* 34 %). On observe donc chez ces pratiquants une dénégation du risque.

Le vécu accidentel et le sexe n'ont pas d'incidence sur la conscientisation du risque.

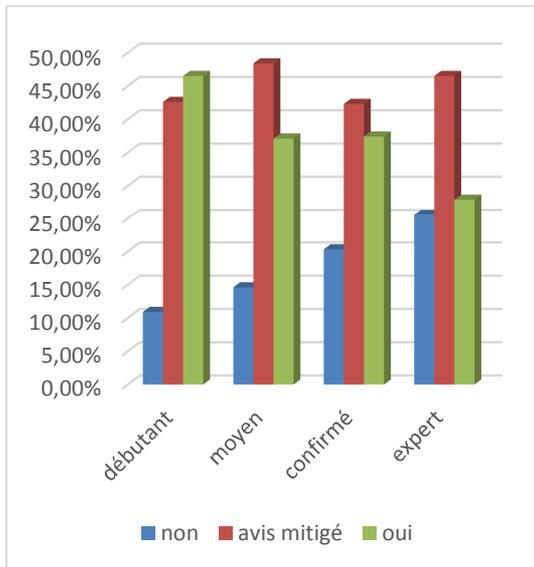


Figure 93. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent souvent au risque de se blesser lorsqu'ils sont en snowpark et leur niveau

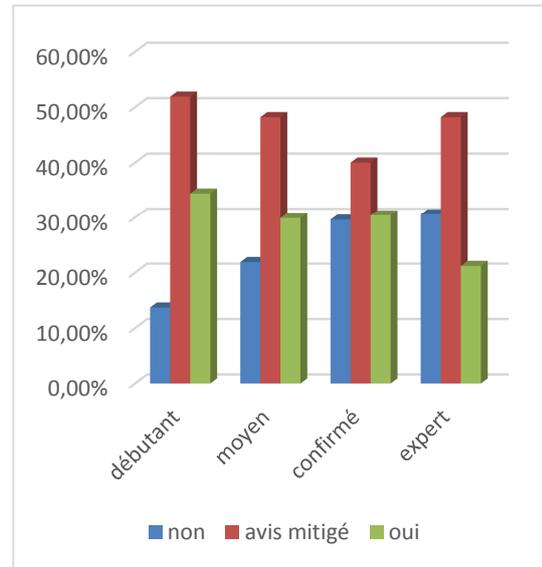


Figure 94. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent ou non que « faire du snowpark est plus dangereux que de rester sur la piste » et leur niveau

3.6.6. L'impact des modèles et de la mise en scène sur la prise de risque

Cette variable regroupe des *items* se référant à l'influence des modèles (regarder des vidéos de *freestyle*) et de la mise en scène (se savoir filmé, se sentir regardé) sur la prise de risque. Le score moyen obtenu sur cette variable (5) révèle que les pratiquants considèrent qu'ils exercent sur eux une certaine pression sociale favorisant la prise de risque.

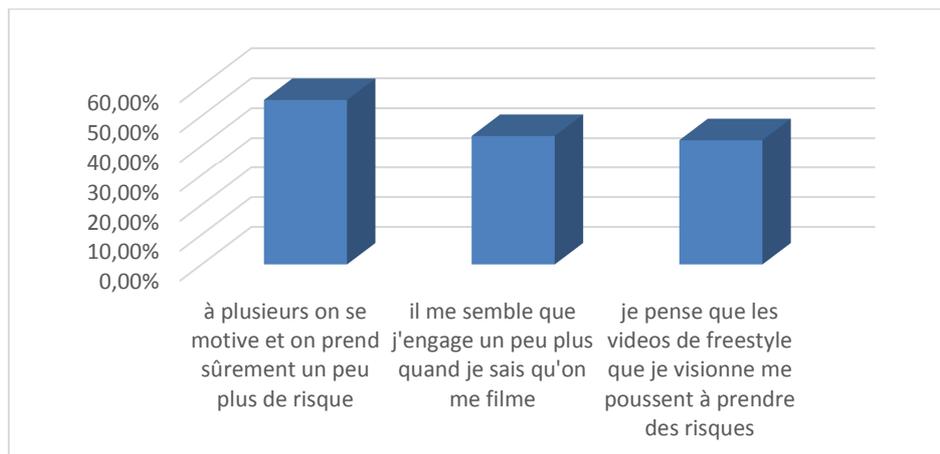


Figure 95. Répartition des opinions constitutives de la variable « influence des modèles et de la mise en scène sur la prise de risque »

L'impact de ces modèles varie selon l'âge dans le sens de sa diminution au fur et à mesure de l'avancée en âge. Ainsi, plus de la moitié des jeunes âgés de moins de 18 ans (51 %) pense qu'ils

prennent davantage de risques lorsqu'ils sont filmés, cette proportion étant de 35 % pour les adultes. Concernant l'influence du visionnage de vidéos de *freestyle* sur la prise de risque la différence est encore plus marquée, les enfants âgés de moins de 15 ans sont 3 fois plus nombreux que les adultes âgés de plus de 25 ans à penser qu'elle les pousse à prendre des risques (60 % *versus* 20 %).

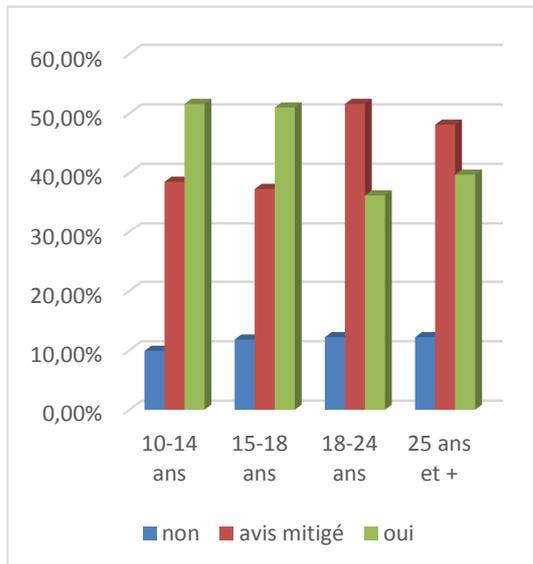


Figure 96. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent ou non prendre davantage de risque lorsqu'ils savent qu'on les filme et leur tranche d'âge

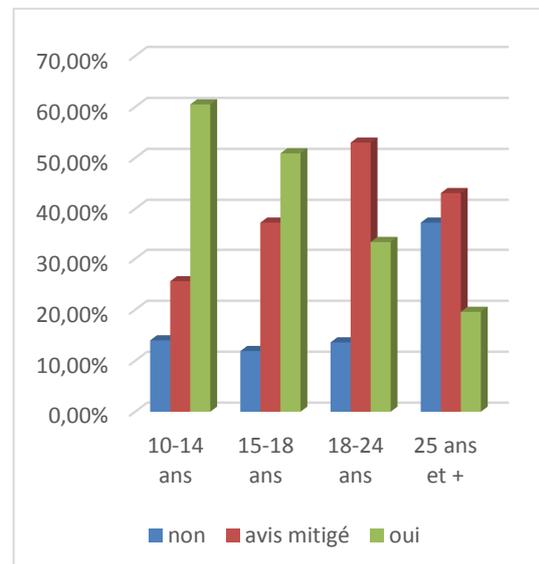


Figure 97. Répartition des pratiquants selon qu'ils pensent ou non que « les vidéos de freestyle qu'ils visionnent les poussent à prendre des risques » et leur tranche d'âge

Il existe un effet d'interaction entre le niveau de pratique et l'âge concernant la sensibilité à l'influence des modèles et de la mise en scène, qui s'observe essentiellement chez les plus jeunes qui ont d'autant plus tendance à être sensibles à ces effets d'influence qu'ils ont un fort niveau d'expertise. Cet effet d'interaction est plus particulièrement marqué pour la variable relative à la pratique en groupe. Ainsi 70 % des experts âgés de moins de 18 ans pensent qu'ils prennent davantage de risque lorsqu'ils pratiquent en groupe, cette proportion n'étant que de 44 % pour les débutants du même âge.

L'impact des modèles et de la mise en scène sur la prise de risque ne varie pas selon le sexe et le vécu accidentel.

3.6.7. Synthèse des résultats

Souvent **valorisé**, jugé nécessaire, et prenant une **connotation positive**, le **risque** « fait partie du jeu » (pour 2/3 des moins de 18 ans et la moitié des plus de 25 ans). Il constitue surtout **un moyen pour progresser** (notamment pour 3/4 des moins de 18 ans) **et une source de sensations** (surtout chez

les 10-14 ans). Considérer à la fois que « le risque fait partie du jeu » et « qu'il est un moyen nécessaire à la progression » est plus fréquent quand le niveau d'expertise augmente.

Mise en cause des « autres » : ceux qui n'ont pas le niveau, les « visiteurs » et les « touristes » sont catégorisés comme producteurs de danger. Entre 67% et 79% des experts les désignent clairement comme la principale source de danger, contre 2 à 3 fois moins de débutants. Le vécu accidentel amplifie la désignation des autres comme source de danger.

Le sentiment de maîtrise augmente avec le niveau de pratique, sauf chez les moins de 14 ans.

Savoir évaluer son niveau, être attentif et concentré sont considérés comme des facteurs individuels minimisant l'exposition, et ce d'autant plus que l'âge augmente (sauf pour les 18-25 ans) ou que l'on a déjà été accidenté.

Assez étonnamment, les pratiquants ne semblent pas particulièrement intégrer l'accident et ses conséquences dans le champ des possibles (**faible conscientisation de la dangerosité et des impacts corporels potentiels**). **Les 10-14 ans sont ceux qui redoutent le plus la blessure** (52% contre 31% des plus de 25 ans) **et le handicap** (40% contre 18% des plus de 25 ans) (effet d'interaction entre l'âge et le niveau, car la crainte augmente avec l'expertise chez les enfants et diminue chez les plus âgés). 44% de ces pré-adolescents considèrent la pratique en *snowpark* plus dangereuse que sur piste classique, contre 20% seulement des plus âgés.

Cette conscientisation du risque baisse quand le niveau de pratique augmente : 28% des experts (qui se blessent 5 fois plus que les débutants) pensent souvent au risque de se blesser contre 47% des débutants. Les experts pensent également moins souvent que la pratique en *snowpark* est plus dangereuse que sur piste (21% *versus* 34%). Une **dénégation du risque** est à l'œuvre.

Impact des modèles et de la mise en scène sur l'engagement : globalement les pratiquants considèrent que les vidéos de *freestyle* et le fait de se savoir filmé/regardé les incitent à la prise de risque. Cette pression diminue avec l'avancée en âge, surtout à propos des vidéos : 60% des 10-14 ans pensent qu'elles les poussent à prendre des risques contre 20% des plus de 25 ans. Les plus jeunes sont d'autant plus sensibles à ces influences (notamment l'émulation liée à la pratique en groupe) qu'ils ont un fort niveau d'expertise (effet d'interaction) : 70% des experts mineurs estiment prendre plus de risques en groupe, contre 44% pour les débutants du même âge.

4. INTERPRETATIONS ET CONCLUSION

Au sein des stations de sports d'hiver, les *snowparks* constituent des terrains de jeux singuliers, singularité allant bien au-delà de leurs aspects technico-sportifs. La plupart des *snowparks* constituent en effet des lieux de vie à part entière, marqués par une organisation sociale et culturelle qui se situe en marge des normes traditionnelles des stations. Plus ludiques, plus « excitants », ils sont régis par des codes alternatifs dont l'actualisation s'opère néanmoins dans la négociation avec les décideurs des stations. Les *snowparks* constituent à ce titre une illustration de l'impact des évolutions culturelles sur la structuration et la gouvernance des territoires touristiques en montagne.

Les pratiquants des *snowparks* se distinguent des autres pratiquants des stations par leur jeunesse et une très nette sous-représentation féminine ; ces espaces ne sont pourtant pas « réservés » à une frange de skieurs experts, revendiquant leur appartenance à une culture sportive singulière (rappelons ici l'hétérogénéité des niveaux de pratique et des modalités de fréquentation). Ces spécificités sociodémographiques se retrouvent dans la pratique des sports alternatifs en général, marqués par des identités sportives associées à la résistance à la douleur et au fait d'embrasser le risque (Kidder, 2013 ; Borden, 2001 ; Atkinson, 2008 ; Evers, 2004 ; Kay & Laberge, 2004 ; Kusz, 2003 ; Laurendeau, 2008 ; Robinson, 2008 ; Simon, 2002 ; Waitt & Warren, 2008). Pour autant, le rapport au risque des pratiquants en *snowpark* n'est pas uniforme. Même s'il est marqué par le contexte social et culturel singulier dans lequel il prend place, il s'exprime sous des formes diversifiées notamment marquées par des appartenances groupales. L'âge et le niveau d'expertise constituent les deux principaux critères à partir desquels s'organisent les spécificités du rapport au risque des pratiquants, appréhendées à travers l'analyse de leurs représentations sociales et de leurs comportements.

La focalisation sur le niveau de pratique en *snowpark* permet d'affirmer que plus celui-ci augmente, plus les pratiquants ont une connaissance précise des risques encourus. A quelques rares exceptions près, les experts se sont déjà tous plus ou moins gravement blessés ; ils ont tous été témoins d'accidents. C'est donc en connaissance de cause, et non par myopie, que ces pratiquants se confrontent au danger dans le cadre de leur pratique. Cette acceptation des dangers constitue à leurs yeux un moyen d'atteindre des bénéfices de divers ordres, dont l'importance augmente avec le niveau de pratique. Citons par exemple la logique de différenciation vis-à-vis des pratiquants ordinaires, que l'on retrouve dans la pratique de l'escalade (De Léséleuc, 2004 ; Donnelly & Young, 1988), du windsurf (Wheaton, 2004) ou encore du *skateboard* (Beal & Weidman, 2003) ; la volonté de rompre avec un quotidien jugé trop « lisse » ; le désir de progression, etc.

Ainsi, chez les pratiquants de bon niveau, le risque fait tout particulièrement « partie du jeu », donnant son sens à la pratique. Pour autant, les experts ne sont pas des « risque tout », même si leur forte accidentalité et l'aspect spectaculaire des figures qu'ils entreprennent pourraient laisser penser le contraire. Les experts témoignent en effet d'un rapport au risque particulièrement réfléchi, si l'on en juge par l'ensemble des décisions qu'ils prennent et des comportements qu'ils mettent en place afin de minimiser la possibilité qu'un accident survienne. Cette gestion du risque s'apparente à une « éthique de la responsabilité » (Routier et Soulé, 2012) consistant à assumer pleinement la situation provoquée, dans des contextes où l'erreur et l'indécision portent particulièrement à conséquence. Être responsable de ses actes, et être reconnu comme tel, a en effet son importance dans une culture contemporaine du risque qui valorise la maîtrise individuelle (Giddens, 1991).

Dans le même temps, et de façon *a priori* paradoxale, les experts mettent en place un processus « dénegateur » quant à la dangerosité de leur pratique, déjà mis en évidence à propos de risques professionnels (Duclos, 1987).

Nous émettons l'hypothèse explicative suivante : chez les experts, le processus de dénégation du risque s'explique par leur fort sentiment de contrôle (davantage marqué que chez les moins expérimentés), lequel renvoie à la croyance qu'ils entretiennent à propos de leur capacité à maîtriser l'environnement. Soulignons que le sentiment de contrôle a été appréhendé comme étant l'un des fondements du sentiment communautaire des pratiquants des sports extrêmes, le sentiment de maîtrise reposant sur la différenciation entre ceux qui savent garder le contrôle individuel en situation perçue comme risquée et ceux qui ne le peuvent pas (Drouet & Kemo Keimbou, 2005 ; Lyng, 1990).

Dans les *snowparks*, l'adoption de comportements sécuritaires est particulièrement marquée chez les experts, ce qui participe probablement au renforcement de ce sentiment. Confrontés à un ensemble de personnes (« les touristes » notamment) qui, de ce point de vue, se comportent de manière apparemment moins « responsable », les experts semblent engager un processus de comparaison positive, qui va d'une part exacerber le sentiment « de bien faire » et d'appartenir au « groupe sûr » et, d'autre part, conduire à une « mise en cause » de la dangerosité que les autres représentent. On comprend dès lors pourquoi la fatalité (« c'est la faute à pas de chance ») est beaucoup plus invoquée par les experts que par les débutants afin d'expliquer les causes de leurs accidents.

Le port du casque est le seul comportement de gestion des risques variant dans le sens d'une moindre adoption au fur et à mesure que le niveau de pratique augmente. De plus, à partir d'un certain niveau (confirmé), les pratiquants ont tendance à juger de la nécessité de son port en fonction de la difficulté des figures entreprises. Ce comportement de mise à distance contextuelle d'une protection pourtant cruciale permet dès lors d'éprouver sa capacité de jugement et d'autonomie et, dans le même temps, de l'afficher. La logique de différenciation vis-à-vis du pratiquant ordinaire renforce ce comportement, les débutants et les enfants étant quasiment tous casqués. Soulignons que contrairement aux autres comportements de gestion des risques, le port du casque, en tant que tel, ne peut pas être utilisé comme un indicateur de « savoir-faire » particulier. Inversement, le port d'une protection dorsale, placée sous les vêtements, n'est pas visible au prime abord. Il ne se situe donc pas au cœur des mêmes enjeux, et relève donc plus directement d'une stratégie de minimisation des impacts corporels, en cas de chute ou de collision.

Le rapport au risque des experts est ainsi marqué par une logique d'appartenance et de différenciation. Il s'insère dans une logique de construction identitaire se référant essentiellement à sa dimension sociale, c'est-à-dire renvoyant à la conscience qu'a un individu d'appartenir à un groupe social ainsi qu'à la valeur et à la signification émotionnelle qu'il attache à cette appartenance (Tajfel & Turner, 1986).

C'est chez les jeunes que les bénéfices attendus de la confrontation aux dangers sont les plus prégnants et diversifiés. Ils se distinguent de ce point de vue des plus âgés, mais également des experts, pour qui la valorisation du risque est moins éclectique et apparemment davantage pondérée. En effet, pour les plus jeunes, la confrontation au danger est positivement connotée et placée sous le signe du « jeu aux limites » (Griffet, 1991), du vertige, de la griserie et de la recherche de sensations qui caractérisent donc leur rapport au risque. De nombreux travaux socio-anthropologiques ont tenté de comprendre pourquoi, à l'adolescence en particulier, la confrontation au danger est activement recherchée. Le Breton (2007) explique ainsi que les conduites à risque permettent de donner du sens à l'existence en la mettant à l'épreuve, ne serait-ce que symboliquement. Prendre des risques relève d'une quête de soi, de ses limites et donc d'une quête identitaire. Les prises de risques seraient particulièrement marquées à cette période de la vie se caractérisant par une indétermination identitaire. Dans les *snowparks*, et

dans les sports de glisse en général, les prises de risques ont de plus la particularité d'être valorisées par les pairs, mais également par la société dans son ensemble ; elles suscitent l'admiration tant recherchée.

Contrairement à ce que nous avons mis en évidence chez les experts, la valorisation du risque chez les plus jeunes ne s'accompagne pas de sa dénégation. Au contraire, les jeunes sont ceux pour qui la conscientisation des risques encourus est la plus marquée. Ces résultats, qui vont à l'encontre des discours stigmatisants sur l'inconscience de la jeunesse, semblent pouvoir s'expliquer par leur faible sentiment de maîtrise. Celui-ci va d'ailleurs d'autant plus affecter leur ressenti sur la dangerosité de la pratique en *snowpark* qu'ils accordent beaucoup d'importance aux facteurs individuels dans la gestion des risques, et se sentent de ce point de vue relativement démunis. Ce sentiment d'incompétence s'exprime à travers l'analyse de leurs comportements sécuritaires. En effet, ils se distinguent des autres pratiquants par le fait d'avoir moins recours à des comportements de gestion des risques reposant sur une évaluation personnelle de la situation, tels que le fait de regarder l'état de la neige ou celui de son matériel avant de se lancer par exemple ; et davantage recours à des comportements à propos desquels « l'autre » joue un rôle de référent (attendre qu'il passe avant de se lancer). Dès lors, ils ne mettent pas en place, de ce point de vue, un processus de comparaison sociale positive susceptible d'engendrer une stigmatisation des producteurs de dangers (ainsi que nous l'avons mis en évidence à propos des experts). L'importance de la dimension identitaire dans la prise de risque chez les jeunes, ainsi que leur faible sentiment d'efficacité personnelle en matière de gestion des risques, explique probablement leur forte sensibilité aux différentes influences que peuvent constituer le « groupe » et la vidéo. Soulignons cependant que contrairement aux experts, c'est avant tout une construction identitaire individuelle qui se joue chez les plus jeunes, centrée sur la notion de soi (image de soi, représentation de soi, construction de soi, etc.).

L'analyse du rapport au risque des pratiquants des *snowparks* montre qu'il se structure autour d'une base commune résultant, d'une part, du partage de normes et de valeurs caractérisant la pratique des « sports de glisse » en général (telles que la valorisation du risque) et, d'autre part, des caractéristiques même du risque étudié. Rappelons en effet que dans les *snowparks*, l'exposition au danger est volontaire ; en tant que telle, elle se distingue des risques subis, et engendre une sous-estimation du risque encouru (Slovic, 1987 ; Peretti-Watel, 2001).

A côté de ce savoir partagé, le rapport au risque des pratiquants se caractérise par des divergences interindividuelles, elles même marquées par une certaine cohésion au sein des différentes « catégories » de pratiquants repérées (les jeunes, les experts, les débutants, etc.). Ces variations expriment les spécificités de leurs « cadres de pensée », qui se voient renforcées par le fait que le positionnement par rapport au risque constitue un enjeu identitaire parfois fort.

Soulignons enfin que ce rapport au risque ne se réduit pas à la volonté de minimiser les expositions au danger. Pour autant, cela ne traduit en aucun cas une forme d'irrationalité de la part des pratiquants. Notre travail permet au contraire de montrer que ce rapport au risque repose sur des processus complexes constitutifs d'une certaine cohérence d'un point de vue cognitif.

5. PERSPECTIVES EN MATIERE DE PREVENTION

En *snowpark*, le rapport au risque des pratiquants relève d'une construction psychologique et sociale qui à la fois le détermine et le justifie. Il repose sur un ensemble de connaissances, pouvant être qualifié de « savoir-faire », qui représente la « réalité » sur laquelle les pratiquants se basent pour agir et prendre position. Dès lors, la connaissance et la prise en compte de ce « savoir » doivent se situer au cœur même des campagnes de prévention. En effet, afin d'être à même de mettre en place des mesures préventives susceptibles d'être comprises, acceptées et donc suivies par les pratiquants, il convient, au préalable, de comprendre leurs choix, le sens qu'ils donnent à leurs conduites, les systèmes d'interprétation qu'ils mettent en œuvre afin de décoder le monde qui les entoure.

Au regard de nos résultats, les principaux éléments qui nous semblent importants à prendre en considération sont :

- l'adaptation des messages aux dimensions sociales et culturelles de la pratique du *freestyle* ;
- la différenciation des messages préventifs en fonction des « catégories » de pratiquants.

Soulignons qu'il convient néanmoins de ne pas « tomber » dans une dérive « psychologisante » qui conduirait à la négation de toute réalité objective : certains comportements peuvent être identifiés comme étant des « comportements à risque » et la prévention passe d'abord et nécessairement par leur identification (Cf. l'ensemble des synthèses proposées dans le cadre de ce rapport).

L'adaptation des messages aux dimensions sociales et culturelles de la pratique du *freestyle*

Rappelons tout d'abord que le *freestyle*, à l'instar de nombreux autres sports de glisse, s'est développé autour de nouvelles valeurs : valorisation du risque, recherche de sensations, transgression, spontanéité, refus des contraintes, de la codification et de la réglementation. L'analyse de l'organisation sociale et culturelle de la pratique en *snowpark* (Cf. 3 – 1) montre que malgré la relative banalisation de la pratique du *freestyle*, celle-ci reste toujours fortement attachée à ces valeurs spécifiques.

Dès lors, les campagnes de prévention sur les risques en *snowpark* ne peuvent partir du postulat selon lequel le risque minimum est recherché par les pratiquants, en se centrant uniquement sur l'énonciation des risques encourus. Ceci étant, ce type d'informations peut s'avérer pertinent notamment s'il est diffusé à l'ensemble des pratiquants des stations, évitant ainsi à quelques « ingénus » de se retrouver dans les *snowparks* sans en connaître les dangers inhérents.

De plus, les messages préventifs ne doivent pas être perçus comme des astreintes qui seraient imposées de « l'extérieur ». Aussi, la prévention en *snowpark* devrait-elle également passer par les pairs (affichant les codes, symboles et références de la subculture du *freestyle*). Nous pensons plus particulièrement aux *shapers* qui, sur le terrain, pourraient jouer un rôle plus fondamental qu'à l'heure actuelle. Nous avons en effet observé qu'ils avaient pour les pratiquants un rôle d'alter ego, voire de « grand frère » pour les plus jeunes. Les *riders* reconnus dans le milieu du *freestyle* pourraient également être sollicités afin de faire de la sensibilisation, sous la forme de vidéos ou de témoignages faisant part de leur vécu accidentel, en décomposant les étapes de leurs accidents. Les réseaux sociaux (par exemple les pages facebook des *snowparks* de certaines stations) ainsi que les sites spécialisés (types *Zapiks*, *Skipass*, *Fluofun*, etc.) pourraient constituer des supports de diffusion privilégiés.

La différenciation des messages préventifs en fonction des « catégories » de pratiquants.

Les usages des *snowparks*, tout comme les populations qui fréquentent ces espaces, sont variés, ce qui appelle une prévention adaptée à cette diversité. Longtemps considérée comme une nécessité, la segmentation des messages en fonction du type de pratique (*snowboard* ou ski) ne semble pas pertinente, tant leurs représentations des dangers et leurs comportements sécuritaires s'avèrent comparables, notamment du fait d'une homogénéisation au sein de la culture *freestyle*¹⁴.

C'est surtout en termes d'âge et de niveau de pratique qu'une différenciation semble s'imposer.

Soulignons tout d'abord que les débutants représentent en *snowpark* la population la moins exposée au risque de blessure, à l'inverse de ce que l'on constate sur piste classique. Ce constat n'atteste pas pour autant d'une moindre dangerosité de la pratique en *snowpark*, comparativement à la pratique sur pistes ; nous ne sommes en effet pas en mesure de comparer la dangerosité de ces deux types de pratique en ce qui concerne cette population prise isolément. Cela ne signifie pas non plus qu'il ne faille pas se préoccuper des débutants dans les campagnes de prévention : il apparaît en effet très clairement que certains de leurs comportements en *snowpark* sont dangereux et/ou davantage accidentogènes que pour le reste des pratiquants. Ainsi, l'emprunt de modules d'un niveau difficile (rouge et noir) représente chez les débutants un comportement fréquent et manifestement dangereux (rappelons que la relation entre le niveau de difficulté des modules et leur accidentalité a pu clairement être établie chez les débutants et les moyens). Soulignons également leur forte propension, comparativement aux pratiquants plus expérimentés, à se blesser sur des modules à plat et/ou sur le « plat » des modules de saut (du fait d'une vitesse trop faible, dans bien des cas). Leurs comportements de gestion des risques, qu'ils relèvent d'une stratégie individuelle (évaluation de la qualité de la neige, de la prise d'élan, tour de repérage avant de se lancer) ou collective (indiquer aux autres que la voie n'est pas libre en cas d'incident) peuvent également être considérés comme en partie inadaptés d'un point de vue sécuritaire.

Le rapport au risque des débutants s'inscrit dans la subculture du *freestyle*, de façon toutefois moins prononcée que pour les pratiquants d'un niveau plus élevé. Leur positionnement par rapport au risque, qui soulève des enjeux de distinction et de légitimation moindres, serait, en quelque sorte, moins complexe, moins élaboré et par conséquent plus aisé à cerner. Sans remettre en question ce que nous avons écrit à propos des grandes tendances sur lesquelles devrait se baser la communication préventive en *snowpark*, les débutants peuvent faire l'objet d'une sensibilisation plus « classique », assez proche de ce qui se fait généralement en station : signalisation de la difficulté des modules/lignes, recommandations de prudence basées sur les comportements accidentogènes mis en évidence. Rappelons en effet que les débutants sont ceux qui se préoccupent le plus des indications concernant, par exemple, la difficulté des modules ; ils sont également les plus « demandeurs » de conseils et de mise en place de signalisations (comme la matérialisation de la zone de départ).

Les experts, qui sont 5 fois plus exposés au risque de blessures que les débutants, revendiquent leur appartenance à la communauté des *freestylers* à travers leur rapport au risque. Il s'agit d'avoir le courage et les capacités de réaliser des prouesses acrobatiques engagées, sans « avoir froid aux yeux ». On retrouve aussi de façon assez récurrente, au sein de cette sous-population, l'intention de ne pas être assimilé aux « touristes » et de souligner le fossé qui les sépare des pratiquants lambda.

L'analyse de leurs comportements individuels et collectifs de gestion des dangers témoigne d'un rapport au risque particulièrement réfléchi, susceptible de servir de point d'appui aux campagnes de

¹⁴ Il apparaît néanmoins que débutants mis à part, les skieurs sont plus enclins à emprunter des modules difficiles et très difficiles, et sont plus exposés aux blessures que les snowboardeurs.

prévention. Néanmoins, le type d'engagement corporel privilégié par les experts s'avère inmanquablement accidentogène, voire amplificateur de l'exposition au risque de blessure. Nous pensons tout particulièrement au fait qu'ils portent globalement moins le casque que les pratiquants d'un niveau de pratique plus faible, et qu'une partie d'entre eux ne le juge nécessaire que lors de la réalisation de figures difficiles. Nous avons analysé ces comportements comme relevant d'une double logique d'affirmation de la capacité à gérer les risques encourus, et de distinction vis-à-vis des pratiquants ordinaires. En matière de prévention, l'analyse de leur rapport au risque (illusion de contrôle, sous-estimation de la probabilité d'être victime d'un événement désagréable, désignation des « autres » comme étant les principaux producteurs de danger) en fait une population particulièrement résistante aux campagnes de sensibilisation (Assailly, 1992 ; Kouabenan, 1999) ; elle révèle dans le même temps la nécessité de combattre certains clichés auxquels ne parviennent pas à se soustraire la plupart des experts. Ainsi, leur désignation des « touristes » et débutants comme principales sources de danger se heurte à l'objectivation de la réalité accidentelle : il n'y aurait guère de sens à faire de ces derniers des cibles de prévention prioritaires, voire à les exclure des « espaces nouvelles glisses », car ils ne sont pas particulièrement générateurs d'accidents, pour eux comme pour les autres. Les « touristes » s'avèrent même particulièrement à même de choisir des modules correspondant à leur niveau technique.

S'ils sont montrés du doigt, c'est probablement parce qu'ils dérangent les habitués des lieux, notamment du fait de leur méconnaissance des us et coutumes en vigueur au sein des *snowparks*. Ce processus d'attribution causale prouve que la description des facteurs de danger n'est jamais neutre, simplement liée à un vécu ou à des observations, mais plus généralement une manière de se positionner, d'afficher et d'affirmer son appartenance à un groupe, ce qui passe par la désignation de populations « autres » posant problème.

L'ensemble des éléments ici évoqués nous amène à considérer que ce que nous avons écrit *supra* à propos de la spécificité de la communication préventive en *snowpark* (nécessité de prendre en compte les symboles, codes et valeurs de la subculture du *freestyle*) prend, chez ces pratiquants experts, encore plus de sens et d'importance. Nous insistons à nouveau sur l'importance d'une éducation par les pairs, qui serait centrée sur la prise de conscience des « mécanismes » sous-tendant leur rapport au risque et la remise en cause de leurs idées reçues. Ainsi, alors qu'ils désignent les débutants et les « touristes » comme les principaux producteurs de danger dans les *snowparks*, il serait utile de rappeler aux experts et confirmés qu'ils sont bel et bien en 1^{ère} ligne, et de loin les plus exposés, contrairement à ce qui se produit sur piste classique (où les débutants sont effectivement plus accidentés que les autres).

Ce type de rappel a son importance, car lorsque l'on est convaincu que le danger provient des autres, et plus encore quand on se situe dans le déni, on pense « légitimement » que les messages de prévention sont adressés à autrui. Une telle dénégarion du risque explique ainsi souvent la faible attention portée aux messages préventifs : ces avertissements ne sont-ils pas destinés à ceux qui, ignorant les dangers, amplifient les risques du fait de leur faible niveau technique ou de leurs comportements irresponsables ?

Concernant le moindre port du casque par les experts, il conviendrait de changer son image afin que sa mise à distance ne puisse plus constituer le support d'une stratégie de différenciation vis-à-vis des pratiquants « ordinaires ». Pour aller dans ce sens, nous proposons qu'il soit porté par l'ensemble des professionnels du milieu du *freestyle* (*shaper*, entraîneur) et plus généralement par l'ensemble des professionnels de la station (pisteurs secouristes, moniteurs).

Chez les jeunes, et particulièrement les adolescents, l'exposition au danger relève du schéma de la prise de risque juvénile. Il s'agit pour eux de se confronter au danger, moins pour affirmer leur

appartenance à un groupe singulier, que pour donner du sens et de la consistance à leur existence (Le Breton, 1991). Leur prise de risque est donc avant tout structurante, et ne doit pas être considérée comme une démarche autodestructrice. S'ils ne recherchent pas une véritable mise en danger de leur intégrité corporelle, il n'en reste pas moins vrai qu'ils se blessent beaucoup, et même davantage que d'autres catégories de pratiquants. Ils sont dès lors une cible à privilégier en matière de prévention. Leur faible sentiment d'efficacité personnelle en matière de gestion des risques, leur plus grande préoccupation quant aux conséquences néfastes des accidents, leur sensibilité à l'influence sociale ainsi que leur moindre tendance à désigner les autres comme des producteurs de danger, laisse à penser qu'ils devraient être plutôt réceptifs aux campagnes de prévention. Celles-ci devraient notamment s'axer sur le développement de leur autonomie dans leur gestion des risques. Ceci étant, et même si globalement les jeunes sont moins inscrits dans la culture *freestyle* que les experts, seule une éducation par les pairs semble chez eux à même de fonctionner. Rappelons en effet que la construction identitaire des jeunes se réalise également dans l'opposition, à travers de nouveaux repères identitaires généralement liés à une culture jeune.

Enfin, il semble urgent de se préoccuper des adolescents ayant un fort niveau de pratique car ils sont très fortement exposés au risque de blessure (près de 40% des 15-18 ans confirmés et experts se blessent chaque hiver). Nous estimons que leur rapport au risque particulièrement complexe permet en partie de rendre compte de cette forte accidentalité. En effet, le risque relève chez eux d'un double processus de construction identitaire (celui des adolescents et celui des experts) qui les poussent à une mise en danger particulièrement forte et les désignent, dans le même temps, comme étant moins réceptifs aux campagnes de prévention que les jeunes d'un niveau de pratique moins élevé. Pour ces pratiquants, il semble indispensable de solliciter les *riders* reconnus dans milieu du *freestyle* pour faire de la prévention ; celle-ci devra être pensée au regard des conditions susceptibles de favoriser la libre adhésion.

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson K. 1999. Snowboarding. The Construction of Gender in an Emerging Sport, in *Journal of Sport & Social Issues*, 23, 1, pp.55-79.
- Audema B., Laporte J.D., Constans D. 2007. Accidentologie des *snowparks*, *Journal Européen des Urgences*, mai, 20, 1, supplément 1, pp. 35.
- Agence Française de l'Ingénierie Touristique. 2003. *Carnets de route de la montagne. De l'écoute des clients à l'action marketing*. Paris.
- Anderson K. 1999. « Snowboarding. The Construction of Gender in an Emerging Sport », *Journal of Sport & Social Issues*, 23, 1, pp. 55-79.
- Apilli E. 2007. « L'ancrage institutionnel et territorial spécifique d'une contre-culture assagie : le snowboard », in Bourdeau (dir.) *Les sports d'hiver en mutation. Crise ou révolution géoculturelle ?* Paris. Lavoisier, pp. 67-74.
- Barthélemy, M. 2002. Les aventures organisées ou l'illusion du risque. L'exemple du Marathon des sables. *Cahiers Espaces*, 73, pp.61-67.
- Beal B., Wilson C. 2002. The shifting landscape of an alternative sport : commercialization and the transformations in the meanings of skateboarding, *Conference Sport and the all consuming cultures of (p)leisure*, University of Surrey, Roehampton, England, July 27.
- Becker B. 2006. « Le snowpark du Col de Porte, un microclimat représentatif d'une contre culture récréative dans un espace de sport de neige ». Mémoire de Master 1 en science du territoire. Institut de Géographie Alpine. Grenoble.
- Berne E. 1980. *Des jeux et des hommes. Psychologie des relations humaines*. Paris : Stock.
- Berthier, F., & Berthier, N. 1971. *Le sondage d'opinion*. Paris: Bordas.
- Booth, D. 2003. Expression sessions. Surfing, style and prestige. In Rinehart R.E., Sydnor S. (Eds), *To the extreme. Alternative sports, inside and out*. Albany: State University of New York press, pp.315-333.
- Bourdeau Ph. 2008. « Les défis environnementaux et culturels des stations de montagne. Une approche à partir du cas français », *Téoros*, Montréal, vol. 27, n°2, pp. 23-30.
- Bourdeau 2009. « De l'après-ski à l'après-tourisme, une figure de transition pour les Alpes ? Réflexions à partir du cas français », *Revue de géographie alpine* [En ligne], 97-3
- Bourdeau 2011. « L'approche géo-culturelle de l'activité », in *Snowparks, réalités et enjeux des pistes spécifiques aménagées, e-Cahiers de l'ENSM*, 2, pp. 86-94.
- Boutroy, E. 2006. Cultiver le danger dans l'alpinisme himalayen. *Ethnologie Française*, XXXVI(4), pp. 591-601.
- Brooks M.A., Evans M.D., Rivara F.P. (2010) Evaluation of skiing and snowboarding injuries sustained in terrain parks versus traditional slopes, *Injury Prevention*, 16, 2, pp.119-122.
- Coates, E., Clayton, B., Humberstone, B. (2010) « A battle for control: exchanges of power in the subculture of snowboarding », *Sport in Society*, vol. 13, No 7/8, pp. 1082-1101.
- Corneloup J., Bourdeau Ph., Mao P. 2005. « La culture, vecteur du développement des territoires sportifs et touristiques », *Montagnes Méditerranéennes*, n°22, PACTE-Territoire-Cermeusem, Université Joseph Fourier. Mirabel, pp. 7-20.
- Corneloup J. 2007. « Ambiance et univers culturels dans les stations de sports d'hiver », in Bourdeau Ph. (dir.) *Les sports d'hiver en mutation. Crise ou révolution géoculturelle ?* Paris. Lavoisier, pp. 183-193.
- Curtet J. 2007. « L'offre d'espaces nouvelles glisses en France : vers un bilan critique », in Bourdeau Ph.(dir.) *Les sports d'hiver en mutation. Crise ou révolution géoculturelle ?* Paris. Lavoisier, pp. 47-56.

- Curtet J. 2011. « Snowparks ou espaces assimilés. Etat des lieux en France », *E-Cahiers de l'ENSM*, 2, avril, pp.50-53.
- Coulbaut, A., Delorme, N. 2009. « Femmes, neige et nouvelles glisses : une analyse ethnographique exploratoire », In Ottogalli-Mazzacavallo C. et Saint-Martin J. (dir.), *Femmes et Hommes dans les sports en Montagne : au-delà des différences*. Grenoble : CNRS - MSH Alpes, pp. 409-422.
- ___ 2011. « Snowparks ou espaces assimilés. Etat des lieux en France », *E-Cahiers de l'ENSM*, 2, avril, pp. 50-53.
- Csikszentmihalyi M. 1990. *Flow: The Psychology of Optimal Experience*, New York, Harper and Row Editions.
- Debarbieux B. 1993. « Du haut lieu en général et du mont-blanc en particulier », *L'Espace Géographique*, n°1, pp. 5-13.
- De Léséleuc E. 2004. Escalade et territoire : des procédés symboliques d'appropriation d'un espace public, *Revue de géographie Alpine, International Journal of Alpine Research*, 92, 4, pp. 87-103.
- Donnelly, M. 2006. Studying extreme sports: Beyond the core participants. *Journal of Sport & Social Issues*, 30(2), pp. 219-224.
- Drouet Y., Kemo Keimbou D-C. 2005. « Comment devient-on Freerider ? Une approche socio-anthropologique », *Society and Leisure*, 28(1), pp. 67-88.
- Dupuy N. 2007. « Le ski alpin entre crise, ruptures technologiques et renouveau », in Bourdeau (dir.) *Les sports d'hiver en mutation. Crise ou révolution géoculturelle ?*, Lavoisier : p. 57-64.
- Edensor T., Richards S. 2007. « Snowboarders vs skiers: Contested choreographies of the slopes », *Leisure Studies*, 26(1), pp. 97-114.
- Feuillie B. 2011. « Incidence de risque de blessure lors de la pratique des sports d'hiver dans les snowparks », Thèse de doctorat en médecine, Université Grenoble 1.
- Gajdzińska A. 2006. Injuries in modern snowboarding, *Studies in Physical Culture & Tourism*, 13, pp.133-136.
- François H. 2007. « De la station ressource pour le territoire au territoire ressource pour la station. Le cas des stations de moyenne montagne périurbaines de Grenoble », Thèse de Doctorat, Université Joseph Fourier, Grenoble 1.
- François H., Billet S. 2010. « Les stations de moyenne montagne ébranlées par le développement des loisirs de proximité : l'exemple de deux stations périurbaines de Grenoble », *Revue canadienne de science régionale*, vol. 33, n°2, pp. 135-152.
- Giddens, A. 1991. *Modernity and self-identity : Self and society in the late modern age*. Cambridge, Polity Press.
- Goulet C., Hagel B., Hamel D., Légaré G. (2007) Risk factors associated with serious ski patrol-reported injuries sustained by skiers and snowboarders in snow-parks and on other slopes, *Can J Public Health*, 98, 5, pp. 402-406.
- Goffman E. 1974. *Les Rites d'interaction*. Paris : Les éditions de Minuit.
- Goulet C., Hagel B., Hamel D., Légaré G. 2007. « Risk factors associated with serious ski patrol reported injuries sustained by skiers and snowboarders in snow-parks and on other slopes », *Can J Public Health*, 98, 5, pp. 402-406.
- Guibert C. 2006. « Les usages politiques du snowboard dans les stations de montagne françaises : entre intérêt économique et dédain culturel », *Revue Européenne de Management du sport*, 15 : p. 31-44.
- Gumuchian H., Pecqueur B. 2004. « La notion de ressource territoriale », *Montagnes Méditerranéennes*, 20. Grenoble : Institut de Géographie Alpine.
- Heino Rebecca. 2000. « New Sports: What is so Punk about Snowboarding? », *Journal of Sport & Social Issues*, 24, 2, pp. 176-191.
- Humphreys D. 1997. « Shredheads Go Mainstream ? Snowboarding and Alternative Youth »,

- International Review for the Sociology of Sport*, 32, pp.147-160.
- Kusz K.2003. BMX, extreme sports, and the white male backlash. In Rinehart R.E., Sydnor S. (Eds), *To the extreme. Alternative sports, inside and out*. Albany: State University of New York press, pp.315-333.
- Laporte J-D. 2011. « L'accidentologie dans les *snowparks* », e-Cahiers de l'ENSM, 2, avril, pp. 95-98.
- Laporte J.D. 2011. L'accidentologie dans les snowparks, e-Cahiers de l'ENSM, 2, avril, pp. 95-98.
- Laurendeau J., Sharara N. 2008. « Women Could be Every Bit as Good as Guys. Reproductive and Resistant Agency in two 'Action' Sports », *Journal of Sport & Social Issues*, 32, n°1, pp. 24-47.
- Laurendeau, J. 2008. "Gendered risk regimes": A theoretical consideration of edgework and gender. *Sociology of Sport Journal*, 25 (3), pp. 293–309.
- Le Breton D. 2002. Les conduites à risque des jeunes, *Agora, débats/jeunesses*, Vol.27, pp.34-45.
- Lebreton F., Bourdeau Ph. 2013. « Les dissidences récréatives en nature : entre jeu et transgression. », *EspacesTemps.net*, Travaux, 28.10.2013
<http://www.espacestemp.net/articles/les-dissidences-recreatives-en-nature-entre-jeu-et-transgression/>
- Leroy F. 2008. *Les stratégies de l'entreprise*. Paris : Dunod.
- Loret A. 2004. *Concevoir le sport pour un nouveau siècle*. Paris : Presses Universitaires du Sport.
- Marsac A. 2006. En kayak de haute rivière : pratiques individuelles et engagements partagés, *Ethnologie française XXXVI*, pp. 603-611.
- Martha C., Griffet J. 2006. Sauter dans le vide : le Base-Jump, le jeu le plus sérieux du monde, *Ethnologie française XXXVI*, pp.635-642.
- Médecins de Montagne. 2011. Accidentologie des sports d'hiver, dossier de presse.
- Midol N., Broyer G. 1995. Toward on Anthropological Analysis of New Sport Cultures : The Case of Whiz Sports in France, *Sociology of Sport Journal*,12, pp. 204-212.
- Mounet J-P., Rech Y. 2014. « Sport et nature : une gestion hybride de l'espace ? », *EspacesTemps.net*, Travaux, 07.01.2014 <http://www.espacestemp.net/articles/sport-et-nature-une-gestion-hybride-de-lespace/>
- Mueller S., Peters M. 2008. « The personality of freestyle snowboarders: Implications for product development », *Tourism An International Interdisciplinary Journal*, 56(4), pp. 339-354.
- OCDE – Organisation de Coopération et de Développement Economiques- 2007. *Changements climatiques dans les Alpes européennes. Adapter le tourisme d'hiver et la gestion des risques naturels*. Paris : OCDE.
- Pabion Mouriès J., Reynier V., Soulé B., Oberlé M. (2013) L'acceptation des dangers par les pratiquants des *snowparks* dans les stations de sports d'hiver. Vers une typologie des modes d'engagement corporel, *Congrès international de l'ACAPS*, université de Grenoble 1, France, 29-31 octobre.
- Paccard P. 2010. « Gestion durable de l'eau en montagne : le cas de la production de neige en station de sports d'hiver ». Thèse de doctorat de géographie, Université de Savoie.
- Pellicelli G. 2007. *Stratégie d'entreprise*. Bruxelles : Editions De Boeck.
- Peretti-Watel P. 2001. *La société du risque*. Paris, La Découverte.
- Perrin-Malterre C., Mounet J-P.2009. « Canyoning et gestion de l'espace naturel », *EspacesTemps.net*, Works, 14.09.2009 <http://www.espacestemp.net/en/articles/canyoning-et-gestion-de-lrsquoespace-naturel-en/>
- Puthod D., Thevenard-Puthod C. 2011. « Avoriaz : un laboratoire d'innovations managériales dans le domaine du tourisme de sports d'hiver », in *Pensée et pratiques du management en France. Inventaires et perspectives 19^{ème}-21^{ème} siècles*.
- Rinehart, R.E., Sydnor, S. (eds). 2003. *To the Extreme: Alternative Sports, Inside and Out*, Albany : New-York, State University of New York Press.

- Reynier V., Vermeir K., Soulé B. 2004. Sports d'hiver : les nouvelles glisses se banalisent, *Revue Espaces*, 214, pp.12-14.
- Reynier V., Chantelat P. 2005. « Les comportements territoriaux des pratiquants des stations de sports d'hiver », *Loisir et société*, 28(1), pp. 49-66.
- Reynier V., Vermeir K. 2007. « La glisse en station », in Bourdeau P. Les sports d'hiver en mutation : crise ou révolution géoculturelle ? Paris, Lavoisier, pp. 37-46.
- Rogers, C. R. 1968. *Le développement de la personne*. Paris: Bordas.
- Robinson V. 2008. *Everyday Masculinities and Extreme Sport: Male Identity and Rock Climbing* Oxford: Berg.
- Routier G., Soulé B. 2012. L'engagement corporel : une alternative au concept polythétique de « sports à risque » en sciences sociales, *Science & Motricité*, 3, 77, pp. 61-71.
- Routier G., Soulé B. 2010. Jouer avec la gravité : approche sociologique plurielle de l'engagement dans des sports dangereux, *SociologieS* (En ligne), Théories et Recherches, mis en ligne le 01 juin 2010. [http : //sociologies.revues.org/3121](http://sociologies.revues.org/3121)
- Seigneur, V. 2004. L'acteur preneur de risque : des figures comportementales multiples ? Les problèmes de définition du risque. Actes du colloque acteur, risque et prise de risque à l'épreuve des sciences sociales, Lille, pp. 352-359.
- Simon, J. 2002. Taking Risks : Extreme Sports and the Embrace of Risk in Advanced Liberal Societies. In T. Baker & J. Simon (Eds), *Embracing Risk : The Changing Culture of Insurance and Responsibility*. Chicago: University of Chicago Press, pp.177-208.
- Soulé B., Routier G., Boivert H. 2009. L'acceptation des dangers par les navigateurs hauturiers. Une perspective d'analyse sociologique plurielle, *Recherches sociologiques et anthropologiques*, pp. 131-147.
- Tajfel H., Turner J.C. 1986. « The social identity theory of intergroup behavior », in Worchel S., Austin W. (Eds), *Psychology of intergroup relations* (2nd ed., pp. 7-24). Chicago : Nelson-Hall.
- Torjussen J., Bahr R. 2006. Injuries among elite snowboarders (FIS Snowboard World Cup), *Br J Sports Med*, 40, 3, pp. 230-234.
- Thorpe H. 2004. « Embodied Boarders: Snowboarding, Status and Style », *Waikato Journal of Education*, 10 : p.181-201.
- Thorpe H. 2012. « Transnational Mobilities in snowboarding culture : Travel, Tourism and lifestyle migration », *Mobilities*, 7(2) : p. 317-345.
- Vermeir K., Reynier V. 2008. « Le risque sur les domaines skiables alpins. Relations entre sport pratiqué et représentations sociales des pratiquants », *Science & Motricité*, 64 : p. 69-81.
- Vermeir K. 2008. Le risque sur les domaines skiables alpins. Analyse des représentations sociales des pratiquants. Thèse de doctorat STAPS sous la direction de Reynier V., Université Joseph Fourier.
- Vieille Marchiset G. 2003. *Sports de rue et pouvoirs sportifs*. Besançon : Presses universitaires de Franche-Comté.
- Waite G., Warren A. 2008. “Talking Shit over a Brew after a Good Session with Your Mates’: Surfing, Space and Masculinity.” *Australian Geographer*, 39 (3), pp. 353-65.
- Watier N. 2011. « Le regard d'un prestataire de snowpark », in *Snowparks, réalités et enjeux des pistes spécifiques aménagées* e-Cahiers de l'ENSM, 2 : p.127-137.
- Watier N. 2011. Le regard d'un prestataire de snowpark, e-Cahiers de l'ENSM, 2, avril, pp.127-137
- Wheaton B, Beal B. 2003. « Keeping it real ». Subcultural Media and the Discourses of Authenticity in Alternative Sports, *International Review for the Sociology of Sport*, 38, 2, pp. 155-176.
- Wheaton, B. 2003. Windsurfing lifestyles: A culture of commitment, in Sydnor, S. and Rinehart, B., eds. *To the Extreme: Alternative Sports, Inside and Out*. State University of New York Press.
- Woermann N. 2012. « On the Slope Is on the Screen. Presumption, Social Media Practices and Scopic Systems in the Freeskiing Subculture », *American Behavioral Scientist*, Vol. 56 : p. 618-640.

ANNEXES

Bonjour,

Chercheurs à l'Université de Grenoble, nous effectuons une étude sur les snowparks. Dans ce cadre là nous interrogeons les pratiquants qui se rendent dans ces espaces, et ce quel que soit ce qu'ils y font ou leur niveau.

Merci de bien vouloir répondre à ce questionnaire qui est strictement anonyme.

1. Globalement, pendant la saison d'hiver tu fais du ski/snow : <input type="checkbox"/> uniquement pendant les vacances <input type="checkbox"/> 1 fois par mois <input type="checkbox"/> 2 à 3 fois par mois <input type="checkbox"/> 1 fois par semaine <input type="checkbox"/> 2 fois par semaine <input type="checkbox"/> plus de 2 fois par semaine <input type="checkbox"/> quasi tous les jours
2. Généralement (quand il n'y a pas des supers conditions de poudreuse par exemple) au cours d'une journée: <input type="checkbox"/> tu ne fais que du snowpark <input type="checkbox"/> tu restes principalement dans le snowpark <input type="checkbox"/> tu t'y rends de temps en temps <input type="checkbox"/> tu t'y rends exceptionnellement
3. En snowpark tu fais principalement : <input type="checkbox"/> du snow <input type="checkbox"/> du ski <input type="checkbox"/> autre
4. Quelle est ta pratique privilégiée en snowpark ? <input type="checkbox"/> Tu ne fais que des rails (modules à plat du type box, slide ...) <input type="checkbox"/> Tu fais essentiellement des rails <input type="checkbox"/> Tu fais des rails et des sauts dans des proportions similaires <input type="checkbox"/> Tu ne fais que des sauts (du type hip, step up, jump, big air) <input type="checkbox"/> Tu fais essentiellement des sauts <input type="checkbox"/> Tu ne fais rien de particulier
5. Quel est le niveau maximum des modules sur lesquels tu pratiques en général ? <input type="checkbox"/> Facile (vert) <input type="checkbox"/> Moyen (bleu) <input type="checkbox"/> Difficile (rouge) <input type="checkbox"/> Très difficile (noir) <input type="checkbox"/> Je ne sais pas
6. Si tu devais évaluer ton niveau en freestyle, tu dirais que tu es plutôt : <input type="checkbox"/> Débutant (saut droit de petite amplitude, rail relativement large) <input type="checkbox"/> Confirmé (saut avec plusieurs rotations) <input type="checkbox"/> Moyen (saut d'une rotation ou saut droit de grande amplitude) <input type="checkbox"/> Expert (plusieurs rotations sur plusieurs axes)
7. Parmi les propositions suivantes quelles sont celles qui correspondent le plus aux motifs pour lesquels tu rends généralement dans les snowparks ? (plusieurs choix possibles) <input type="checkbox"/> C'est plus marrant que sur les pistes <input type="checkbox"/> Pour faire du freestyle <input type="checkbox"/> L'ambiance est plus cool, les gens se parlent <input type="checkbox"/> Parce qu'il y a moins de monde que sur les pistes <input type="checkbox"/> Pour regarder ceux qui pratiquent <input type="checkbox"/> Pour skier autrement, essayer de nouvelles choses <input type="checkbox"/> Pour retrouver des potes <input type="checkbox"/> Pour accompagner (amis, enfants, conjoint...) <input type="checkbox"/> Pour avoir des sensations <input type="checkbox"/> Autre (précise) :
8. Peux-tu me donner les 5 premiers mots ou expressions qui te viennent à l'esprit lorsque je te dis " risque en snowpark " ? _____ _____ _____ _____

48. Peux-tu indiquer le type de module sur lequel tu t'es blessé ?			
<input type="checkbox"/> Module de saut	<input type="checkbox"/> Rail, box (module à plat)	<input type="checkbox"/> Ce n'était pas sur un module (précise)	
49. Ton accident s'est passé sur quel type de snowpark : kid park, initiatik park, snowpark ... ?			
50. S'il s'agissait d'un module, ça s'est passé à quel endroit (zone d'élan, kicker, plat, réception etc.)?			
51. S'il s'agissait d'un module, quel était son niveau ?			
<input type="checkbox"/> Facile (vert)	<input type="checkbox"/> Moyen (bleu)	<input type="checkbox"/> Difficile (rouge)	<input type="checkbox"/> Expert (noir) <input type="checkbox"/> Je ne sais pas
52. Parmi les propositions suivantes, quelles sont celles qui selon toi permettent d'expliquer le fait que tu te sois blessé ? (plusieurs choix possibles)			
<input type="checkbox"/> J'ai changé de plan au dernier moment	<input type="checkbox"/> J'ai été gêné par un autre pratiquant	<input type="checkbox"/> C'est la faute à pas de chance	<input type="checkbox"/> Je n'avais pas la bonne vitesse
<input type="checkbox"/> Je manquais de visibilité	<input type="checkbox"/> J'ai sur-évalué mon niveau	<input type="checkbox"/> Mon matériel était mal réglé	<input type="checkbox"/> Le module était mal shapé (façonné)
<input type="checkbox"/> J'ai fait une erreur technique	<input type="checkbox"/> J'ai tenté quelque chose de nouveau	<input type="checkbox"/> Autre (précise) :	
53. Lors de la saison dernière (2012-2013) t'es-tu blessé en snowpark ?			
<input type="checkbox"/> Oui		<input type="checkbox"/> Non	
54. As-tu des idées, des propositions ... sur ce que l'on pourrait faire afin d'améliorer la sécurité dans les snowparks ?			
55. Coche parmi l'ensemble des dispositifs évoqués ci-dessous, ceux qui te semblent pouvoir contribuer à la sécurité en snowpark (plusieurs choix possibles) :			
<input type="checkbox"/> affichage des règles de sécurité à l'entrée du snowpark	<input type="checkbox"/> filets délimitant les différents parcours	<input type="checkbox"/> chicane, filets, obligeant à ralentir	
<input type="checkbox"/> matérialisation de la zone de départ (filet ou marquage au sol)	<input type="checkbox"/> conseils et recommandations donnés par les shapers	<input type="checkbox"/> panneaux indiquant la difficulté des modules	
<input type="checkbox"/> filets séparant le snowpark du reste de la piste			
56. Dans ce snowpark, la signalisation de la difficulté des modules te semble (plusieurs choix possibles):			
<input type="checkbox"/> visible	<input type="checkbox"/> compréhensible	<input type="checkbox"/> adaptée au niveau réel de difficulté	<input type="checkbox"/> je n'ai pas fait attention à la signalisation
Pour les besoins de l'enquête, merci de bien vouloir répondre aux questions signalétiques suivantes.			
57. Tu es :		<input type="checkbox"/> un homme	<input type="checkbox"/> une femme
58. Quel est ton âge ?			
59. Quel est ton département de résidence principale ?			
60. Quelle est ta situation de famille		<input type="checkbox"/> marié ou vivant en couple	<input type="checkbox"/> célibataire <input type="checkbox"/> autre
61. As-tu des enfants ?		<input type="checkbox"/> Oui	<input type="checkbox"/> Non
62. Exerces-tu une activité professionnelle ?		<input type="checkbox"/> Oui	<input type="checkbox"/> Non